S'IL EXISTE DES SOURCES

DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DU MEXIQUE

DANS LES MONUMENTS ÉGYPTIENS

ET DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DE L'ANCIEN MONDE

DANS LES MONUMENTS AMÉRICAINS ?

PAR

M. BRASSEUR DE BOURBOURG
Membre de la Commission scientifique du Mexique, etc.

EXTRAIT DU VOLUME INTITULÉ RELATION DES CHOSES DE YUCATAN.

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
15, QUAI VOLTAIRE
BROCKHAUS, A LEIPZIG

1864

S'IL EXISTE

DES SOURCES DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DU MEXIQUE

DANS LES MONUMENTS ÉGYPTIENS

ET DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DE L'ANCIEN MONDE

DANS LES MONUMENTS AMÉRICAINS?

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR.

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes. 4 vol. grand in-8° raisin de 700 à 800 pages chacun. 45 fr.

TOME Ier. — Comprenant les temps héroïques et l'histoire de l'empire des Toltèques.

Pour appuyer l'authenticité de ses documents, l'auteur donne, dans l'introduction de ce volume, un exposé du système figuratif et phonétique de l'écriture mexicaine, accompagné des caractères propres, et celui du système chronologique à l'aide duquel les dates historiques, dont plusieurs remontent au delà et au commencement de notre ère, ont pu être conservées; ensuite il fait connaître brièvement chacun des documents originaux d'où son livre a été puisé et qui sont en sa possession.

TOME II. — Comprenant l'histoire de l'Yucatan et du Guatémala, avec celle de l'Anahuac, durant le moyen âge aztèque, jusqu'à la fondation de la royauté à Mexico.

TOME III. — Comprenant l'histoire des États du Michoacan et d'Oaxaca et de l'empire de l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Astronomie, religion, sciences et arts des Aztèques, etc. Avec une carte du Mexique ancien, par M. V. A. MALTE-BRUN.

TOME IV. — Conquête du Mexique, du Michoacan et du Guatémala, etc. Etablissement des Espagnols et fondation de l'Église catholique. Ruine de l'idolâtrie, déclin et abaissement de la race indigène, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

VOYAGE SUR L'ISTHME DE TEHUANTEPEC, dans l'État de Chiapas et la république de Guatémala, exécuté dans les années 1859 et 1860, sous les auspices de S. E. le Ministre de l'Instruction publique. Première partie. 1 vol. in-8°.

Collection de documents dans les langues indigènes,

POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA PHILOLOGIE DE L'AMÉRIQUE ANCIENNE.

Volume premier.

POPOL-VUH. Le Livre Sacré et les Mythes de l'Antiquité Américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagné de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits. 1 vol. in-8° raisin de 700 pages, cartes et figures. 25 fr.

Volume deuxième.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUICHÉE, espagnole-française, mise en parallèle avec ses deux dialectes, cakchiquel et tzutuhil, tirée des manuscrits des meilleurs auteurs guatémaliens. Ouvrage accompagné de notes philologiques, avec un vocabulaire comprenant les sources principales du Quiché comparées aux langues germaniques, suivi d'un essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête; servant d'introduction au RABINAL-ACHI, drame indigène avec sa musique originale, texte quiché et traduction française en regard. 1 vol. in-8° raisin de 600 pages. 25 fr.

Volume troisième.

RELATION DES CHOSES DE YUCATAN de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue maya, accompagné de documents divers historiques et chronologiques, avec une grammaire et un vocabulaire abrégés français-maya, précédés d'un Essai sur les sources de l'histoire primitive du Mexique et de l'Amérique centrale, etc., d'après les monuments égyptiens, et de l'histoire primitive de l'Égypte d'après les monuments américains. 1 vol. in-8° de 700 pages. 25 fr.

S'IL EXISTE DES SOURCES

DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DU MEXIQUE

DANS LES MONUMENTS ÉGYPTIENS

ET DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DE L'ANCIEN MONDE

DANS LES MONUMENTS AMÉRICAINS?

PAR

M. BRASSEUR DE BOURBOURG
Membre de la Commission scientifique du Mexique, etc.

EXTRAIT DU VOLUME INTITULÉ RELATION DES CHOSES DE YUCATAN.

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
15, QUAI VOLTAIRE
BROCKHAUS, A LEIPZIG

1864

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.

AVANT-PROPOS

Nous avons écrit ce petit ouvrage pour servir d'introduction au volume intitulé *Relation des choses de Yucatan* (1); il nous a été inspiré par le désir d'éclairer le monde scientifique sur les renseignements précieux qu'on peut découvrir, pour la connaissance de l'histoire primitive, dans les monuments américains. Nous dirions que c'est l'amplification ou, si l'on veut, le développement de l'entretien que nous avons eu à la Sorbonne, le 2 mai dernier. Invité inopinément par Son Exc. M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique, à parler des *Antiquités du Mexique*, il nous fut impossible

(1) La *Relation des choses de Yucatan* est le troisième volume de notre *Collection de documents dans les langues indigènes pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne*. Paris, A. Durand, éditeur, 7, rue des Grès, et chez Arthus Bertrand, éditeur, 21, rue Hautefeuille.

dans une séance, en quelque sorte préparatoire et toute semée d'incidents de voyage, de donner à cet entretien les développements que comportait la matière. Mais, s'il est vrai que nous ayons obtenu quelque succès, nous n'en sommes redevable qu'à la nouveauté du sujet que nous traitions et à la bienveillance avec laquelle nos auditeurs l'ont accueilli. Nous les en remercions sincèrement, sans oublier, dans notre gratitude, M. le Ministre de l'Instruction publique, ni M. Mourier Vice-Recteur de l'Académie de Paris, à qui nous devons l'honneur d'avoir été admis à parler en Sorbonne des antiquités de l'Amérique.

Commencée, il y a moins de trois mois, nous ne pensions pas alors donner à cette introduction l'extension qu'elle a actuellement, ni surtout le titre qu'elle porte. Nous avions dans l'esprit l'ensemble des faits dont elle se compose; mais ce n'est guère qu'en les mettant en ordre et en les rédigeant, que nous avons pu juger clairement nous-mêmes de l'étendue des conséquences qu'ils entraînaient. Cet exposé n'est donc le résultat d'aucun système conçu d'avance. Ainsi que dans nos précédents ouvrages, nous disons franchement ce que nous pensons : nous faisons connaître les faits, ainsi qu'ils nous apparaissent, sans arrière-pensée, obscurs quelquefois, quand nous les voyons tels, mais avec le dessein bien arrêté de les éclaircir à l'occasion. N'appartenant à aucune coterie scientifique, politique ou religieuse, nous avons

toujours marché et continuerons à marcher avec indépendance dans les voies de la science. Nous cherchons la vérité et nous la saisirons sans crainte partout où nous la découvrirons. Qu'on ne s'étonne donc pas du titre de cet essai. Les vérités historiques que nous y développons, nous avions cru les entrevoir depuis longtemps; elles nous ont frappé davantage à mesure que nous avancions dans notre travail, et c'est pour nous une véritable satisfaction de pouvoir mettre aujourd'hui sous les yeux des savants français, académiciens et autres, classiques, hellénistes ou égyptologues, la preuve de l'intérêt que peut offrir l'histoire de l'Amérique, dans l'ordre spécial de leurs propres études.

L'avenir, un avenir, nous l'espérons, qui n'est pas éloigné, décidera de l'importance des recherches que nous avons commencées, comme de celle qu'on doit attacher à l'étude des langues américaines, trop longtemps négligées des savants : on se demandera bientôt, par exemple, comment il est possible de faire un cours de philologie générale comparée, en laissant de côté les langues de presque une moitié du monde. On feint encore d'ignorer qu'il existe en Amérique des langues qui méritent d'être étudiées tout autant que le sanscrit; car si l'on est certain que c'est du sanscrit que la plupart de celles qui se parlent en Europe sont dérivées, on devrait commencer à savoir aussi que les éléments qui n'y dérivent pas de cette langue-mère, ont très-probablement leur source dans

celles de l'Amérique (1). Les égyptologues trouveront peut-être là ce qui leur fait défaut dans le copte, et qui sait même si le *Tonalamatl* ou Rituel mexicain ne leur offrira pas une clef pour l'interprétation du prétendu *Livre des morts?* Notre savant ami, M. Aubin, leur tendra à l'occasion une main secourable.

Quant à nous, nous nous contentons, pour le moment, de les adresser humblement au *Popol-Vuh*, ce livre sacré des Quichés qui enserre plus d'un mystère, analogue à ceux du Livre des morts; au *Vocabulaire*, joint à notre *Grammaire* de la même langue, ouvrages auxquels nous ajoutons aujourd'hui la *Relation des choses de Yucatan*, de Landa, objet principal du volume auquel celui-ci sert d'introduction (2). Cette relation que nous avons copiée l'hiver dernier aux archives de l'*Académie royale d'histoire* de Madrid, où nous avons trouvé un accueil si cor-

(1) C'est à ce résultat surtout que nous tendions, en compilant le petit *Vocabulaire des principales racines de la langue quichée*, etc., et en les comparant aux langues indo-européennes, nullement à l'identification du sanscrit et des langues américaines, quoiqu'il s'y trouve des racines communes, plus nombreuses qu'on ne le pense généralement.

(2) Le manuscrit de Madrid sur lequel nous avons copié ce document, n'est pas l'original de Landa, mais une copie faite trente ans environ après sa mort, si l'on s'en rapporte à l'écriture. A en juger par le titre et certaines phrases, il serait incomplet, et le copiste en a supprimé sans intention les titres de chapitres qui le divisaient, mais en y laissant des provincialismes et une orthographe, à peine intelligibles, même pour un Espagnol. Nous le publions avec ses fautes et ses incorrections, nous contentant de le partager par petits paragraphes, afin d'en rendre la lecture plus aisée. Pinelo, dans sa *Bibliothèque occidentale*, signale un livre d'un titre en tout semblable à celui de Landa, du Dr Sanchez de Aguilar, natif de Valladolid au Yucatan : « *Relacion de las cosas de Iucatan i sus Eclesiasticos*, hecha de orden de Felipe III. *Informe* contra los idolatras del Obispado de Iucatan, imp. 1639, 4°. Castellano. » Cogolludo cite ce livre comme étant d'un grand intérêt historique.

dial et si distingué (1), renferme la nomenclature complète des signes du calendrier maya, qui seront d'une grande importance pour la lecture des inscriptions incrustées dans les édifices du Yucatan : aux signes du calendrier et à des détails d'un grand intérêt sur les mœurs et les usages du pays, sur les fêtes de l'antique Rituel maya, Landa a eu le bon esprit de joindre les signes qui constituaient l'alphabet qui, bien qu'incomplet, peut-être, sous quelques rapports, n'est pas moins d'un intérêt considérable, en ce qu'il est la première clef des inscriptions mystérieuses, existant encore en si grand nombre au Yucatan, à Palenqué, à Copan, etc. Nous avons essayé déjà de comparer ces caractères avec ceux du *Codex mexicain*, n° 2, de la Bibliothèque impériale et avec le *Codex américain de Dresde*, reproduit dans Kingsborough, l'un et l'autre écrits en caractères identiques : malgré le peu de temps que nous les avons eus entre les mains, nous avons pu y retrouver tous ceux du calendrier, reproduits par Landa, ainsi qu'une douzaine environ de signes phonétiques. Nous avons donc *lu* un certain nombre de mots, tels que *ahpop*, *ahau*, etc. qui sont communs à la plupart des langues de l'Amérique centrale ; la difficulté que nous avons éprouvée jusqu'à présent à identifier

(1) Nous profiterons de cette occasion, pour remercier ici, comme nous le devons, M. le Censeur et MM. les Membres de l'*Académie royale d'histoire* de Madrid, ainsi que M. le bibliothécaire de l'Académie, qui se sont montrés si bienveillants et si empressés pour favoriser nos recherches.

les autres signes, nous a fait croire qu'ils appartenaient à une langue déjà vieillie ou à des dialectes autres que le maya ou le quiché; et, néanmoins, un examen plus attentif du *Codex de Dresde* nous fera peut-être encore revenir sur cette manière de voir.

Nous pouvons espérer, d'ailleurs, aujourd'hui des documents plus complets sur cette matière, soit par la transcription photographique ou l'estampage des inscriptions du Yucatan, soit par la découverte de quelqu'un de ces manuscrits que les Mayas, ainsi que les Egyptiens, renfermaient avec les cadavres dans les cercueils de leurs prêtres. Ce serait là un des plus précieux fruits de l'expédition, constituée par le gouvernement, si solennellement annoncée comme le pendant de l'expédition scientifique de l'Egypte, et qui, malgré les obstacles opposés à son début, marchera, nous l'espérons, sous l'impulsion énergique de la main qui la dirige (1). Nous n'avons pas voulu, toutefois, attendre jusque-là pour faire participer le public instruit du fruit de notre découverte. Nous nous sommes empressé de faire photographier à Madrid la page la plus intéressante du manuscrit de Landa et nous

(1) Au moment de mettre ce tirage sous presse, nous apprenons que Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique vient de donner ordre à M. Léon Mehedin de se préparer à partir pour le Yucatan et le Mexique. M. Mehedin, architecte à la fois et photographe de beaucoup de mérite, a été chargé antérieurement de plusieurs missions en Égypte, en Italie et en Crimée, d'où il a rapporté des travaux fort remarquables ; nul ne saura mieux explorer les antiques monuments du Yucatan et du Mexique. Le choix qui a été fait de lui prouve tout l'intérêt que M. le Ministre de l'Instruction publique attache à l'œuvre importante qu'il a fondée.

en avons fait reproduire les caractères sur bois avec tout le soin possible. Nous les donnons donc dans l'ouvrage auquel celui-ci sert de préambule, tels que nous les avons trouvés, très-imparfaits sans doute, quand on vient à les comparer à ceux du *Codex de Dresde* ou aux *Katuns* des temples de Palenqué, mais en tout semblables à ceux du livre écrit par le vieil évêque du Yucatan qui les copia sans y attacher l'importance qu'ils ont pour nous actuellement. Dans le *Codex américain de Dresde,* ils sont présentés d'une manière plus cursive et l'on y reconnaît le travail rapide d'une main habituée à ce genre d'écriture ; sur les murs de Palenqué, dans la régularité des lignes et la pureté des contours, on retrouve l'ouvrage d'un artiste habile, et chaque *Katun* est un petit chef-d'œuvre de sculpture.

A propos du Yucatan, dont ces lettres sont l'alphabet, nous croyons devoir répéter ici ce que nous avons dit ailleurs : que c'est cette péninsule, ainsi que les provinces voisines, jusqu'à celle de Soconusco, inclusivement, jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique, qui nous paraît destinée à donner le plus de résultats aux investigations de l'historien et de l'archéologue, en Amérique. En admettant que d'autres régions, sur ce continent, aient joui d'une civilisation au moins égale, c'est le Yucatan qui en a conservé les souvenirs les plus complets et les plus faciles à atteindre dans ses monuments : ce qui n'est pas moins remarquable,

c'est que les Yucatèques d'aujourd'hui, dignes successeurs des antiques Mayas, dont ils ont hérité le génie artistique et le goût de la science, se distinguent encore entre les habitants de toutes les provinces du Mexique et de l'Amérique centrale, comme les plus studieux et les plus lettrés. Isolés dans leur péninsule, ils ont fait ce qu'on n'a vu que dans la capitale même du Mexique ; ils ont publié à diverses époques des périodiques intéressants, et M. Stephens avait trouvé dans don Pio Perez, de Peto, et dans le curé Carrillo, de Ticul, des amis non moins zélés qu'intelligents : c'est, du reste, avec une juste appréciation du mérite de Pio Perez, qu'à la suite de l'ouvrage de Landa et de quelques pages de Lizana sur Izamal, nous reproduisons le texte du calendrier maya, composé par le juge de Peto, tel à peu près que nous l'avons transcrit du *Registro Yucateco*, durant notre séjour à Mexico, en 1850.

Dans l'intérêt des études américaines, nous avons cru utile de joindre à ces divers documents l'*Ecrit du frère Romain Pane* sur Haïti, opuscule qui, malgré son extrême imperfection, ne laisse pas de jeter quelque jour sur les sources de l'antiquité américaine. Nous y avons ajouté un abrégé de plusieurs grammaires yucatèques, et un vocabulaire maya, suivi d'un petit nombre de mots de l'ancienne langue haïtienne, aujourd'hui entièrement perdue. Tout cela réuni servira à commencer des études qui ne peuvent manquer de prendre du développement d'ici à peu d'années, et,

s'il plaît à Dieu que nous puissions revoir le Mexique et visiter le Yucatan, nous espérons y prendre encore une part assez large.

Il ne nous serait pas possible de terminer cet avant-propos, sans tracer en quelques lignes la biographie de Landa, à l'occasion de qui ce travail est offert au public. Diego de Landa, issu de la noble maison de Calderon, en Espagne, fut des premiers franciscains qui entrèrent dans le Yucatan, où il travailla avec zèle à la conversion des indigènes. Ce zèle, malheureusement, ne fut pas toujours exempt d'emportement et de violence ; et, à l'occasion d'un *auto-da-fé*, où il ne fit, toutefois, brûler personne, il se vit obligé d'aller rendre compte de sa conduite en Espagne, comme ayant usurpé, en cette circonstance, les droits épiscopaux. Mais il fut absous par le conseil des Indes, et il retourna au Yucatan comme deuxième évêque de Mérida où il mourut en 1579, âgé de cinquante-quatre ans.

Landa a passé tour à tour pour un saint et pour un odieux persécuteur. Suivant Cogolludo, son premier biographe, il mourut en odeur de sainteté, et, d'après une autre biographie, insérée comme appendice à la seconde édition de l'ouvrage de Cogolludo, publiée à Campêche, en 1842, il est stigmatisé comme un homme fanatique, extravagant et cruel. Mais si les circonstances et les temps font les hommes, les circonstances et le temps sont bien souvent aussi

ce qui fait leur réputation. Les deux biographes de Landa exagérèrent, le premier, des vertus qui étaient de son époque et d'un évêque espagnol; le second, ses défauts, qui étaient, d'ailleurs, encore eux-mêmes des vertus aux yeux des Espagnols d'autrefois. Il suffit de parcourir l'ouvrage de Landa, pour apprécier son véritable caractère. C'était un esprit violent, mais curieux, plus sage qu'on ne pourrait le croire, et sincèrement ami des indigènes qu'il protégea constamment contre les violences des conquérants. Au point de vue où il se plaçait, il peut paraître excusable d'avoir livré aux flammes tant de statues et de documents précieux, ce qu'il avoue lui-même ingénument : en cela, il ne fut pas plus coupable que Zumarraga à Mexico, que Las Casas au Guatémala. Mais, au milieu de ces excès de zèle, que nous déplorons si vivement aujourd'hui, Landa rendit un immense service aux sciences historiques, en compilant les renseignements précieux contenus dans sa *Relation des choses de Yucatan* et en nous y conservant les caractères de l'alphabet maya. Son livre efface outre mesure ses fautes qui furent celles de son siècle ; car, il est la clef des inscriptions américaines : sans lui, elles fussent demeurées une énigme peut-être pour toujours, comme les hiéroglyphes égyptiens, avant la découverte de la pierre de Rosette et les magnifiques travaux de Champollion.

S'IL EXISTE

DES SOURCES DE L'HISTOIRE PRIMITIVE

DU MEXIQUE

DANS LES MONUMENTS ÉGYPTIENS

ET

DE L'ÉGYPTE

DANS LES MONUMENTS AMÉRICAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Préambule.

Le Yucatan a été un des derniers pays conquis par les Espagnols sur le continent américain ; il avait été découvert un des premiers, et les Mayas furent les premiers hommes entièrement vêtus et portant les caractères d'une nation véritablement civilisée qu'ils rencontrèrent. Au mois d'août 1502, après une suite de gros temps, Christophe Colomb, naviguant à peu de distance des côtes de Honduras, avait jeté l'ancre en face d'une des îles *Guanaco* (1), voisine de Roatan, à laquelle il donna le nom de

(1) *Guanaco* est un mot de la langue haïtienne ; *gua* est un article démonstratif ; *naco* peut signifier lieu fertile. C'est le nom d'une ville, considérable par son commerce et sa grande population, qui existait dans le voisinage du *golfe Dulce*, à peu de distance de la mer, à l'entrée de la montagne de *San-Gil*, où doivent se trouver ses ruines.

« Isla de los Pinos. » Son frère, Bartolomé Colomb, étant descendu à terre, vit arriver une barque d'un tonnage considérable pour ce pays ; car « elle était aussi grande qu'une galère et large de huit pieds, dit la relation » (1). Elle marchait à voiles et à rames, et venait directement du couchant, c'est-à-dire de l'un des ports de la côte du Yucatan, éloignée d'environ trente lieues de là. L'amiral reconnut sans peine un bâtiment marchand : au centre, des nattes tressées avec soin formaient un grand cabanon, abritant à la fois les femmes et les enfants des voyageurs, ainsi que leurs provisions de route et leurs marchandises, sans que ni la pluie ni la mer fussent en état de les endommager.

Les marchandises consistaient en étoffes variées, de diverses couleurs, en vêtements, en armes, en meubles et en cacao, et l'embarcation était montée par vingt-cinq hommes. A la vue des vaisseaux espagnols, ils n'osèrent ni se défendre ni s'enfuir ; on les dirigea sur le navire de l'amiral, en leur faisant signe d'y monter. En prenant l'échelle, les hommes y mirent beaucoup de convenance, serrant les ceintures qui leur servaient de haut-de-chausses, et les femmes, en arrivant sur le pont, se couvrirent aussitôt le visage et la gorge de leurs vêtements. Colomb, charmé de cette retenue, qui dénotait une population bien supérieure à toutes celles qu'il avait rencontrées jusque-là dans les Antilles, les traita avec bienveillance, échangea avec eux divers objets de quincaillerie européenne et les renvoya ensuite à leur barque. Telles furent les premières relations des Espagnols avec les Mayas.

Si Colomb, au lieu d'être si préoccupé en ce moment de la recherche de l'or, s'était enquis de la contrée d'où ces indigènes étaient sortis, il est probable qu'il eût dès lors découvert le Yucatan, et, par suite, les autres régions civilisées où Cortès acquit depuis tant de gloire. Ce fut, toutefois, sur la nouvelle de ses

(1) Herrera, *Hist. Gen. de las Ind. occid.* decad. 1, lib. V, cap. v.

découvertes en terre-ferme, que Juan Dìaz de Solis et Vicente Yañez Pinçon, jaloux de ses succès, firent route quatre ans après dans la même direction. Après avoir navigué à la hauteur des îles Guanaco, ils retournèrent au couchant, en s'enfonçant dans le golfe Amatique, formé par les côtes du Yucatan et celles de Honduras, auquel ils donnèrent le nom de « Baya de la Navidad. » Ils découvrirent au sud les hautes montagnes de *Caria* (2), qui servent aujourd'hui de frontière entre le Honduras et la république de Guatémala, et à l'ouest la côte basse du Yucatan qu'ils suivirent en partie, en remontant vers le nord, sans se douter de la richesse et de la puissance des États qu'ils laissaient derrière eux. Ce ne fut qu'en 1517, que Francisco Hernandez de Cordova découvrit le cap *Cotoch* et aborda au Yucatan : le caractère particulier des habitants et la grandeur des édifices le remplirent de stupeur, ainsi que ses compagnons. Juan de Grijalva le suivit l'année d'après, et, en 1519, Cortès alla prendre terre aux mêmes lieux, en se rendant au Mexique. Ce ne fut, néanmoins, qu'en 1527, que Francisco de Montejo tenta la réduction de la péninsule yucatèque. Mais il échoua tristement dans son entreprise; après plusieurs mois d'inutiles efforts, il se vit contraint de se retirer devant les hostilités croissantes des Mayas, dont l'énergie triompha cette fois de la supériorité européenne. Ayant abandonné le Yucatan en 1532, il y retourna quelques années après, précédé de son fils aîné, à qui l'Espagne fut redevable de la conquête définitive de cette contrée.

(1) Herrera, *Hist. Gen.* decad. 1, lib. VI, cap. VII. Les montagnes de *Caria* sont celles qui s'appellent aujourd'hui *el Gallinero,* qui s'élèvent entre les *llanos de Santa-Rosa* et la vallée de Copan. Le nom de *Caria* que leur donne Herrera leur vient des *Cares,* nation puissante entre celles que l'on appela depuis *Choles* et dont *Copan* paraîtrait avoir été la capitale. Leur nom se retrouve encore aujourd'hui dans le mont *Cari* et dans quelques petites localités au nord-ouest de Copan.

CHAPITRE II.

Influence de la découverte de l'Amérique sur la civilisation moderne. État de la science à cette époque. Gloire de Colomb.

Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis le débarquement d'Hernandez de Cordova : la conquête du Mexique s'était accomplie dans cet intervalle, et la plupart des régions plus ou moins civilisées de l'Amérique avaient cédé tour à tour à la prépondérance des armes et de la valeur castillanes. De son côté, l'Europe avait appris à connaître et à apprécier les divers degrés de barbarie ou de civilisation qui distinguaient les populations de ces contrées, et les contemporains de Colomb et de Cortès commençaient à mettre en doute, dans leurs spéculations, la nouveauté d'un monde où ils découvraient déjà tant de vestiges d'une antiquité reculée. Jamais, depuis l'établissement des sociétés, la sphère des idées relatives au monde extérieur n'avait été agrandie d'une manière si prodigieuse; jamais l'homme n'avait senti un plus pressant besoin d'observer la nature, d'interroger l'histoire, tout en cherchant à multiplier les moyens d'y arriver avec succès.

En étudiant les progrès de la civilisation, on voit partout la sagacité de l'homme s'accroître à mesure de l'étendue du champ qui s'ouvre à ses recherches. Avec la découverte de l'Amérique, toutes les branches de la science ont changé de face et reçu une impulsion dont les hommes d'aujourd'hui ont de la peine à se rendre compte. Mais si l'on s'attache à la lecture des écrivains

de cette époque étonnante, et que l'on compare les relations des historiens de la conquête, de Pierre Martyr d'Anghiera, d'Oviedo, de Cortès, de Gomara, etc., aux recherches des voyageurs modernes, on est surpris non-seulement de l'étendue de leur savoir, mais encore de trouver souvent, dans les ouvrages du XVIe siècle, le germe des vérités physiques et morales les plus importantes qui nous occupent encore aujourd'hui. En effet, comment les premiers voyageurs et ceux qui méditaient leurs récits n'eussent-ils pas été frappés des merveilles qui s'offraient à leurs regards? A l'aspect de ce continent nouveau, isolé au milieu des mers, comment n'eussent-ils pas été tentés d'expliquer les variétés qu'y présentait l'espèce humaine, pour essayer de les ramener à la souche primitive, de rechercher l'origine des migrations des peuples, la filiation des langues; d'étudier celles des espèces animales et végétales, la cause des vents alisés et des courants pélasgiques, la nature des volcans, leur réaction les uns sur les autres, et l'influence qu'ils exercent sur les tremblements de terre? Ces questions, qui sont encore si loin d'avoir été épuisées, occupaient l'active curiosité des savants et des voyageurs du XVIe siècle, plus désintéressés, peut-être, et plus sincères que les savants d'aujourd'hui.

Ces étonnantes découvertes, qui s'aidaient mutuellement; ces doubles conquêtes dans le monde physique et dans le monde intellectuel étaient bien plus dignement appréciées dans ce temps-là qu'on ne se l'imagine de nos jours, et nous apprenons de la bouche même des contemporains de Colomb, avec quel profond sentiment les hommes supérieurs de cette époque reconnaissaient ce que la fin du XVe siècle avait de merveilleux et de grand : « Chaque jour, écrit Pierre Martyr d'Anghiera, dans ses » lettres de 1493 à 1494 (1), chaque jour il nous arrive de nou-

(1) Cette lettre, dit Humboldt (*Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*, tom. Ier, note 1, page 4), qui peint si bien les plaisirs de l'intelligence, a été écrite, selon l'opinion commune,

» veaux prodiges de ce monde nouveau, de ces antipodes de » l'Ouest qu'un certain Gênois, nommé Christophe Colomb, vient » de découvrir. Notre ami Pomponius Lœtus (1) n'a pu retenir » des larmes de joie, lorsque je lui ai donné les premières nou- » velles de cet événement inattendu. » Puis il ajoute avec une verve poétique : « Qui peut s'étonner aujourd'hui parmi nous » des découvertes attribuées à Saturne, à Cérès et à Triptolème? » Qu'ont fait de plus les Phéniciens, lorsque, dans des régions » lointaines, ils ont réuni des peuples errants et fondé de nou- » velles cités. Il était réservé à nos temps de voir accroître ainsi » l'étendue de nos idées et de voir paraître inopinément sur l'ho- » rizon tant de choses nouvelles. »

La gloire de Colomb est, en effet, de celles dont rien ne saurait diminuer l'éclat, quelle que soit, d'ailleurs, dans l'avenir, l'étendue des découvertes réservées encore à la science. En supposant même qu'on vienne à trouver les preuves les plus incontestables des rapports qui ont pu exister anciennement d'un continent à l'autre, le nom de Colomb n'en restera pas moins au-dessus de celui de tous les navigateurs anciens et modernes. En parcourant une mer inconnue, en demandant la direction de sa route aux astres par l'emploi de l'astrolabe, récemment inventé, il cherchait l'Asie par la voie de l'ouest, non, dit Humboldt, en aventurier qui s'adresse au hasard, mais d'après un plan arrêté, fruit de l'expérience et des études les plus variées. Le succès qu'il obtint était une conquête de la réflexion. La gloire de Colomb, comme celle de tous les hommes extraordinaires qui, par leurs écrits ou par leur activité, ont agrandi la sphère de l'intel-

à la fin de décembre 1493. (*Opus Epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, Protonotarii Apostolici, Prioris Archiepiscopatus Granatensis, atque à consiliis rerum Indicarum Hispanicis.* Amstelodami, 1670. Ep. CLII, page 84.

(1) Pomponius Lœtus, le célèbre propagateur de la littérature classique romaine, généralement assez mal vu d'une portion du clergé romain, à cause de la liberté de ses opinions religieuses. (Voir Humboldt, *loc. cit.*)

ligence, ne repose pas moins sur les qualités de l'esprit et la force du caractère, dont l'impulsion réalise le succès, que sur l'influence puissante qu'ils ont exercée presque toujours, sans le vouloir, sur les destinées du genre humain.

En cherchant dans un ouvrage précédent (1) à éclaircir quelques-unes des traditions cosmogoniques du continent américain, par des rapprochements avec les mythes cosmogoniques du monde ancien, et les souvenirs d'une antique navigation, nous n'avons donc jamais conçu la pensée que nos recherches pussent rabaisser, en quoi que ce soit, les immenses services que Colomb a rendus au monde moderne. Lui-même, dans un siècle d'héroïsme et d'érudition renaissante, se plaisait dans les souvenirs de l'Atlantide de Platon et de la célèbre prophétie de Sénèque, dans un chœur de la *Médée* : il rapprochait constamment lui-même ses découvertes des mythes géographiques de l'antiquité et du moyen âge, auxquels il fait plus d'une fois allusion dans sa correspondance (2). Nous n'hésitons donc pas à continuer notre travail, dont nous faisons sincèrement hommage à la mémoire de ce grand homme, heureux si, dans les horizons nouveaux que la science ouvre chaque jour, nous parvenons à approfondir quelques-uns des mystères cachés sous les voiles de la cosmogonie mythique des deux mondes, et à y découvrir quelques souvenirs historiques de leurs antiques relations.

(1) Popol-Vuh.—*Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, dans l'Introduction.

(2) Humboldt, *Hist. de la géogr. du Nouv. Continent*, section première, *passim*.

CHAPITRE III.

Monuments du Yucatan. Leur utilité pour l'épigraphie américaine. Traditions et documents historiques. L'esprit de système un obstacle au progrès de la vérité.

S'il était possible de reconstituer un jour l'histoire américaine sur des bases solides et de rattacher dans un ordre chronologique ininterrompu les divers fragments cosmogoniques qui existent épars dans les relations des premiers voyageurs et historiens de l'Amérique, rien ne serait plus propre à répandre la lumière, non-seulement sur les annales des peuples qui habitèrent anciennement cette terre, mais encore sur l'histoire des convulsions que la nature lui a fait subir, même depuis qu'elle est habitée et cultivée par l'homme. De toutes les contrées qu'elle renferme, celles qui nous ont fourni les documents les plus circonstanciés, et il s'en trouve encore aujourd'hui, malgré les désastres de la conquête espagnole, sont l'Amérique centrale et le Mexique : ce sont les seules où jusqu'à présent on ait découvert des livres originaux et des inscriptions monumentales, gravées, soit sur les murs des édifices civils ou religieux, soit sur des monolithes d'un caractère particulier. Le Yucatan, qui fait l'objet principal de ce livre, paraît donc destiné, aussi bien que les régions voisines, à fournir les premiers jalons de l'épigraphie américaine, avec laquelle les savants auront à compter probablement d'ici à peu d'années : car il y a tout lieu d'espérer aujourd'hui que la lecture des *Katuns* (1) nous fera connaître d'une manière

(1) *Katun*, mot de la langue maya | pierre, c'est-à-dire pierre qu'on in-
composé de *kat*, interroger, et de *tun*, | terroge, à qui on demande l'histoire

précise les grands événements auxquels font allusion les fragments dont nous venons de parler.

Les plus anciens de ces fragments se rapportent, en général, aux grandes catastrophes qui bouleversèrent à plusieurs reprises le monde américain, et dont toutes les nations de ce continent avaient gardé un souvenir plus ou moins distinct. Humboldt, et après lui divers écrivains, compare en plusieurs endroits de ses ouvrages (1) le récit de ces catastrophes aux *pralayas* ou cataclysmes, dont il est parlé dans les livres des Indous, aux traditions de l'Iran et de la Chaldée, ainsi qu'aux cycles de l'antique Etrurie. A ses yeux, ces traditions n'apparaissent d'abord que comme de simples fictions cosmogoniques, dont l'ensemble serait issu d'un système de mythes qui auraient pris naissance dans l'Inde. Ce n'est qu'en arrivant aux détails qu'il commence à douter, et il se demande si les soleils ou âges mexicains ne renfermeraient pas quelques données historiques ou une réminiscence obscure de quelque grande révolution qu'aurait éprouvée notre planète.

Si cet éminent penseur, dont l'intuition historique est quelquefois si remarquable, avait eu l'occasion de comparer entre eux les divers documents que nous possédons aujourd'hui sur l'histoire de l'Amérique, et de les peser dans un examen critique aussi judicieux que celui dont il s'est servi dans son *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, il aurait trouvé, sans aucun doute, que les souvenirs cosmogoniques des Mexicains ne méritaient pas une moins sérieuse attention que ceux du monde ancien, de la part de ceux qui aiment à pénétrer dans les ténèbres des traditions historiques (2). M. d'Eckstein, dans ses savantes

du pays. C'est le nom qu'on donnait anciennement, au Yucatan, aux pierres gravées, portant des dates et des inscriptions relatives aux événements historiques et qu'on incrustait dans les murs des édifices publics.

(1) *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, tom. II, pl. XXVI.

(2) Humboldt, *Examen de l'hist. de la géogr. du nouv. continent*, tom. I, page 177.

études sur les mythes de l'antique Asie (1), s'est élevé avec un grand talent au-dessus de cet engouement pour les abstractions symboliques qui a saisi notre époque : il y distingue avec raison des événements historiques, signalés dans la haute Asie par un concours de phénomènes extraordinaires, « par l'apparition de » comètes et d'éclipses durant les catastrophes phlégéennes d'un » monde antédiluvien, qui causa en grande partie la dispersion » de la primitive espèce humaine. »

Ce que ce savant pensait des événements anté-historiques de l'Asie, nous le pensions nous-même de ceux que nous trouvons signalés dans les traditions du Mexique et de l'Amérique centrale, et c'est sur quoi nous nous sommes expliqué déjà clairement dans un travail antérieur (2), en parlant des soleils ou époques citées par Humboldt. Ce que nous avons vu et étudié depuis lors, n'a fait que nous confirmer dans cette opinion, et nous croyons le moment venu d'exprimer notre pensée entière à cet égard. Répétons ici, toutefois, avant d'entrer en matière, ce que nous avons dit dans notre premier travail sur le Mexique, que nous n'avons aucun système arrêté d'avance. Tout ce que nous cherchons c'est la vérité, c'est l'histoire de ces contrées intéressantes à tant d'égards, l'histoire encore enveloppée de voiles épais, dont nous travaillons à la dégager, en accumulant le plus grand nombre de faits possibles dans un cadre donné, où le lecteur pourra les comparer et tirer lui-même les conséquences des prémisses que nous aurons posées. Nous sommes ennemi de tout système : nous ne faisons pas d'avance notre siége; nous ne repoussons aucune sorte d'indications, persuadé que la vérité historique ne se fera jour que lorsque les savants, dans le monde entier, se seront donné la main sans envie.

« Un des plus grands obstacles à la découverte de la vérité, a

(1) *Sur les sources de la Cosmogonie du Sanchoniathon*, Paris, 1860, page 227.

(2) Brasseur de Bourbourg, Popol-Vuh. *Le Livre sacré, et les mythes de l'antiquité américaine*, etc. Introd., page LXV.

dit avec tant de raison M. d'Eckstein (1), c'est l'esprit de système : je ne parle que de l'esprit de système au service d'hommes instruits, riches d'un fonds d'idées et de savoir. Nous sommes loin des temps où Moïse, Josèphe et les Pères de l'Église servaient de clefs au paganisme; on a étrangement abusé des Égyptiens et des Phéniciens dans l'érudition du XVIIIe siècle; puis on est revenu partiellement et avec excès, si bien que tout a fait place à la grécomanie. Celle-ci s'efface à son tour. Les grandes découvertes de Champollion ont remis l'Égypte en vogue : il y a eu de l'égyptomanie, mais le temps y ramène l'équilibre. Les beaux travaux de Movers ont remis la Phénicie en vogue; même exagération, mais qui n'aboutira plus aux utopies du passé et qui trouvera infailliblement son point d'équilibre. Aujourd'hui l'on semble près de faire prédominer la Babylonie et l'Assyrie sur le reste du monde, grâce à d'admirables découvertes, suivies partiellement d'énormes présomptions, qui finiront également par tomber en équilibre.

» William Jones avait commencé la comparaison des mythologies brâhmaniques et européennes, mais du mauvais côté : il ignorait les Védas. A. G. Schlégel exagéra prodigieusement l'antiquité de ce qu'il y a, relativement, de plus moderne dans la littérature brâhmanique : il ignorait les Védas. Creuzer puisait à pleines mains dans des notions partiellement apocryphes; son but était de faire un amalgame de l'Orient et de l'Occident au moyen d'identifications les plus hétérogènes. Tombée entre les mains des disciples de Burnouf et de Bopp, l'étude des Védas a été d'un puissant correctif contre tous ces emportements. »

Après ces sages réflexions, l'écrivain que nous citons avec tant de plaisir, en voulant « tirer une conclusion de toutes ces expériences, » tombe lui-même, peut-être, dans l'exagération, en attribuant uniquement à l'Inde, aux Védas, ce que les autres

(1) *Sur les sources de la Cosmogonie du Sanchoniathon*, page 127.

attribuaient à la Grèce, à l'Égypte, à la Phénicie ou à l'Afrique. Qui sait si le jour ne viendra pas aussi où l'on ira chercher toutes les origines en Amérique? Nous ne le souhaitons point, bien qu'aux yeux de plus d'un de nos lecteurs, nous ayons paru tendre de ce côté ; mais nous ne sommes pas exclusif comme nos confrères de Grèce, d'Égypte ou d'Assyrie, et nous croyons que chaque pays doit avoir sa place dans l'histoire du monde. Or, c'est une prétention bien extraordinaire de vouloir qu'on puisse faire l'histoire du monde entier, en en excluant précisément la moitié : et c'est cependant là ce qui se passe au sein de la compagnie qu'on regarde comme l'expression de la science universelle en Europe.

CHAPITRE IV.

Rituels religieux sources de l'histoire primitive. Antiques traditions du cataclysme et du renouvellement de la terre, conservées dans les fêtes. Souvenirs d'un déluge.

L'Amérique, jusqu'aujourd'hui, n'a été l'objet d'aucune investigation archéologique sérieuse; quelques travaux individuels ne sauraient entrer en comparaison avec la multitude de ceux qui ont eu lieu pour l'Égypte ou pour l'Asie, travaux où les gouvernements de l'Europe sont entrés, en ce qui concerne la dépense, avec une générosité qu'on ne saurait trop louer. Cependant, c'est, peut-être, l'Amérique qui contribuera davantage à la solution des grands problèmes historiques, dont on a vainement cherché la clef jusqu'à présent : cette solution, nous la trouverons dans les katuns ou cartouches incrustés de ses monuments, dans les livres, renfermés dans les sépulcres, restés cachés depuis la conquête, peut-être même dans ceux que possèdent déjà nos bibliothèques. On finira par lire le *Codex de Dresde*, et l'on interprétera, nous l'espérons, le *Tonalamatl* ou *Rituel Mexicain* de la bibliothèque du Corps législatif, dont M. Aubin possède également un exemplaire original (1). C'est dans ces livres mysté-

(1) Le *Codex américain* de la bibliothèque royale de Dresde, reproduit dans la collection de Kingsborough, est écrit de caractères analogues à ceux dont nous donnons l'alphabet d'après Landa (voir page 320) : il y en a quelques-uns, toutefois, que nous ne sommes pas encore parvenus à identifier, bien que tous les autres signes des jours et des mois soient les mêmes. Le *Codex de Dresde*, autant qu'il nous a été donné d'en juger actuellement, d'après le court examen que nous en avons fait dans Kingsborough, est un *Tonalamatl* ou Rituel religieux et astrologique, dont la langue se rapproche de celle du Yucatan.

rieux qu'on découvrira, à côté du système de l'astrologie judiciaire des Mexicains et des fêtes du Rituel ecclésiastique, les documents historiques les plus anciens, toutes les origines des cérémonies mystiques d'un culte qui s'était perpétué à travers les révolutions des nations et des cités, en conservant dans l'ordre chronologique le plus parfait (1), le récit des souvenirs antédiluviens et des catastrophes naturelles qui, à diverses reprises, avaient bouleversé le monde, depuis que Dieu y avait placé l'humanité.

Ce sont ces faits mémorables qui servaient de base à toute la religion mexicaine : c'est la tradition de ces faits qui se répétait journellement dans l'histoire des dieux et des héros antiques, dont les noms seuls paraissent avoir subi des modifications avec le cours des siècles ; on les retrouve dans les ballets sacrés, dans les jeûnes et les pénitences que s'imposaient tour à tour les prêtres, les princes et la nation ; enfin, dans tous les rites, dans chacune des fêtes importantes du Rituel. Sous des noms différents, mais qui avaient au fond la même signification ou qui étaient représentés par des symboles, identiques avec ceux du Mexique, c'étaient encore les traditions de ces événements extraordinaires que rappelaient les usages et les cérémonies du culte, non-seulement chez les autres nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, mais encore chez la plupart des populations de l'Amérique méridionale. Tant cette race américaine avait été fortement constituée par ses premiers législateurs, tant elle était conservatrice de ses mœurs et de ses

(1) « Nous avons vu, dit Humboldt, que les astrologues mexicains ont donné à la tradition des destructions et des régénérations du monde un caractère historique, en désignant les jours et les années des grandes catastrophes, d'après le calendrier dont ils se servaient au seizième siècle. Un calcul très-simple pouvait leur faire trouver l'hiéroglyphe de l'année qui précédait de 5206 ou de 4804 ans une époque donnée. C'est ainsi que les astrologues chaldéens et égyptiens indiquaient, selon Macrobe et Nonnus, jusqu'à la position des planètes à l'époque de la création du monde et à celle de l'inondation générale. (*Vue des Cordillères*, etc. tom. II, page 132.)

coutumes ! L'Amérique ne manqua, cependant, pas non plus de novateurs, comme l'ancien monde. On reconnaît visiblement que des doctrines nouvelles cherchèrent à supplanter les anciennes, en différentes parties du continent et à des époques diverses ; mais il ne paraît pas que ces innovations aient réussi jamais à prévaloir au point de faire oublier les autres, et tout ce que nous avons pu recueillir jusqu'à présent à ce sujet, donne à penser, au contraire, qu'elles ne parvinrent à prendre racine qu'en laissant subsister les symboles précédents ou en se les identifiant. Aussi, est-ce là ce qui nous incline à penser que pour retrouver la plus ancienne histoire du globe, il fallait comparer aux antiques traditions de l'Asie et de l'Égypte celles des peuples primitifs de l'Amérique.

En attendant que l'on parvienne à interpréter les livres que nous citons plus haut et qui contiennent intégralement ces traditions, c'est aux divers fragments cosmogoniques, conservés dans les livres et les histoires du temps de la conquête, que nous devons recourir. Les plus formels sont ceux que nous appelons l'*Histoire des soleils*, cités par Humboldt, d'après Gomara (1), et que l'on trouve, avec des variantes, dans divers documents, en particulier dans le *Codex Chimalpopoca* (2). Ainsi que nous l'avons fait remarquer déjà, ces soleils sont signalés comme des époques auxquelles sont rapportées les diverses catastrophes que le monde a subies ; ce que nous avons remarqué également, c'est que le nombre des catastrophes, indiquées par ces soleils, varie, dans la plupart des documents précités, ainsi que l'ordre d'après lequel elles se sont succédé. Nous n'examinerons pas ici ce qui a donné lieu à intervertir ces événements : il nous semble que ce désordre appartient à une époque postérieure à la conquête espagnole, ce qui s'expliquerait par le désir que pouvaient éprou-

(1) *Conquista de Mexico*, 2ª *parte de la Cronica de las Indias.*

(2) MS. De la coll. de Boturini, sous le titre de *Historia de los reyes de Culhuacan y Mexico.* Copie de ma collection.

ver les indigènes, chargés de les expliquer et obligés de plaire à leurs nouveaux maîtres, d'accommoder le déluge américain au déluge des traditions mosaïques. Quant au nombre de ces catastrophes, il varie peut-être suivant les lieux où elles se sont passées ou selon les populations qui en gardèrent la mémoire (1).

Quoi qu'il en soit, il paraîtrait, d'après les annotations du *Codex Letellier* (2), qu'il y eut particulièrement trois époques mémorables où le genre humain, après avoir existé pendant des siècles, aurait été subitement arraché à ses occupations ordinaires, et, en grande partie, anéanti par suite des convulsions de la nature. La terre, secouée par d'effroyables tremblements de terre, inondée à la fois par les flots de la mer et les feux des volcans, remuée dans ses entrailles par les gaz intérieurs se cherchant une issue à la surface, agitée par des ouragans formidables, tel est le tableau que les traditions américaines nous présentent de ce continent, à trois époques distinctes, chronologiquement déterminées dans les livres que l'ignorance a fait disparaître au temps de la conquête, mais que l'on retrouvera peut-être un jour (3).

Les trois grandes catastrophes de la tradition mexicaine au-

(1) Dans certains documents, il est parlé de quatre catastrophes, dans d'autres de cinq, et ces catastrophes, à l'exception de celle du feu, de celle de l'eau et de celle de l'ouragan, ne paraissent pas toujours bien s'accorder l'une avec l'autre.

(2) « *Izcalli*, Enero, est-il dit » dans ce document, la fiesta del » fuego, porque en tal tiempo les » calentaban los arboles para bro- » tar. — Fiesta de *Pilquixtia*, la » natura humana que nunca se » perdio en las vezes que se perdio » el mundo. — De cuatro en cuatro » años, ayunaban otros ocho dias, » en memoria de las tres vezes que » se a perdido el mundo, y asi lo » llaman a este cuatro vezes señor, » porque siempre que se perdia, esto » no se perdia, y azi dizen la fiesta, » de la Renovacion, y asi dizen que » acabado este ayuno y fiesta, se » volvian los hombres como niños » los cuerpos, y asi para repre- » sentar esta fiesta en el vayle » trayan unos niños de las manos » (*Cod. Tell. Rem. Mex.* N. I, fol. 6. v).

(3) Ce sont aussi les idées de quelques philosophes anciens. Saint Augustin les reproduit, tantôt en les combattant, tantôt inclinant à l'opinion que « la désolation partielle de la terre par des déluges et des embrasements laisse quelques hommes survivre pour réparer les pertes du genre humain. » (*De Civit. Dei*, lib. XII, 10-11.)

raient été occasionnées tour à tour par le feu, par l'eau et par le vent, c'est-à-dire par un ouragan, quoique, à vrai dire, ces trois causes de destruction paraissent avoir participé ensemble chaque fois au bouleversement de la terre dans des proportions différentes, selon les temps et les lieux. A chacune de ces catastrophes correspond une ère de ruine et de désolation où l'humanité aurait été à la veille d'une destruction totale : embarqués dans quelques vaisseaux ou réfugiés dans des grottes, au sommet des montagnes, les hommes qui échappèrent à ces divers cataclysmes restèrent en si petit nombre, et dispersés si loin les uns des autres, qu'ils s'imaginèrent être demeurés seuls au monde ; c'est là ce qui explique, sans doute, ces créations successives dont il est question dans le *Livre sacré* (1) et ces renouvellements de la race humaine qui se célébraient au mois *Izcalli* à Mexico. De là l'origine des solennités de ce mois, ainsi que du jeûne de quatre en quatre ans, institué en commémoration de ces grands événements, au Mexique et dans l'Amérique centrale, où princes et peuples s'humiliaient devant la divinité, en la suppliant d'éloigner le retour de ces terribles calamités ; de là, les danses et les festins où ils célébraient ensuite la Rénovation du monde et le triomphe de l'humanité qui, trois fois, avait eu le bonheur d'échapper à la destruction (2).

Suivant la tradition du *Livre sacré*, l'eau et le feu contribuent à la ruine universelle, lors du dernier cataclysme qui précède la quatrième création. « Alors, dit l'auteur, les eaux furent gon-
» flées par la volonté du Cœur du ciel ; et il se fit une grande inon-
» dation qui vint au-dessus de la tête de ces êtres... ils furent
» inondés et une résine épaisse descendit du ciel.... La face de la

(1) *Popol-Vuh*, etc. chap. III.

(2) Ne serait-ce pas à des souvenirs de ce genre que feraient allusion les fêtes des *Renaissances* dont il est question dans la légende du VIIIe tableau de la grande salle du temple d'Ammon à Karnac, dont parle Lepsius et, avec lui, Brugsch? *Histoire de l'Egypte, dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*. Leipzig, 1859 — 1 part., page 131.

» terre s'obscurcit et une pluie ténébreuse commença, pluie de » jour, pluie de nuit..... et il se faisait un grand bruit de feu au- » dessus de leurs têtes.... Alors on vit les hommes courir, en se » poussant, remplis de désespoir : ils voulaient monter sur les » maisons, et les maisons s'écroulant, les faisaient tomber à » terre; ils voulaient monter sur les arbres, et les arbres les » secouaient loin d'eux; ils voulaient entrer dans les grottes, et les » grottes se fermaient devant eux. » Dans le *Codex Chimalpopoca*, l'auteur parlant de la destruction qui eut lieu par le feu, dit : « Le » troisième soleil est appelé *Quia-Tonatiuh*, soleil de pluie, parce » qu'alors survint *une pluie* de feu : tout ce qui existait brûla, et » il tomba une pluie de pierre de grès. On raconte que, tandis que » le grès que nous voyons actuellement se répandait, et que le » *tetzontli* (amygdaloïde poreuse) bouillonnait avec un grand » fracas, alors aussi se soulevèrent les rochers de couleur ver- » meille (1). Or, c'était en l'année *Ce Tecpatl*, Un Silex; c'était » le jour *Nahui-Quiahuitl*, Quatre-Pluie. Or, en ce jour où les » hommes furent perdus et entraînés dans une pluie de feu, ils » furent changés en oisons; le soleil même brûla et tout se con- » suma avec les maisons (2). » A la suite du cataclysme, occasionné par les eaux, l'auteur du *Codex Chimalpopoca* nous

(1) Le *tetzontli* est une amygdaloïde poreuse qui a servi à bâtir la plupart des édifices de Mexico. Suivant Bustamante, le commentateur de Sahagun, ce seraient les petits volcans qui environnent au sud-est la vallée de Mexico, qui auraient formé le *tetzontli*, et le Quauhnexac, dit volcan d'Axuzco, suivant Betancurt (*Teatro Mexicano*, part. I, trat. 2, cap. IV), appuyé sur les traditions de quelques Indiens, aurait donné naissance à la célèbre couche de lave, appelée *el Pedregal de San-Augustin* et vomi les vastes torrents de lave qui s'étendent jusqu'à Acapulco.

(2) Le texte ajoute ailleurs, dans le même document, que tous les seigneurs périrent dans cette circonstance. Une preuve singulière de l'existence des villes antiques, ensevelies alors sous la lave, se trouva au Pedregal de San-Augustin, ainsi nommé de la ville de ce nom, auprès de Mexico : car, de dessous la lave qui l'entoure, sort un large ruisseau qui roule avec ses eaux des débris de poteries antiques, provenant indubitablement des habitations, ensevelies sous les masses de laves qui coulèrent dans la vallée. Combien d'Herculanum et de Pompeii ont été recouverts des laves des volcans mexicains !

montre dans l'histoire des soleils, des phénomènes célestes effrayants, suivis, à deux reprises, de ténèbres qui couvrent la face de la terre, une fois même durant l'espace de vingt-cinq ans (1).

Ces traditions extraordinaires ne nous autorisent que trop à conclure de la réalité des convulsions éprouvées par la nature américaine et si vivement représentées dans le tableau des soleils ou époques des livres mexicains : nous y trouvons la preuve des désordres qui bouleversèrent ce continent et peut-être aussi celui où nous vivons, non-seulement au temps même de ces catastrophes, mais encore durant les années qui les précédèrent ou les suivirent. Bien des choses laisseraient supposer même que l'ordre des saisons fut altéré à cette époque. Les astronomes et les géologues que ces matières regardent plus que nous, s'étendront, s'ils le jugent à propos, sur les causes qui ont pu produire le dérangement du jour et couvrir la terre de ténèbres ; ils nous diront, peut-être, en voyant avec quelle précision certains documents historiques racontent les détails de ces révolutions, de quelle manière elles ont pu se réaliser.

Quelle qu'en ait été l'occasion, nous pouvons, sans craindre de nous tromper, attribuer une partie considérable de ces désastres à la mer irritée et sortie de ses bornes ordinaires, à la suite de quelque commotion intérieure. Les forces qui produisent actuellement ce balancement tempéré et si providentiellement réglé de l'Océan, ces forces, augmentées ou dérangées, ont pu suffire pour submerger le continent et détruire en un clin d'œil les nations qui en occupaient les régions inférieures. Toutes ces mers ont pu être ensuite ramenées momentanément dans leurs bassins, pour être reportées de nouveau sur les terres à qui elles ont livré des assauts réitérés. C'est ainsi que les eaux ont pu

(1) Ce fait est mentionné dans le *Codex Chimalpopoca* et dans la plupart des traditions du Mexique.

changer la surface de l'Amérique, former de nouvelles vallées, déchirer des chaînes de montagnes, creuser de nouveaux golfes, renverser les anciennes hauteurs, en élever de nouvelles et couvrir les ruines du continent primitif de sable, de fange et d'autres substances que leur agitation extraordinaire les mettait en état de charrier. C'est en quoi les traditions historiques sont d'accord avec les monuments de la nature dans ces contrées.

CHAPITRE V.

Comment se fit la mer, d'après la tradition haïtienne. Souvenirs du cataclysme aux Antilles, à Vénézuéla, au Yucatan. Géologie de cette péninsule. Personnification des puissances de la nature et leur localisation dans l'Amérique centrale.

Les populations qui habitaient, à l'époque de la découverte de l'Amérique, les îles du golfe du Mexique, s'accordaient unanimement à dire qu'elles avaient ouï de leurs ancêtres que toutes les Antilles, grandes et petites, avaient très-anciennement fait partie du continent, dont elles avaient été détachées par des tempêtes et des tremblements de terre. Une légende haïtienne, conservée par les auteurs contemporains de Colomb, raconte ainsi l'origine de la mer et des îles. « Il y avait, disent-ils, un » homme puissant appelé Iaia, lequel ayant tué un fils unique » qu'il avait, voulut l'ensevelir : mais ne sachant où le mettre, il » l'enferma dans une grande calebasse qu'il plaça ensuite au » pied d'une montagne très-élevée, située à peu de distance du » lieu qu'il habitait; or, il allait souvent la voir à cause de l'a- » mour qu'il éprouvait pour son fils. Un jour, entre autres, » l'ayant ouverte, il en sortit des baleines et d'autres poissons » fort grands, de quoi Iaia, rempli d'épouvante, étant retourné » chez lui, raconta à ses voisins ce qui était arrivé, disant que » cette calebasse était remplie d'eau et de poissons à l'infini. Cette » nouvelle s'étant divulguée, quatre frères jumeaux, désireux de » poisson, s'en allèrent où était la calebasse : comme ils l'a- » vaient prise en main pour l'ouvrir, Iaia survint, et eux l'ayant

» aperçu, dans la crainte qu'ils eurent de lui, ils jetèrent par » terre la calebasse. Celle-ci s'étant brisée à cause du grand poids » qu'elle renfermait, la mer sortit par ses ruptures, et toute la » plaine qu'on voyait s'étendre au loin, sans fin ni terme d'au- » cun côté, s'étant couverte d'eau, fut submergée : les monta- » gnes seulement restèrent, à cause de leur élévation, à l'abri de » cette immense inondation, et ainsi ils croient que ces monta- » gnes sont les îles et les autres parties de la terre qui se voient » dans le monde (1). »

« En observant avec attention, dit un auteur moderne (2), la configuration des deux groupes de montagnes qui forment l'île de la Marguerite, la situation de celles de Coche et de Cubagua au milieu du canal qui sépare la première de la côte, ainsi que le peu de profondeur qu'on trouve dans le détroit, on ne peut s'empêcher de penser qu'en des temps plus anciens, tout cela faisait partie de la terre ferme et n'en fut séparé que par suite de quelque secousse formidable qui le fit descendre sous les eaux. Les groupes appelés *los Testigos*, l'île Sola, les îlots de Frailes et l'île de la Tortue, semblent n'être que les restes des terres qui furent submergées. Plus au nord, le groupe des îles Blanquilla, Orchila, los Roques, et l'île des Oiseaux, apparaissent comme les sommets d'une même chaîne, dont ils révèlent la position ancienne dans ces lieux aujourd'hui occupés par la mer. Peut-être étaient-ce là deux chaînes distinctes qui l'unissaient au continent, l'une aux montagnes de Coro par la pointe de Tucacas, l'autre à la péninsule de la Goajira.

» Si, en se rapprochant davantage de la côte, on fait attention aux golfes de Paria et de Cariaco, on croit reconnaître dans leur forme l'effet d'un déchirement qui, rompant les terres, donna passage à une irruption de l'Océan. La tradition, d'ailleurs, vient ici à

(1) Voir l'*Ecrit du frère Romain Pane*, à la fin de Landa, page 440 et note 2.

(2) Codazzi, *Resumen de la geografia de Venezuela*, Paris, 1841, pag. 46 y 47.

l'appui de l'observation; car lorsque Colomb visita Paria, dans son troisième voyage, les indigènes lui parlèrent de cette catastrophe, comme d'un événement qui n'était pas encore excessivement ancien.

» Les îles qui avoisinent la côte élevée et rocheuse, de formation égale aux chaînes interrompues et qui apparaissent comme les vestiges des terrains descendus sous les eaux; les différentes sources thermales qui sourdent au bord et au dedans même du golfe, en élevant la température de la mer dans l'espace d'une demi-lieue carrée; l'huile de pétrole qui couvre la surface de la baie, en s'étendant à une grande distance; la multitude des eaux sulfureuses; les mines de poix élastique, fréquemment inondées; les rochers qui se montrent en chaîne au-dessus des eaux, de la côte ferme jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'île de Trinidad; les Bouches des Dragons, ainsi que la direction et la constitution des montagnes de Paria et de Trinidad; tout se réunit pour constater la vérité de la tradition des Indiens et l'époque relativement moderne de cet événement.

» En regardant du côté du cap Codera, on reconnaît la chaîne des montagnes qui s'y termine et qui anciennement devait être unie à la péninsule d'Araya, bien que ce vaste espace, englouti par les eaux, n'offre aucun vestige de son ancienne existence. La forme que présente la péninsule de Paraguanà, à peine unie par un cordon de dunes à la côte, n'est pas moins digne de fixer l'attention. Les eaux thermales qui se conservent dans la colline de Santa-Ana, et la figure de ce mamelon, font connaître que c'est là un des témoins encore debout des révolutions qu'a éprouvées cette terre. Ajoutons à cela le golfe de Maracaibo, nommé Venezuela par les conquérants, lequel présente les preuves les plus sensibles du bouleversement qui, en engloutissant une si vaste étendue de terrains, mit également le golfe en communication avec l'Océan. »

Suivant la tradition des Caraïbes, c'est par une inondation de

ce genre que se formèrent les mornes, les falaises, les escarpements, les écueils que l'on voit dans les Antilles, quand elles furent séparées de la terre ferme (1).

L'époque de ce bouleversement était signalée dans un livre antique, en caractères mayas, qui était entre les mains du docteur Aguilar (2), sous le nom de *Hun-Yecil*, que celui-ci traduit par submersion des forêts, faisant allusion aux terres qui disparurent sous les eaux, entre le Yucatan et l'île de Cuba. Cette péninsule, si intéressante au point de vue archéologique, ne l'est pas moins pour les géologues. Privée de sources et de rivières, dans toute sa portion septentrionale, elle est pourvue, en revanche, d'une multitude de puits et d'étangs invisibles, situés d'ordinaire à une grande profondeur, dans des grottes d'une forme curieuse, et qu'on croit alimentés par des rivières souterraines. Au rapport du voyageur américain Stephens (3), le sol de cette contrée, qui recouvre un si grand nombre de cavernes, est composé de pétrifications et de coquillages, annonçant qu'une portion considérable du Yucatan, surtout dans le nord-ouest, n'est qu'une vaste formation fossile, et qu'à une époque qui ne lui paraissait pas très-éloignée, elle pouvait avoir été recouverte des eaux de la mer. Ainsi, d'après ce système, cette partie de la péninsule se serait soulevée, tandis que l'Océan engloutissait les terres qui la réunissaient auparavant aux Antilles.

Nous avons déjà vu comment les traditions de l'Amérique centrale, d'accord avec celles de Haïti, nous montrent la terre envahie par les flots et agitée en même temps par des feux intérieurs. Les quatre frères qui laissent tomber la calebasse, renfermant la mer et les poissons, rappellent tout d'abord les quatre génies de l'enfer qui soutiennent la vasque ou le cercueil d'Osiris :

(1) Lehmann, *Œuvres physiques*, dans la préface du tom. III. — De la Borde, *Voyages*, etc. pages 6 et 7.

(2) Cogolludo, *Hist. de Yucatan*, lib. IV, cap. 6. — Voir Landa, page 61.

(3) *Incidents of travel in Yucatan*, vol. I, chap. 6.

on les retrouve dans les mythes héroïques du *Livre Sacré* des Quichés, Vukub-Caquix et ses deux fils Zipacna et Cabrakan (1), représentés ici comme les symboles de la nature et de ses forces souterraines, avant l'explosion des volcans. *Vukub-Caquix*, dont le nom peut s'interpréter « le feu qui brûle sept fois (2), » apparaît, ce semble, comme l'image de la terre féconde et puissante; il est le maître de toutes les richesses du monde, qu'il produit dans son sein (3). *Zipacnà* est son fils aîné. L'étymologie de son nom correspond à l'état de la terre, gonflée par l'amas des matières bouillonnant à l'intérieur, comme d'une pustule prête à crever; c'est le feu, le Typhon intérieur, le SAT des Égyptiens (4) : « Il roulait les montagnes, ces grandes montagnes qu'on appelle » *Chi-Kak-Hunahpu*, *Pecul*, *Yaxcanul*, *Macamob* et *Huliznab* (5), » et ce sont là les noms des montagnes qui existèrent au lever » de l'aurore et qui en une nuit furent créées par Zipacnà. » *Cabrakan*, le second des fils de Vukub-Caquix, dont le nom est encore aujourd'hui même synonyme de tremblement de terre, dans les langues du Guatémala, « remuait les montagnes par sa » seule volonté, et les montagnes grandes et petites s'agitaient » par lui. » Or, c'est de leur temps, dit plus haut le texte, qu'eut lieu l'inondation.

Cette inondation se fit par le commandement de *Hurakan*,

(1) Voir le *Livre Sacré*, page 35 et suiv.

(2) C'est l'étymologie qu'en donne Ordoñez, *Hist. del Cielo y de la Tierra*, etc., MS. Le bon chanoine en fait Lucifer brûlant sept fois au fond de l'enfer. *Vukub-Caquix*, dans son acception ordinaire, signifie, comme je l'ai dit ailleurs, *Sept-Aras*.

(3) Voir le *Livre Sacré*, prem. part., aux chapitres IV et V.

(4) *Zipacna* est composé de *zip* ou *zipoh*, verbe qui signifie gonfler, et de *na*, demeure, maison, en langue mame et vieux quiché.

(5) Ces montagnes appartiennent aux contrées guatémaliennes : le *Chi-Kak-Hunahpu*, c'est-à-dire Au feu de Hunahpu ou d'un tireur de Sarbacane, est le même que le volcan dit *del Fuego* qui domine à peu de distance la *Antigua-Guatémala*. Le *Yaxcanul*, appelé par les Cakchiquels *Gagxanul*, est le volcan de *Santa-Maria*, près de Quezaltenango; les autres paraissent être les mêmes que l'on voit dans la cordillère entre ce dernier et les volcans de *Soconusco*.

nom qui signifie la tempête, et que l'Europe a emprunté à l'Amérique, en mettant le mot *ouragan* dans son vocabulaire : c'est le symbole de la foudre et des orages, l'expression de ces tempêtes formidables, si souvent accompagnées de tremblement de terre et d'inondation, soit du ciel, soit de la mer. C'est au nom de Hurakan que les deux frères Hun-Ahpu et Xbalanqué, qui se retrouvent plus tard personnifiés dans d'autres mythes d'un caractère plus historique (1), se préparent à mettre un terme à la puissance de Vukub-Caquix et de ses deux fils. De simples sarbacanes seront leurs armes ; le tube où ils souffleront délivrera le monde de ces êtres orgueilleux. Qui ne reconnaîtrait, dans cette image, les soupiraux, prêts à s'ouvrir dans la terre qui s'agite convulsivement et par où vont s'échapper bientôt les gaz et les matières accumulées? C'est là l'étymologie que le *Livre Sacré* nous donne lui-même du nom de Hunahpu, en l'appliquant au volcan, dit *del Fuego*, qui continue à lancer encore aujourd'hui ses feux dans la Cordillère guatémalienne (2). Rien de plus significatif, d'ailleurs, que cette masse gonflée de lave, indiquée par le nom de Zipacna, qui *ride* sa surface en soulevant les montagnes; que ces ébranlements produits par le Cabrakan, et dont le souffle de Hunahpu, vomissant ses feux, délivre enfin la terre!

(1) Voir le *Livre Sacré*, deuxième partie.

(2) *Hun-ahpu* se compose de *hun*, un ou le premier, et de *ahpu*, tireur de Sarbacane, mot composé lui-même de la particule possessive *ah*, celui de, et de *pu*, *pub* ou *ub*, souffle, tuyau qui souffle.

CHAPITRE VI.

Personnification des puissances de la nature au Pérou. Légende de Coniraya-Viracocha. Le pasteur d'Ancasmarca sauvé de l'inondation. Les Aras de Cañari-Bamba. Soulèvement des montagnes. Con et Suha-Chum-Sua.

Ces symboles cosmogoniques que l'auteur du *Livre Sacré* semble reproduire à dessein en plus d'un endroit, s'appliquent d'une manière particulière aux régions de l'Amérique centrale, situées le long de l'Océan Pacifique; c'est dans ces lieux que le Hunahpu et les autres volcans qu'il mentionne, se dressent majestueux entre une foule d'autres sommets dont le soulèvement se serait effectué en même temps que la submersion des terres voisines, comme on l'a vu de celles qui s'étendaient dans la direction de l'Atlantique. Mais à mesure qu'on s'avance vers les régions méridionales de l'Amérique, on retrouve les mêmes traditions, ou bien l'on en trouve d'autres, confirmant les précédentes et qui s'enchaînent avec elles, ainsi que cette série de volcans ou de pics volcaniques, qui semblent relier toute la chaîne des Cordillères, d'une extrémité à l'autre du continent.

C'est ainsi que les Andes racontent des fictions cosmogoniques qui rappellent celles des montagnes guatémaliennes. *Coniraya* est le nom d'un des sommets les plus élevés, dans les froides régions qui s'étendent à l'est de Lima. Mais la tradition antique du Pérou en fait une divinité qui, sous le nom de *Coniraya-Viracocha*, créateur de toute chose, opère des merveilles parmi les peuples et les nations, et se fait craindre des dieux même, qui, les

premiers, à l'origine des temps, gouvernaient ces contrées (1). C'est Coniraya-Viracocha qui soulève les montagnes et les abaisse, qui creuse les vallées et les aplanit, sans autre instrument qu'un bambou léger (2). Dans une de ces fictions, où il est donné comme la force génératrice qui crée et qui détruit tour à tour, il devient amoureux de *Cauillaca*, la déesse souveraine de la contrée; pour satisfaire ses désirs, il remplit de sa semence le fruit d'un arbre, planté près d'*Auchicocha*, à l'ombre duquel elle allait souvent s'asseoir. Celle-ci mange le fruit et devient enceinte : au bout des neuf mois, elle accouche d'un fils ; mais en reconnaissant celui à qui elle le devait, elle s'enfuit épouvantée avec son enfant vers la mer, poursuivie par Coniraya, et, en arrivant à l'Océan, tous les deux s'y changent en rochers qui portent leur nom et qu'on voit encore aujourd'hui dans le voisinage de Pachacamac (3). A cette époque, continue la légende, la mer n'était pas encore la mer, telle qu'elle est aujourd'hui, et il ne s'y trouvait pas de poissons; car ils étaient renfermés dans un étang appartenant à la femme Urpay-Unchac, qui habitait ces lieux avec ses deux filles. Lorsque Coniraya arriva, cette femme était absente, étant allée visiter Cauillaca au fond de la mer; furieux de ne pas la trouver, Coniraya renversa l'étang dans la plaine qui devint ainsi l'Océan, et se retira après avoir rendu enceintes les deux filles d'Urpay-Unchac.

(1) Avila, *Tratado y Relacion de los errores, falsos dioses y otras supersticiones y ritos diabolicos en que vivian antiguamente los Indios de las provincias de Huarocheri, Mama y Chaello*, etc. MS. de la Bibl. nat. de Madrid, Copie de ma collection. Suivant ce document le monde d'avant le déluge est appelé *Purun pacha*, c'est-à-dire monde faux ou différent de celui d'aujourd'hui, et les hommes d'alors *Yanañamca*.

(2) Id. *ibid.* Ce document est le seul en espagnol, où il soit parlé de *Coniraya-Viracocha;* il paraît être la plus ancienne divinité du Pérou, et son histoire est racontée au long dans le document en langue qquichua qui vient à la suite de ce manuscrit et que j'ai copié à Madrid. Le bambou dont il est question ici, à l'aide duquel Coniraya soulève ou aplanit les montagnes, rappelle la sarbacane de Hunahpu.

(3) *Pachacamac*, lieu célèbre autrefois par le fameux temple consacré à cette divinité, le créateur du monde, à 4 l. de Lima et à peu de distance de l'Océan Pacifique.

Le nom de Coniraya est resté au Pérou, comme celui de Hun-Ahpu au Guatémala, uni à une foule de récits plus ou moins merveilleux; mais il est aisé de reconnaître dans ce personnage le symbole de la puissance volcanique qui bouleversa la contrée, aux temps anté-historiques, et souleva une portion des Andes, tandis que la mer engloutissait les terres voisines. L'action de ces volcans antiques paraît s'être exercée principalement dans les montagnes de la province de Huarocheri, où la tradition signale un autre personnage cosmogonique, dont le nom est demeuré également à une des cimes les plus froides de cette contrée : il s'appelait *Pariacaca*, et ainsi que ses quatre frères, il était renfermé dans un œuf, d'où il sortit un jour sous la forme d'un faucon. A cette époque, toute cette région, aujourd'hui des plus froides, était, suivant la légende, une plaine fertile, jouissant du climat le plus doux; elle appartenait à un prince puissant qui avait sa demeure aux bords du lac d'Auchicocha, mais qui se rendait odieux par son orgueil et son égoïsme. Alors, pour le punir, Pariacaca et ses frères soulevèrent un tourbillon d'eau immense, accompagné d'un ouragan épouvantable, qui brisa les rochers contenant le lac d'Auchicocha; le fleuve de Pachacamac s'ouvrit avec violence un passage entre les monts de Vichoca et de Llantapa, qui se séparèrent en ce moment, et se forma, en s'échappant vers l'Océan, le lit qu'il a encore aujourd'hui (1).

La terre entière changea de face avec ce déluge qui détruisit toutes les populations existantes, et il ne survécut que celles dont il est parlé dans la tradition suivante. A cette époque, disent les Indiens, il y eut une éclipse de soleil extraordinaire, toute lumière ayant disparu durant l'espace de cinq jours. Quelque temps auparavant, un pasteur, conduisant un troupeau de llamas, avait remarqué que ces animaux étaient remplis de tristesse et pas-

(1) Avila, *Tratado y Relacion*, etc. Le fleuve de *Pachacamac* est le même appelé aujourd'hui *Rio de Lurin*, dans la province du même nom, près de Lima, où se trouvait le temple de *Pachacamac*.

saient toute la nuit à considérer la marche des astres (1). Le pasteur, étonné, les ayant interrogés, ils répondirent, en lui faisant observer un groupe de six étoiles, ramassées l'une auprès de l'autre, et lui annoncèrent que c'était un signe annonçant que le monde allait finir par les eaux (2). Ils lui conseillèrent en même temps d'emmener sa famille et ses troupeaux sur une montagne voisine, s'il voulait échapper au naufrage universel. Sur cet avis, le pasteur se hâta de rassembler ses enfants et ses llamas, et ils allèrent s'établir sur la montagne d'Ancasmarca, où une foule d'autres animaux étaient venus également chercher un asile. A peine s'y trouvaient-ils installés, que la mer, rompant ses digues, à la suite d'un ébranlement épouvantable, commença à monter du côté du Pacifique. Mais, à mesure que la mer montait, remplissant les vallées et les plaines d'alentour, la montagne d'Ancasmarca s'élevait de son côté, comme un navire au-dessus des flots. Durant cinq jours que dura ce cataclysme, le soleil cessa de se montrer, et la terre demeura dans l'obscurité ; mais le cinquième jour, les eaux commencèrent à se retirer, et l'astre rendit sa lumière au monde désolé, qui se repeupla ensuite avec la descendance du pasteur d'Ancasmarca (3).

On raconte également au royaume de Quito, qu'à l'origine des temps, la race humaine ayant été menacée d'une inondation formidable, deux frères se sauvèrent seuls au sommet d'une montagne, appelée *Huaca Yñan*, dans la province de *Cañaribamba* (4). Mais les flots de ce déluge grondèrent vainement

(1) Molina, *Relacion de las fabulas y ritos de los Ingas*, etc. MS. des archives de Madrid, copie de ma collection.

(2) Ce groupe d'étoiles rappelle les six *tzontemocque*, ou étoiles qui tombèrent du ciel, au temps du déluge, d'après les traditions mexicaines.

(3) *Ancasmarca* est à 5 lieues du Cuzco, d'après le document d'où cette histoire est tirée. Le document cité avant celui-ci, *Tratado y Relacion*, les rapporte également, avec une légère variante, et met le lieu de la scène dans les montagnes de Huarocheri, beaucoup plus près de l'Océan.

(4) C'est la province des *Cañaris* où se trouvent les ruines de la célèbre forteresse de *Cañar*, citée par Humboldt (*Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, pl. 20, édit. in-fol.).

autour d'eux: à mesure qu'ils s'élevaient, la montagne se soulevait au-dessus des eaux, sans pouvoir en être atteinte, et finit par arriver à une hauteur considérable. Lorsque le danger fut passé avec l'écoulement des eaux, les deux frères se trouvèrent seuls au monde, et ayant consommé le peu de vivres qu'ils avaient, ils cherchaient à se procurer des aliments dans les vallées voisines. De-retour à la cabane qu'ils avaient bâtie sur la montagne, ils y trouvèrent avec étonnement des mets préparés par des mains inconnues. Curieux de pénétrer ce mystère, ils convinrent, au bout de quelques jours, que l'un des deux resterait au logis et se cacherait pour découvrir les êtres bienfaisants à qui ils étaient redevables de ces soins. Retiré dans un coin, celui-ci vit avec surprise entrer deux aras, aux visages de femmes (1), qui préparèrent aussitôt le maïs et les viandes qui devaient servir au repas. En l'apercevant, les deux oiseaux voulurent s'enfuir, mais il en saisit un qui devint sa femme; il eut d'elle six enfants, trois fils et trois filles, dont l'union donna naissance à toute la tribu des Cañaris, qui depuis peupla cette province, et qui eut toujours une grande vénération pour les aras (2).

Ces traditions sont d'autant plus remarquables, qu'on y retrouve évidemment le souvenir de la catastrophe qui modifia si considérablement le continent américain, et de la présence de l'homme au milieu des bouleversements effroyables d'où sortirent plusieurs portions de la Cordillère des Andes. En confirmation de ces traditions, d'autres récits ajoutent que les lieux où se passèrent ces grands événements, aujourd'hui froids et stériles, à cause de leur élévation extraordinaire au-dessus du niveau de la mer, étaient, avant l'inondation, une terre basse et chaude d'une fécondité sans exemple : les fruits, dit la lé-

(1) Ou plutôt deux femmes, portant le nom d'Ara.

(2) Voir, au sujet du culte de l'ara, le chapitre de Lizana, à la suite de Landa, page 361.

gende, y mûrissaient en cinq jours, et l'on y voyait des multitudes d'oiseaux, parés des plus vives couleurs. Le manuscrit auquel nous empruntons ces récits, ajoute qu'on trouve encore aujourd'hui des preuves de cette étonnante fertilité dans les traces d'antique culture, visibles à la Puna de Pariacaca et au mont de Villcacoto, entre Huarocheri et Surco (1).

Au royaume de Quito, nous retrouvons *Coniraya* sous le nom de *Con*, représenté à Liribamba, capitale des Puruhuas, sous la figure d'une marmite, surmontée d'une bouche et de lèvres humaines ensanglantées. Con, première et suprême puissance, dit Velasco (2), qui n'avait ni chair, ni os, de même que les autres hommes, et qu'on croyait venu du septentrion, abaissant les montagnes et soulevant les vallées par sa seule volonté. C'est évidemment le même que *Chons* ou *Chunsu*, l'Hercule égyptien, dont Birch traduit également le nom copte par *force*, *puissance*, *chasser*, etc., et qui, comme le *Chon* péruvien, châtie les peuples rebelles (3). Sous le nom de *Suha-Cun* ou *Suha-Chum-Su*, qu'on retrouve encore dans celui de *Sogonmoso*, on le revoit dans la Nouvelle-Grenade, où il opère des prodiges comme au Pérou (4). C'est *Chibcha-Con* ou *Cun* ou *Chum*, qui, pour punir les hommes, crée les torrents de Sopo et de Tibito, inonde les plaines et les vallées du Bogota, d'où les populations au désespoir s'en-

(1) Le docteur Avila, curé de Huarocheri, qui recueillit ces faits, les discuta en théologien de son époque, et tout en convenant de la véracité des Indiens qui les lui donnaient, ne trouva moyen ni de les rejeter, ni de les admettre. La géologie avait fait fort peu de progrès à cette époque, et le soulèvement des terres *yunga* ou chaudes, devenues dans l'espace de cinq jours une *puna* glacée, lui paraissait une chose impossible.

(2) Velasco, *Hist. du roy. de Quito*, liv. II, § 2, n. 1, et § 4, n. 4.

(3) Bunsen, *Egypt's place in universal history*, vol. 1, page 392.

(4) Zamora, *Hist. de la prov. de Nueva Grenada*, lib. II, cap. 16. — De *Suha Con*, *Cun*, *Chun*, ou *Chum*, noms identiques, vient probablement celui de *Cundinamarca* ou *Cun-tina-marca*, qui est donné à cet ensemble de provinces, comprenant Bogota, Velez, Pamplona, la Grita, Merida, Muso, Ebate, Panches, Neyba, Marquetones, Sutagaos, Ubague, Tensa, Lengupa, Sogamoso et Chita. (Piedrahita, *Hist. Gen. de las Conquistas del reyno de Nueva-Grenada*, Part. I, lib. 1, cap. 1.)

fuient vers les cimes les plus élevées de la Cordillère. De là ils invoquent le dieu Bochica, qui lance sa baguette d'or contre la montagne Tequendama, ouvrant ainsi la brèche, par où s'écoulèrent les eaux, à l'endroit où la rivière de Funzha forme la célèbre cataracte de ce nom. Pour punir Chibcha-Cum, Bochica le condamne à porter le monde sur ses épaules, ainsi que l'Atlas des Grecs ; c'est lui qui produit les tremblements de terre, lorsqu'il est fatigué, en transportant son fardeau d'une épaule à l'autre (1).

(1) Simon, *Hist. de Tierra-Firm*, Part. II, noticia IV, cap. 4

CHAPITRE VII.

Désolation du monde américain. Déluge de feu des Mocobis. Tradition des Yuracares. Effet des catastrophes volcaniques. Tradition d'un changement survenu dans les astres.

Ainsi, de quelque côté que l'on tourne les yeux sur ce vaste continent, au nord, au centre, comme au midi, aux États-Unis, le long des Andes, comme aux Antilles, ainsi que dans la Cordillère du Mexique, les souvenirs de l'homme se reportent par des traditions de toute espèce à cette immense catastrophe, dont ses ancêtres avaient été témoins. C'est partout, plus ou moins, le même récit, celui des eaux franchissant leurs limites et envahissant la terre ferme, dont elles détruisent en quelques jours les villes et les populations ; c'est le continent ébranlé par les mêmes secousses qui agitaient les flots et soulevaient les montagnes. Après des siècles de tranquillité, une puissance inconnue se révélait tout à coup : le calme de la nature n'était qu'une illusion et les nations se sentaient rejetées violemment dans un chaos de forces destructives (1). L'homme ne voyait plus que la mort de toutes parts, la terre se dérobait sous ses pieds : il invoquait le ciel qu'il ne voyait plus ; il errait dans l'obscurité sur les débris de sa demeure, envahie par les eaux auxquelles il cherchait à

(1) « Un tremblement de terre se présente à l'homme comme un danger indéfinissable, mais partout menaçant. On peut s'éloigner d'un volcan, on peut éviter un torrent de lave, mais que la terre tremble, où fuir ? Partout on croit marcher sur un foyer de destruction. » (Humboldt, *Cosmos, essai d'une description physique du monde*, trad. de Faye, tom. I, pag. 168.)

échapper, en se réfugiant dans les grottes, au sommet des montagnes. De là les pyramides nombreuses qu'il édifia après le cataclysme et où il établit sa demeure, en mémoire des hauts lieux où il avait eu le bonheur de se sauver, et qu'il consacra ensuite par reconnaissance à la divinité (1).

Durant ces jours de destruction, il ne voyait plus dans les éléments que l'image d'une conjuration funeste, où le feu venait joindre ses fureurs aux convulsions étranges opérées par les eaux ou les tremblements de terre. D'épouvantables bruits, divinisés, depuis, dans le *Tepeyolotl* (2) au Mexique, dans le *Ru Qux huyu* de l'Amérique centrale (3), autre symbole de Typhon et des feux intérieurs, déjà exprimés par Zipacnà, annonçaient ses efforts souterrains; il éclatait enfin au milieu des montagnes et des plaines, et le salut du monde américain, si bien représenté par le symbole de la sarbacane de Hunahpu, était inauguré par une ruine et une désolation universelles. Les volcans, qui s'entr'ouvraient sur toute la chaîne des Cordillères, vomissaient à la fois du feu, de l'eau et des torrents de lave ou de boue embrasée qui consumaient ce que les eaux de l'inondation avaient respecté. C'est encore là ce que racontent les traditions des tribus brésiliennes. Les Mocobis disaient que la lune est un homme, *Cidiago* (Lunus), dont les taches sont les entrailles que des chiens célestes s'efforcent de lui arracher, lorsqu'il y a une éclipse. Le

(1) C'est ainsi que la tradition rapportait que la pyramide de Cholula avait été construite par Xelhua, un des géants antédiluviens, en mémoire de la montagne de Tlaloc où il s'était réfugié avec ses frères, au moment de l'inondation. (Rios, *Cod. Mex. Vatican.*)

(2) *Tepeyolotl* signifie le cœur des montagnes, en langue nahuatl. — « Dicese deste nombre á reve» rencia de como quedo la tierra » despues del diluvio. — Este Te» peyolotl es lo mesmo que el re» tumbo de la voz, cuando retumba » en un valle de un cerro á otro. — » Ponenle este nombre á la tierra de » tiguere (*tigre*, traduction figurée » de *Tepeyolotl*) por ser el tiguere » el animal mas bravo y aquel re» tumbido que dan las vozes en los » cerros dizen que quedo del dilu» vio. » (*Cod. Tell. Rem. Mex.* fol. 9. v. et 10. r.)

(3) *Ru Qux huyu*, le cœur des monts, en langue cakchiquèle et quichée, le même que le *Tepeyolotl* en mexicain. (*Manuscrit cakchiquel*, etc.)

soleil s'appelle *Gdazoa*, c'est-à-dire compagne. Ce dernier étant tombé du ciel, un Mocobi le releva et le mit où il est : il tomba une seconde fois et alors il incendia toutes les forêts. Quelques Mocobis se sauvèrent en se cachant sous les eaux dans les rivières, où ils furent transformés en caïmans et en gabinis : seuls, un homme et une femme étant montés sur un arbre pour fuir le danger, la flamme, en passant, leur rôtit le visage et ils furent changés en singes (1).

Suivant les *Yuracares*, le monde avait commencé au sein des sombres forêts habitées aujourd'hui par eux. Un génie malfaisant, nommé *Sararuma*, embrasa toute la campagne : aucun arbre, aucun être vivant ne se sauva de cet incendie. Un homme ayant eu la précaution de se creuser une demeure souterraine fort profonde, s'y était retiré avec des provisions, et seul il avait échappé au désastre universel. Pour s'assurer si les flammes avaient toujours la même force, cet homme sortait de temps en temps de son trou une longue baguette. Les deux premières fois il la retira enflammée, mais la troisième elle était froide. Il attendit encore quatre jours avant de sortir lui-même. Se promenant ensuite tristement sur cette terre désolée, sans aliments ni abri, il déplorait son isolement, lorsque Sararuma, tout vêtu de rouge, lui apparut et lui dit : Quoique je sois la cause de tout le mal, j'ai néanmoins compassion de toi. En même temps il lui donna une poignée de graines de plantes les plus nécessaires à la vie humaine, en lui ordonnant de les semer, et dès qu'il eut obéi, un bois magnifique se forma aussitôt comme par enchantement (2).

D'un côté, l'incendie des champs et des forêts; de l'autre, les

(1) Guevara. *Historia del Paraguay, Rio de la Plata y Tucuman*, etc. en la Colec. de la *Hist. Argentina*, Buenos-Ayres, 1854, tom. I, page 210.

(2) A. d'Orbigny. *Voyage dans l'Amérique mérid.* tom. III, part. 1, page 107.

exhalaisons et les fumées sorties des fournaises entr'ouvertes dans les montagnes, ruinaient les nations que les secousses et les ravages de la nature avaient épargnées jusque-là : l'air s'épaissit de vapeurs aqueuses, de gaz sulfureux qui remplirent toute l'atmosphère. C'est ainsi qu'on explique cette vaste nuit qui régna sur toute la terre américaine et dont parlent unanimement les traditions (1) : le soleil n'existait plus, en quelque sorte, pour ce monde ruiné qui n'était éclairé par intervalles que par des embrasements affreux, qui montraient au petit nombre d'hommes échappés de ces calamités toute l'horreur de leur situation. Mais il leur fallait de nouveaux malheurs pour que le soleil pût rendre à la terre ses rayons interceptés par la fumée et les vapeurs infectes qui l'environnaient. Il fallait que l'atmosphère se purifiât, qu'à cet effet les nuages qui touchaient à la terre se résolussent en pluie ; ainsi des torrents d'eau tombèrent du ciel, sillonnant les nouvelles montagnes, depuis leurs sommets jusqu'aux rivages de la mer, et s'entr'ouvrirent un passage à travers les débris et les détritus de toute espèce que les tremblements de terre, les volcans et les incendies avaient accumulés. C'est là peut-être ce qui explique pourquoi, dans les traditions de plusieurs contrées, le déluge apparaît comme la dernière des grandes catastrophes dont le monde américain fut affligé à cette époque.

De nos jours, d'ailleurs, on a vu des effets analogues se reproduire au Pérou et dans l'Equateur, où de violentes secousses de tremblement de terre occasionnèrent de brusques changements de température et l'invasion subite de la saison des pluies, avant l'époque où elle arrive ordinairement sous les tropiques.

(1) Le *Codex Chimalpopoca* en parle d'une manière particulière, et c'est là qu'on trouve la mention d'une nuit de vingt-cinq ans ; il en est parlé également dans le *Popol-Vuh* ou Livre Sacré, bien qu'il semble souvent que ce ne soit, dans cet ouvrage, qu'une image d'un temps de ténèbres intellectuelles.

On ne sait, ajoute Humboldt (1), s'il faut attribuer ces phénomènes aux vapeurs qui sortirent des entrailles de la terre et se mêlèrent à l'atmosphère, ou à une perturbation que les secousses auraient déterminée dans l'état électrique des courants.

Ce qui ajoute un intérêt considérable à ces traditions cosmogoniques, si diverses et cependant si uniformes au fond, c'est l'analogie qu'elles présentent, je dirais presque, la coïncidence avec quelques-unes des convulsions dont l'Europe et l'Afrique furent témoins durant les siècles anté-historiques de la Grèce. Les traditions du déluge d'Ogygès font mention d'une nuit qui dura neuf mois (2), et saint Augustin, d'après Varron, rapporte (3) qu'il y eut en ce temps-là des modifications extraordinaires dans la planète de Vénus, qu'elle changea de couleur, de grandeur, de figure et de cours. Un souvenir analogue se présentait au Mexique, dans la solennité qu'on célébrait au mois *Quecholli*, en commémoration de la chute ou descente des dieux *Tzontemocque* du ciel aux enfers (4), c'est-à-dire du changement qui s'était opéré, au moment de la grande catastrophe du déluge, dans la condition de plusieurs constellations, dont la principale était précisément *Tlahuizcalpan-teuctli* ou l'étoile de Vénus (5).

(1) *Cosmos*, etc. tom. I, page 165.

(2) Solin. *de situ et mirabilibus orbis*, cap. XVII.

(3) *De Civitate Dei*, lib. XXI, § 8.

(4) *Tzontemocque*, pluriel de *tzontemoc*, mot à mot chevelure qui descend ou qui tombe; c'est le nom donné généralement dans les histoires mexicaines aux dieux déchus du ciel au fond de la terre avec *Mictlanteuctli*, le dieu des morts ou du séjour infernal. « *Quecholli*. Entra » la fiesta de la bajada del Miquit- » lantecotli y del Tzontemocque y » los demas, y por esto le pintan » con los adereços de guerra, porque » la truxo al mundo.— Propiamente » se a de dezir la cayda de los de- » monios que dizen que eran es- » trellas y asi ay aora estrellas en » el cielo que se dizen del nombre » que ellos tenian que son estos, » que se dizen Yyacatecuytli, *Tla-* » *huizcalpantecoyntli*, Ce-Yacatl, » Achitumetl, Xacupantal..., Mix- » cohuatl, Tezcatlipoca, Conte- » moctli. Como estos llamavanse » deste nombre antes que cayesen » del cielo, y aora se llaman... » tzitzimitli, como quiere dezir » cosa mostruosa o temerosa. » (*Cod. Tell. Rem. Mex.* fol. 4. v.)

(5) « *Tlahuizcalpantecutli* o la » estrella Venus (c'est-à-dire le Sei- » gneur qui éclaire le haut des mai- » sons). Este Tlahuizcalpan-teuctli » o estrella Venus es el Queçalco- » vatl...Dizen que esaquella estrella » que llamamos Luzero del alva y » asi lo pintan con una caña, que

CHAPITRE VIII.

Tradition de l'Atlantide dans Platon. Son authenticité confirmée par les souvenirs historiques de la Grèce et géologiques de l'Afrique septentrionale. Les Petites Panathénées, établies en mémoire d'une invasion antique sortie des mers de l'ouest. Disparition du lac Triton.

D'accord avec la tradition mexicaine et quichée qui avait conservé, dans la solennité des fêtes de l'expiation, le souvenir des trois grandes catastrophes terrestres, les prêtres de Saïs rappelaient, de leur côté, à Solon, que la terre avait été bouleversée par plusieurs déluges (1). Dans le traité d'*Isis* et d'*Osiris*, Plutarque, en cherchant à expliquer l'histoire de cette divinité (2), s'applique à démontrer, ainsi que l'ont fait divers autres auteurs, que les malheurs d'Osiris n'étaient qu'un symbole des calamités qui avaient affligé la terre, envahie par les flots ; que la défaite de Typhon signifiait la retraite de la mer, et que la victoire d'Horus et celle d'Isis, cherchant partout les membres dispersés de son époux, représentaient les portions de la terre reconquises sur les eaux, découvertes et desséchées. Malgré les sarcasmes que des écrivains se sont plu, au dernier siècle, à jeter sur le récit de l'Atlantide, il ne nous semble pas hors de propos de le rappeler ici en regard des traditions, conservées aux Antilles et sur les divers points du continent américain, au sujet des terres englouties anciennement dans les deux océans

» era su dia. » (*Cod. Tell. Rem. Mex. loc. cit.*)

(1) Platon, *Timée*, trad. de M. Victor Cousin, tome XII, page 3.

(2) *Œuvres morales*, trad. de Ricard. Tom. XVI.

qui baignent les côtes de ce vaste continent. C'est que l'état des découvertes de la science et de la critique historique nous ramène involontairement vers la Grèce et l'Égypte, comme point de départ de toutes les histoires, soit que nous remontions à des opinions qui renferment en germe celles qui dominent aujourd'hui, soit que nous parcourions cette longue série de tentatives, faites dans le but d'étendre l'horizon des connaissances humaines.

« Solon, Solon, disait le prêtre de Saïs, en parlant au législa-
» teur athénien, vous autres Grecs, vous êtes toujours des en-
» fants et il n'y a point de vieillards parmi vous ! » Puis, après un court préambule, il ajoutait : « Or, parmi tant de
» grandes actions de votre ville, dont la mémoire se conserve
» dans nos livres, il y en a une surtout qu'il faut placer au-dessus
» de toutes les autres. Ces livres nous disent quelle puissante
» armée Athènes a détruite, armée qui, venue à travers la mer
» Atlantique (1), envahissait insolemment l'Europe et l'Asie.
» Car cette mer était alors navigable, et il y avait au delà du
» détroit, que vous appelez les colonnes d'Hercule, une île plus
» grande que la Libye et l'Asie (2). De cette île, on pouvait fa-
» cilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le con-
» tinent qui borde tout autour la mer intérieure (3) ; car ce qui

(1) Les mots *atlas et atlantique* n'ont d'étymologie satisfaisante dans aucune langue connue en Europe. Dans la langue nahuatl nous trouvons tout d'abord le radical *a*, *atl*, qui signifie eau, guerre et le sommet de la tête. (Molina, *Vocab. en lengua mexicana y castellana*, etc.) De là une série de mots, tels qu'*atlan*, au bord ou au milieu de l'eau, dont on fait l'adjectif *atlantic*. Nous avons encore *atlaca*, combattre ou être en agonie ; il peut signifier également lancer de l'eau, et le prétérit fait *atlaz*. Une ville d'*Atlan* existait au temps de la découverte de l'Amérique, à l'entrée du golfe d'Urabà au Darien, avec un bon port : elle est réduite aujourd'hui à un pueblo sans importance, nommé *Acla*.

(2) Ce qu'on appelait l'Asie à cette époque ne comprenait que l'Asie Mineure.

(3) Ces autres îles auraient-elles été les Antilles et la mer intérieure, bordée par ce continent, l'Océan Pacifique, puisque cette mer seule (sans doute à cause de son étendue) pouvait s'appeler une véritable mer, et ce continent un véritable continent ?

» est en deçà du détroit dont nous parlons, ressemble à un port
» ayant une entrée étroite (1); mais c'est là une véritable mer,
» et la terre qui l'environne un véritable continent. Dans cette
» île Atlantide (2) régnaient des rois d'une grande et merveil-
» leuse puissance; ils avaient sous leur domination l'île entière,
» ainsi que plusieurs autres îles, et quelques parties du conti-
» nent. En outre, en deçà du détroit, ils régnaient encore sur
» la Libye jusqu'à l'Égypte, sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie (3).
» Toute cette puissance se réunit un jour pour asservir d'un
» seul coup notre pays (4), le vôtre et tous les peuples situés
» de ce côté du détroit. C'est alors qu'éclatèrent au grand jour
» la vertu et le courage d'Athènes. Cette ville avait obtenu,
» par sa valeur et sa supériorité dans l'art militaire, le comman-
» dement de tous les Hellènes. Mais, ceux-ci ayant été forcés
» de l'abandonner, elle brava seule les plus grands dangers,
» arrêta l'invasion, érigea des trophées, préserva de l'esclavage
» les peuples encore libres, et rendit à une entière indépendance
» tous ceux qui, comme nous, demeurent en deçà des colonnes
» d'Hercule (5).

(1) Cette mer en deçà du détroit était la Méditerranée.

(2) D'après cette description, l'île Atlantide aurait été beaucoup plus rapprochée de l'Europe et de l'Afrique que de l'Amérique, et le lac *Triton* dont parle Diodore, disparu depuis par suite d'un tremblement de terre, et qui se trouvait à l'extrémité occidentale de l'Afrique, n'aurait été que l'étendue de mer intérieure entre l'Atlantide et la Libye.

(3) C'est précisément dans cette circonscription, comprenant la Libye, l'Égypte et l'Europe jusqu'a la Tyrrhénie, qu'on trouve les débris des races les plus différentes des races indo-européennes, celles dont la constitution physique, les antiques coutumes et les langues se rapprochent le plus de la constitution, des mœurs et des langues des peuples de l'Amérique.

(4) Cette grande invasion de peuples, sortis des mers de l'Ouest et dont on retrouve déjà tant de traces en Afrique et en Europe, dans les races et les langues qui ne sont pas d'origine âryane ou sémitique, devrait, ce nous semble, donner quelque peu à réfléchir aux savants qui prétendent réduire la philologie comparée à l'hébreu et au sanscrit. C'est dans cette invasion qu'on sera forcé peut-être un jour de chercher l'origine des *Hycsos*, qui en étaient probablement le dernier flot.

(5) N'est-ce pas à une des grandes invasions âryanes que Platon pouvait faire allusion, quand il oppose cette armée athénienne, venant de l'Est, pour combattre l'invasion

» Dans la suite, de grands tremblements de terre et des inon-
» dations engloutirent en un seul jour et en une fatale nuit,
» ce qu'il y avait chez vous de guerriers; l'île Atlantide dis-
» parut sous la mer ; aussi, depuis ce temps, la mer est-elle de-
» venue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la
» quantité de limon que l'île abîmée a laissé à sa place (1).

Aujourd'hui, malgré le silence qu'on paraît garder à ce sujet, on doute moins que jamais de l'authenticité de ce récit, et Bunsen, dont le monde savant admet la vaste érudition, se trouve lui-même forcé de le regarder comme un fait entièrement historique, quoiqu'il cherche maladroitement à en dénaturer les conséquences (2). « Le récit de Platon, ajoute à ce sujet Bailly (3), a tous les caractères de la vérité. Ce n'est point une fiction pour amuser et instruire ses lecteurs. La preuve que Platon a raconté et non imaginé, c'est qu'Homère, venu six siècles avant lui, Homère, versé dans la connaissance de la géographie et des mœurs étrangères, a, dans l'Odyssée, parlé des Atlantes, de leur île (4)..... Le nom d'Atlas ou du peuple atlante retentit chez tous les écrivains de l'antiquité. » Il aurait pu ajouter : Et tous le placent dans l'Océan qui porte encore aujourd'hui son nom, à l'extrémité de l'Europe et de l'Afrique.

Reprenant à son tour la même matière, Humboldt dit : « Après la prétendue prophétie de Sénèque, c'est la grande catastrophe de l'Atlantide de Solon, qui, au moment de la découverte de l'Amérique, a le plus occupé les auteurs espagnols (5)..... Je

atlantique, que les Athéniens, d'origine âryane, repoussèrent, et dont ils conservèrent le souvenir dans la célébration des petites Panathénées? De là probablement date la prépondérance de la race blanche âryane sur les races plus ou moins brunes qu'elle trouva en Europe.

(1) Platon, *Timée*, traduct. de M. Victor Cousin, tom. XII, page 3 et suiv.

(2) *Egypt's place in universal history*, etc., vol. IV, pag. 421.

(3) *Lettres sur l'Atlantide*, p. 43.

(4) *Odyssée*, trad. de Mme Dacier, tome I, page 5; tome II, page 7. Remarques; tome I, page 65; tome II, pages 45 et 47.

(5) *Examen critique de l'hist. de la géogr. du N. Continent*, tom. I, page 167 et suiv.

m'abstiendrai, écrit-il, quelques lignes plus bas, de soulever de nouveau une question de géologie si fastidieusement rebattue. » Mais le sujet entraîne, malgré lui, ce savant penseur, et il continue avec sa pénétration habituelle : « Les problèmes de la géographie mythique des Hellènes ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive. Ils offrent comme des images voilées, à contours indéterminés. Ce que Platon a fait pour fixer ces contours et agrandir les images en y appliquant les idées d'une théogonie et d'une politique plus modernes, a fait sortir le mythe de l'Atlantide du cycle primitif des traditions auquel appartiennent le grand continent Saturnien (1), l'île enchantée, dans laquelle Briarée veille auprès de Saturne endormi et la Mérops de Théopompe. Ce qu'il importe de rappeler ici, c'est le rapport historique du mythe de l'Atlantide avec Solon. Dans sa plus simple expression, le mythe désigne l'époque « d'une guerre de peuples qui vivaient hors des colonnes d'Hercule contre ceux qui en sont à l'est. » C'est une irruption de l'Ouest. Dans la terre *Méropide* (2) de Théopompe et dans la terre Saturnienne de Plutarque, nous voyons, comme dans l'Atlantide, un continent en comparaison duquel notre οἰκουμένη ne forme qu'une petite île. La destruction de l'Atlantide par l'effet des tremblements de terre se lie aussi à l'antique tradition de la Lyctonie, mythe géologique qui se rapporte au bassin de la Méditerranée, depuis l'île de Cypre et l'Eubée jusqu'en Corse, et qui, peut-être dans des temps bien récents, mais à l'imitation de la savante école d'Alexandrie, servait à étayer des systèmes géologiques par les traditions primitives des Hellènes, et fut célébrée dans les Argonautiques du faux Orphée (3). Ce

(1) Plutarque, *De facie in orbe lunæ*, page 941, 2. Voir mon ouvrage *Popol Vuh* ou Livre Sacré, dans l'introduction, page xcix.

(2) Ce nom de Mérops, ajoute en note Humboldt, faisait-il allusion, en se liant au Titan *Atlas*, à la seule de ses filles, qui s'était unie à un mortel, et qui, dans les Pléiades, restait *voilée* (obscurcie), presque cachée au regard des hommes? (Apollod. Bibl., III, 10, 1, page 83, éd. Heyne.)

(3) Vers. 1274-1281. Sur un

mythe de la Lyctonie, bien ancien, sans doute, indiquant un danger menaçant le continent et les îles de la Grèce que les Atlantes veulent conquérir, aurait-il été transporté peu à peu vers l'ouest, au delà des Colonnes? Il est aussi bien remarquable que, parmi tous ces mythes cosmologiques que nous venons de citer, la Lyctonie et l'Atlantide soient les seuls pays qui, sous l'empire de Neptune, dont le trident fait trembler la terre, soient engloutis par de grandes catastrophes. Les continents Saturniens n'offrent pas cette particularité, et pour cela même l'Atlantide, malgré son origine probablement égyptienne et étrangère à la Grèce, me paraît un reflet de la Lyctonie. De grands bouleversements ou, si l'on préfère une autre expression, la croyance de ces bouleversements que l'aspect de la surface du globe, des péninsules, de la position relative des îles et de l'articulation des continents faisaient naître, devaient occuper les esprits sur toutes les côtes de la Méditerranée, lors même que l'Égypte, comme le prétendaient les prêtres, était, moins que tout autre pays, exposée à voir interrompre par des révolutions physiques, brusques et partielles, l'ordre régulier des phénomènes politiques....

« La liberté extrême avec laquelle Platon, surtout dans le Critias, traite le sujet de l'Atlantide, a rendu très-naturellement douteux le rapport de tout ce mythe avec Solon..... Dans cette supposition, récemment renouvelée (1), Platon, loin d'avoir puisé à la source de Solon, aurait rapporté lui-même le mythe de l'Atlantide de son voyage d'Égypte. Mais la vie de Solon par Plutarque semble rendre au grand législateur d'Athènes le

passage analogue de Callimaque. Voyez Ukert, *Geogr. der Romer und Griech.*, tome I, *Abth.* 2, pag. 246-348, et tom. II, *Abth.* 1, pag. 194.

(1) Voyez Kleine, *Quæst. quædam de Solonis vita et fragmentis.* Duitsb., 1832, pag. 8. D'un autre côté, M. Bach (*Solonis Athen. carmina quæ supersunt*, Bonnæ ad Rhen., 1825, pages 35-56 et 113) croit que la famille de Platon avait conservé, non comme traduction, mais comme poëme, un écrit désigné par les mots λόγος Ἀτλαντικός.

poëme dont on voudrait nier l'existence. Le biographe nous dit, en effet, que « Solon conférait avec les prêtres Psenophis et » Sonchis, d'Héliopolis et de Saïs, desquels il apprit le mythe de » l'Atlantide, qu'il essaya, comme l'affirme Platon, de mettre en » vers et de publier en Grèce (1). »

D'après l'observation du grand helléniste allemand Boeck, c'est surtout la réminiscence de la guerre des Atlantes, dans les Petites Panathénées, qui parle pour la haute antiquité de la tradition de l'Atlantide, et qui prouve que tout, dans ce mythe, n'est pas de la fiction de Platon. « Dans les Grandes Panathénées » on portait en procession un *peplum* de Minerve, représentant » le combat des géants (*gigantes*) et la victoire des divinités de » l'Olympe. Dans les Petites Panathénées (il faut omettre l'indi- » cation de la localité où la procession eut lieu, parce qu'elle » repose sur une erreur du scholiaste) on portait un autre » *peplum* qui montrait comment les Athéniens, élevés par Mi- » nerve, ont eu le dessus dans la guerre des Atlantes (2). » Les mêmes renseignements se trouvent dans Proclus, dans son commentaire du Timée où nous trouvons également la scholie suivante, conservée par lui : « Les historiens qui parlent des » îles de la mer extérieure, disent que, de leur temps, il y avait » sept îles, consacrées à Proserpine, trois autres d'une immense » étendue, dont la première était consacrée à Pluton, la seconde » à Ammon, la troisième (celle de mille stades de grandeur) à » Neptune. Les habitants de cette dernière île ont conservé de » leurs ancêtres la mémoire de l'Atlantide, d'une île extrême- » ment grande, laquelle exerça, pendant un long espace de temps, » la domination sur toutes les îles de l'Océan Atlantique, et

(1) « Cette objection élevée contre le récit de Platon, et les noms des deux prêtres égyptiens que les dialogues ne désignent pas, me paraît indiquer que Plutarque, malgré l'éloignement du temps, puisait à des sources qui nous sont inconnues. » (Humboldt, *Examen*, etc., tom. I, page 174.)

(2) Bekkeri, *Comment. in Plat.*, tom. II, pag. 395. — *Schol. in Rempubl.*, I, 3, 1. Voir aussi les mêmes renseignements dans Proclus *in Tim.*, pag. 26. Humboldt, *ibid.*

» était également consacrée à Neptune. Tout ceci, Marcellus l'a » écrit ἐν τοῖς Αἰθιωπικοῖς. » Une scholie du Timée dans les commentaires de Bekker (1) est mot à mot copiée de ce passage.

Cette réminiscence monumentale de la guerre des Atlantes sur le péplum des Petites Panathénées, ajoute ici Humboldt (2), et ce fragment de Marcellus, conservé par Proclus, indiquant le souvenir d'une catastrophe physique au delà des colonnes d'Hercule, peut-être dans les îles Canaries même (qui ne sont probablement que des restes de l'ancienne Atlantide), méritent une sérieuse attention de la part de ceux qui aiment à pénétrer dans les ténèbres des traditions historiques. Ce qu'il importe d'abord de constater dans ce genre de recherches, c'est l'antiquité d'un mythe qu'à tort on a cru une fiction de la vieillesse de Platon, un roman historique, comme le *Voyage imaginaire d'Iambulus* (3) et les quatre-vingt-quatre livres d'Antoine Diogène *Des choses que l'on voit au delà de Thulé*. Ce qui dans les mythes géologiques peut appartenir à d'anciens souvenirs ou à des spé-

(1) *Comment.*, tom. II, pag. 427.

(2) *Examen crit. de l'hist. de la géogr. du N. Continent*, tom. I, page 176.

(3) Diod., *Bibl. hist.*, trad. de M. Ferd. Hoefer, lib. II, § 55-60. — M. de Sainte-Croix (*Examen des historiens d'Alexandre*, page 737) croyait cependant que la Gulliveriade d'Iambulus avait quelque fond de vérité. Un écrivain, profondément versé dans les langues et les alphabets de l'Asie méridionale et orientale, M. Jacquet, a récemment fixé l'attention (*Nouveau journal asiatique*, tom. VIII, page 30; tom. IX, page 308) sur ce peuple qui « se servait de lettres d'après la valeur des signes indicateurs, au nombre de vingt-sept, qui, d'après les figures qu'elles affectent seulement au nombre de sept, éprouvent chacune quatre modifications, » comme dans les alphabets syllabiques des Indiens. Ne peut-on pas admettre que dans ces *Voyages imaginaires*, on se plaisait à mêler aux fictions des descriptions locales, quelques traits de mœurs et d'usage que l'on connaissait vaguement par les relations incohérentes d'anciens navigateurs? Le mélange de vérité et de fiction paraît avoir existé surtout dans la Panchaia d'Evhemere, malignement traitée de Bergæen, par Eratosthène Gosselin, tom. II, pag. 138). Cette note est de Humboldt et pourrait s'appliquer à une foule de relations modernes de voyages, où les auteurs ne se gênent guère pour mêler le roman à la réalité. Combien de lecteurs ne connaissent le Pérou que par les *Incas*, de Marmontel, et le Mexique par les récits de Gabriel Ferry? Est ce une raison pour nier l'existence de ces deux pays?

culations sur la conflagration primitive des terres, à la rupture des digues qui séparaient les bassins des mers, offre un problème entièrement distinct et peut-être plus insoluble encore.

« Les Atlantes, d'après les idées qui régnaient dans l'extrémité civilisée du bassin oriental de la Méditerranée, chez les Égyptiens et les Hellènes, sont un assemblage des peuples de l'Afrique boréale et occidentale, aussi différents sans doute de race que ceux que, dans le nord-ouest de l'Asie, on confondit longtemps sous la dénomination vague de Scythes et de Cimmériens. Les Atlantes des temps historiques sont à l'est des Colonnes d'Hercule. Hérodote les place à vingt journées des Garamantes; mais leur nom étant lié, comme il l'observe expressément, à celui du mont Atlas, les Atlantes mythiques ont pu être portés vers l'ouest, au delà des Colonnes, selon que la fable d'Atlas montagne a été reculée progressivement dans la même direction (1). La guerre des Atlantes avec les habitants de Cerné et les Amazones, si confusément traitée par Diodore de Sicile, eut lieu dans tout le nord-ouest de l'Afrique, au delà du fleuve Triton, limite (2) entre les peuples nomades et les peuples agricoles et plus anciennement civilisés, si toutefois il est permis d'assigner une localité déterminée à une lutte dans laquelle interviennent des êtres fabuleux, les Gorgones (3). Ajoutons que le lac Triton, suivant Diodore (4), n'est point sur les côtes de la Méditerranée, mais sur celles de l'Océan. Cette même région (et ce fait est

(1) Letronne, *Idées cosmogoniques*, pages 8 et 9 (Heeren, tome 1, 1, pag. 206-240 ; tom. II, 2, pag. 438) croit, d'après la route des caravanes, indiquée par Hérodote au delà des Garamantes, devoir placer les Atlantes de cet historien entre le Fezzan et le Bornou. C'était là peut-être un reste de ces populations, confondues depuis sous le nom de Berbères, et desquels peuvent être sortis les *Hycsos* ou rois pasteurs qui envahirent l'Egypte et élevèrent si haut les arts dans cette contrée, quoi qu'en dise Manethon.

(2) Hérodote, *Histoire*, etc. liv. IV, 191.

(3) Les Gorgones, dont le masque hideux se retrouve en Europe et en Asie, dans une foule de monuments anciens et modernes, existent en Amérique, dans un grand nombre de sculptures, de plusieurs siècles antérieures à Christophe Colomb.

(4) Diodor., *Bibliot. Hist.* lib. III, § 52-56.

d'autant plus digne d'attention, que Diodore ne fait nulle part mention de la destruction de l'Atlantide de Solon) « offrait de » grandes éruptions volcaniques, πυρὸς ἐκφυσήματα μεγάλα. »

« Le lac Triton même disparut par l'effet d'un tremblement de terre et le déchirement du sol qui le séparait de l'Océan, dont le littoral était occupé par les Atlantes (1). Le souvenir de cette catastrophe et l'existence de la Petite Syrte, attribuée sans doute à un événement semblable, ont fait confondre quelquefois, chez les anciens (2), le lac et la Syrte. Des mythes de l'ancienne limite occidentale du monde connu peuvent donc avoir eu quelque fondement historique. Une migration de peuples de l'ouest à l'est, dont le souvenir conservé en Égypte a été reporté à Athènes et célébré par des fêtes religieuses, peut appartenir à des temps bien antérieurs à l'invasion des Perses en Mauritanie, dont Salluste a reconnu les traces, et qui, également pour nous, est enveloppée de ténèbres (3). »

(1) Id. *ibid.* — C'est là peut-être ce qui explique le silence de Diodore sur la disparition de l'Atlantide.

(2) Herodot., *Hist.*, lib. IV, 179.

(3) Sallust., *Bell. Jugur.*, cap. 18. — Plin., lib. V, 8. — Strab., lib. XVII, pag. 828, cas. — Ces Perses dont parle Salluste ne pourraient-ils pas être identifiés avec quelques-unes des tribus âryanes qui envahirent l'Europe et chassèrent ou soumirent à leur domination les populations d'origine brune ou atlantique ?

CHAPITRE IX.

Identité des traditions sur le cataclysme en Amérique, en Europe et en Afrique. Qu'était l'Amenti des Egyptiens. Origine incertaine de ce peuple. Sa parenté avec les nations lybiennes. Sa ressemblance avec les Américains et les races qui échappèrent au cataclysme de l'ouest.

Ainsi, aux rivages les plus opposés de l'Océan, des traditions appartenant aux nations les plus diverses se sont conservées, à travers les siècles, pour affirmer le fait de l'existence de terres autrefois considérables, et que les eaux de la mer auraient englouties à la suite d'un cataclysme effrayant, et dont les détails paraissent également identiques des deux côtés. Au milieu des progrès que la science et la critique ont faits de nos jours, n'est-il pas étonnant de voir combien peu de savants ont osé entreprendre un examen impartial et approfondi des questions que Humboldt soulève ici sur cette matière. Assurément on ne révoquera pas en doute l'intérêt qu'elle présente sous le double aspect de l'histoire et de la géologie; nul ne contestera l'importance de la solution qu'on est en droit d'en attendre. Pourquoi donc semble-t-il, surtout en France, que l'on appréhende un tel travail? Quels préjugés nous empêchent de scruter ces mystères, quelles sont ces craintes qui se manifestent sous le dédain apparent que l'on montre aux moindres lueurs qui viennent de l'Occident? A-t-on donc peur d'études auxquelles on ne serait pas suffisamment préparé?

Le temps semble arrivé cependant de sonder les profondeurs de l'antique Océan, et de lui demander compte de ces terres

englouties, d'où sortirent les nations qui menacèrent anciennement l'Europe et l'Afrique, et de nous efforcer de rattacher l'une à l'autre les histoires des deux continents, brisées par une immense catastrophe. C'est dans cette destruction d'une partie du monde qu'il faut chercher l'explication du mythe d'Osiris, vaincu par Typhon, si l'on en croit quelques interprètes du prétendu Livre des Morts, qui s'appuient sur les données de Plutarque, pour traduire ce livre mystérieux, dont nul *égyptologue n'a encore brisé le sceau* (2). Ce sont ces interprètes, à qui nous posions simplement nos doutes, qui nous apprirent ce qu'était l'*Amenti* (3), ce *bassin de l'Ouest*, cette patrie primitive des Égyptiens, séjour de leurs ancêtres, devenu le séjour des morts, où les dieux de Menès, du fondateur (4), avaient pris naissance; de là venait qu'on les représentait sans cesse portés en barques, dans les grandes processions religieuses, pour signifier qu'ils étaient, ainsi que les dieux d'Homère, sortis de l'Océan (5).

Les plus savants égyptologues se taisent quand on leur demande d'où venaient les Égyptiens. Ils nous parlent vaguement de l'Asie, comme de leur berceau primitif, et c'est ce que nous admettons avec eux; puisque l'Asie est le premier berceau du

(1) Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, passim.

(2) « A part les principaux livres » de l'Ancien Testament, à part les » Kings des Chinois, le Véda, quel- » ques Gâthas du Zend-Avesta, et » le *soi-disant Livre des Morts* de la » vieille Egypte, dont le texte a été » publié par Lepsius, mais dont nul » égyptologue n'a encore brisé le » sceau, nous ne possédons de toute » l'antiquité que les œuvres d'une » muse épique, dont la forme ac- » tuelle ne remonte pas très-haut, à » commencer par Homère (Eck- » stein, *Sur les sources de la cosmo- » gonie de Sanchoniathon*, page » 136).

(3) *Bassin de l'Ouest.* Ainsi doivent s'interpréter les mots *Amen oti* de l'hiéroglyphe.

(4) *Men*, est le nom du douzième signe ou personnage du calendrier maya, l'un des vingt chefs primitifs suivant Nuñez de la Vega, et son nom, en maya comme en égyptien, signifie fondateur, édificateur.

(5) *Iliad.*, lib. XIV, etc. — Homère ou celui qui écrivit sous son nom, était parfaitement instruit de la géographie de son temps; il distingue parfaitement l'*Océan* du *Nil*, que la vanité égyptienne cherchait toujours à confondre. Voir Diod., *Biblioth. hist.*, lib. I.

genre humain. Mais ils cherchent vainement à l'Orient les traces de leur passage et de leur point de départ. Ils ne les ont pas trouvées, et qui sait s'ils les trouveront jamais? S'ils avaient été d'origine sémitique, ainsi que l'avance M. Brugsch (1), et s'ils étaient sortis directement de l'Asie, de l'Assyrie ou de l'Arabie, ils auraient entretenu naturellement un commerce habituel avec les peuples de ces contrées; ils se seraient servi du chameau, aujourd'hui l'animal le plus utile en Égypte, et ils n'auraient pas attendu jusqu'aux temps de la dix-huitième dynastie, pour introduire dans leur pays le cheval qu'ils y amenèrent de Syrie (2). On sait, d'ailleurs, que bien loin d'avoir aucune communication avec les nations de l'Orient, ils les avaient auparavant en horreur, ainsi que les autres étrangers. Est-ce de l'Éthiopie que venaient les Égyptiens? les égyptologues ne l'admettent pas davantage (3).

D'où sortait donc cette population de quelques millions d'hommes, isolés au bord du Nil, sans connexion aucune avec leurs voisins, ni pour les coutumes ni pour le langage, ni pour la couleur, ni l'aspect physiologique? Si nous les interrogeons, leur orgueil national leur fait répondre tout d'abord qu'ils sont autochtones, et qu'ils furent créés par le dieu Horus (4), entre les sables des déserts environnants et les bords de ce fleuve, dont le nom même n'a d'étymologie dans aucune langue de l'ancien monde (5) : mais des traditions anciennes nous montrent les Égyptiens, nouveaux venus dans leur pays, et con-

(1) *Hist. d'Egypte, dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*, etc. Leipzig, 1859, prem. part., chap. I.

(2) Brugsch, *ibid.*, page 25, texte et note.

(3) Id. *ibid.*, page 2.

(4) Id. *ibid.*, page 3.

(5) Il existe au Guatémala un cours d'eau considérable, du nom de *Nil*, qui descend de la Cordillère de Soconusco à l'Océan Pacifique. Ce nom, dans le vocabulaire quiché de Ximenez, est traduit par ces mots, *cosa sosegada, que está en paz*, tranquille, paisible. Deux documents anciens en font mention : le *Titulo de los señores de Totonicapan* et le *Titulo de los señores de Quezaltenango* à propos des conquêtes des rois du Quiché. Un Vocabulaire quiché donne au Couchant, c'est-à-dire au côté du Pacifique, le nom de *Pa-Nile*, la région du Nil.

quérant le sol sur les races noires d'où l'Égypte tirait son nom, et qu'ils refoulèrent au midi pour s'établir à leur place (1). Dans leurs peintures murales, on les voit la tête de profil et l'œil de face : les hommes se distinguent par une couleur tirant plus ou moins sur le rouge brun, et ils sont sans barbe, signe caractéristique qui a été trop peu observé; les femmes en jaune (2), avec un jupon étroitement serré autour du corps, etc. Eh bien, cherchons autour d'eux, jetons les regards sur les nations qui les environnaient, interrogeons-les; elles ne nous apprendront rien. Nous ne trouverons rien d'analogue dans l'ancien monde. Mais tournons à l'ouest, passons les mers, franchissons l'Océan, et sur le continent opposé, nous reverrons immédiatement réunies toutes ces particularités que nous chercherions vainement à découvrir dans l'Égypte aujourd'hui, excepté dans les peintures de ses nécropoles (3) : nations rouges ou cuivrées, sans barbe, nous les retrouverons, non dans quelques provinces isolées, mais dans la plus grande partie de l'Amérique (4). Pour soixante pyramides

(1) Il résulterait des travaux de Lepsius, aussi bien que d'autres égyptologues, d'après MM. Nott et Gliddon, qu'avant la fondation du premier empire.. .. la population de cette contrée (l'Egypte) était africaine, et la langue originaire de la vallée du Nil (Nott and Gliddon, *Indigenous races of the earth*, vol. 1, ch. I, num. 9-10. — Perier, *Sur l'Ethnogénie égyptienne*, etc., dans les Mém. de la Société d'Anthropologie, tom. 1, pag. 464).

(2) Brugsch, *Histoire d'Egypte*, etc. page 3. — Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, page 13. — Pruner-Bey, *Recherches sur l'origine de l'ancienne race égyptienne*, dans les Mémoires de la société d'Anthropologie. Paris, 1863, tom. I, page 462.

(3) Le lecteur qui voudra se donner le plaisir de voir un spécimen de la race américaine des bords du Nil, n'a qu'à jeter les yeux sur le petit grammate assis sur un socle, au centre de la salle n° 2 du Musée égyptien du Louvre. Quiconque a vu et observé de près l'indigène américain, ne saurait s'y méprendre; pour moi c'est le portrait vivant d'un Indien de Rabinal.

(4) Ceci est un fait généralement admis et sur lequel il est inutile de s'appesantir. On pourrait y objecter qu'en bien des lieux les hommes se peignaient en rouge, en signe de supériorité ou de victoire; mais où a-t-on vu ailleurs que dans les peintures égyptiennes ou mexicaines, qu'ils fussent à la fois rouges et sans barbe, surtout sans moustaches? L'appendice qui leur est *attaché* au menton ne peut être qu'un ornement et ne passera jamais pour de la barbe, aux yeux de gens non prévenus.

que l'on a découvertes en Égypte, on en aura mille au Mexique, et dans l'Amérique centrale : là, on trouvera des sculptures, des livres, des tombeaux, des monuments de toute espèce qui rappelleront sans cesse l'Égypte, et, en bien des lieux, en voyant une pauvre femme indigène, revêtue de son costume de fête, on croira se trouver en présence de la déesse Isis elle-même.

Conclurons-nous de cet ensemble de faits, que l'Égypte est une colonie sortie de l'Amérique? Il serait téméraire, croyons-nous, de trancher si vite une question d'une si haute importance. Dans l'exposé qui précède, comme dans l'examen qui va suivre, nous ne voulons construire aucun système ; nous n'avons d'autre dessein que de mettre en évidence des points d'histoire, généralement fort peu connus, et de placer sous les yeux des lecteurs les côtés saillants des annales du monde ancien, en regard de ceux que présentent les traditions du monde *nouveau*, sans nous préoccuper, en quoi que ce soit, de la priorité de l'un ou de l'autre. C'est à une science plus approfondie et à des investigations de critique impartiale à prononcer sur la foi de preuves plus décisives. Nous nous estimerons heureux si, pour le moment, nous réussissons à porter quelques nouvelles lumières sur cette matière obscure, et à y attirer un peu plus l'attention des savants.

Sans travailler ici avec Bailly à reconstituer l'histoire d'un peuple perdu, encore trop douteuse, nous inclinons, toutefois, à reconnaître avec Humboldt, que le mythe de l'Atlantide, dans sa plus simple expression, « désigne l'époque d'une guerre de » peuples qui vivaient hors des Colonnes d'Hercule, contre ceux » qui en sont à l'est, c'est-à-dire une irruption de l'ouest (1). » Et ainsi que nous le disions un peu plus haut, avec le savant auteur du Cosmos, « une migration de peuples de l'ouest à l'est, » dont le souvenir conservé en Égypte a été reporté à Athènes » et célébré par des fêtes religieuses, peut appartenir à des temps

(1) *Essai sur l'hist. de la géogr. du N. Continent*, tome I, page 170.

» antérieurs à l'invasion des Perses en Mauritanie, dont Salluste » a reconnu les traces. »

Ce n'est pas sans dessein que nous répétons ici ces paroles. Elles sont pour nous comme un reflet des relations qui existèrent dans des temps anté-historiques, entre le continent de l'Amérique et le nôtre, relations qu'auraient violemment rompues les grandes irruptions volcaniques, dont nous avons parlé plus haut, et qui paraissent avoir eu lieu simultanément en Amérique, en Afrique et dans toute la chaîne des montagnes de l'Asie centrale. Nous n'examinerons pas ici ce qu'il peut y avoir de réel ou d'imaginaire dans les descriptions de l'Atlantide, rapportées dans le *Critias* (1); il nous suffit de savoir que la navigation, probablement plus parfaite alors qu'elle ne le fut après le cataclysme, était facilitée par l'existence de cette grande île « d'où l'on pouvait passer aisément aux autres îles, et de celles-là » à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure. » Les communications existaient donc d'un continent à l'autre, et les traditions, non moins que les preuves géologiques, ne manquent pas à ceux qui affirment, que des terres considérables furent englouties également dans l'Océan Pacifique, soit du côté américain, soit aux extrémités de l'Asie orientale, comme du côté atlantique, arrêtant ainsi à l'ouest les peuples qui menaçaient l'Europe, et interrompant les progrès d'une civilisation occidentale, dont les uniques témoignages sont, peut-être, les monuments des premiers Egyptiens, successeurs de Menès.

Ce qui paraît également hors de doute, c'est qu'une grande puissance maritime, établie dans ces îles atlantiques, comme aujourd'hui celle de la Grande-Bretagne, exerçait une influence considérable sur les deux continents opposés. « Dans cette île » Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puis- » sance; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que

(1) Voir le *Critias*, trad. de M. Victor Cousin, tom. XII.

» plusieurs autres îles et quelques parties du continent. En » outre, en deçà du détroit, ils régnaient sur la Libye jusqu'à » l'Égypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. » Si, après avoir lu ces lignes, on jette les yeux sur une carte de l'ancien monde et que l'on examine les lieux que désigne ici Platon, on y retrouvera, précisément en Afrique comme en Europe, tout un ensemble de populations, dont il a été jusqu'à présent, non-seulement difficile, mais à peu près impossible de tracer la filiation, soit avec les souches âryanes, soit avec les races sémitiques. Ce sont tout d'abord les Égyptiens eux-mêmes, dont les ethnographes les plus distingués sont réduits à faire une race autochtone, faute de savoir à quel groupe les rattacher (1); ce sont ensuite les Berbères, ainsi que la plupart des nations libyennes, à qui l'on trouve des liens de parenté avec les Égyptiens, liens que les découvertes modernes semblent resserrer davantage chaque jour (2); ce sont les Ibères et les Basques, que, de toutes parts, on commence à renouer, à leur tour, aux Berbères, d'un côté; de l'autre, aux Finnois et aux Lapons (3) qui, au moyen des Groenlandais, s'enchaînent, non moins par les langues que par la conformation physique, à plusieurs des populations les plus importantes de l'Amérique (4). Mais entre les Basques et les Finnois il existait anciennement et il existe encore aujourd'hui, en Europe, d'autres nations qui paraissent avoir eu une origine commune avec eux : ce sont, d'un côté, en France, celles dont on a signalé les traces dans des noms de localités antiques entre la Loire et les Pyrénées; de l'autre, en Suisse, les Grisons, que leurs caractères

(1) Pruner-Bey, *Recherches sur l'origine de l'ancienne race égyptienne*, dans les mémoires de la Société d'Anthropologie, tome I, Conclusions, page 632 et autres, ainsi que dans le Bulletin, *passim*.

(2) Broca, *Sur l'ancienne race égyptienne*, dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie, tome II, page 551, etc.

(3) *Sur les brachycéphales de la France*, dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie, tome II, page 651.

(4) Charencey, *La langue basque et les idiomes de l'Oural*. Paris, 1862.

physiologiques rapprochent du type primitif (1); enfin, en Italie, les Étrusques et les diverses autres tribus italiotes, que leur caractère, leurs mœurs et leurs institutions, autant que leur langage, rattachent aux Égyptiens, bien plus qu'aux populations sémitiques, auxquelles on a cherché à les assimiler (2). Souvenons-nous, d'ailleurs, que les Égyptiens assuraient eux-mêmes avoir disséminé un grand nombre de colonies sur le continent, jusque parmi les Grecs et les Romains, dont les noms se trouvent dans leur classification géographique, sur leurs monuments. Ils ajoutaient que Bélus, qui avait conduit des colons à Babylone et institué dans cette ville un sacerdoce sur le modèle de celui de l'Égypte, était fils de Libya et de Neptune (3), c'est-à-dire issu de la race libyenne et des peuples atlantiques de l'ouest.

(1) Pruner-Bey, *Sur la mâchoire d'Abbeville*, dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie, tome IV, page 302.

(2) Chavée, *Sur les origines étrusques*, dans le Bulletin de la Société d'Anthrop., tome III, pag. 447.

(3) Diodore, *Biblioth. hist.*, lib. I, 28.

CHAPITRE X.

Les Cares ou Cariens. Leur nom identique avec celui des Barbar, Berber ou Varvar. Leurs institutions gynécocratiquess. Etendue de leurs relations en Asie, en Afrique et en Europe.

Si nous suivons maintenant Bélus en Orient, et que nous cherchions entre les vieilles populations de l'Asie Mineure, des îles et des côtes de la Grèce et de l'Italie, aux époques antérieures aux conquêtes des peuples indo-européens, qu'y trouvons-nous? des nations dont le souvenir est presque effacé, dont les langues nous font défaut, mais dont les mœurs, les institutions et les cultes nous rappellent sans cesse des cultes et des institutions analogues dans l'ancienne Amérique, dont les noms et les dieux, avec des noms semblables, se rencontrent dans la plupart des traditions américaines. Les plus remarquables, sans contredit, sont les Cares, qui passaient, à l'époque de la découverte du continent occidental, pour les plus belliqueux et les plus civilisés de l'Amérique centrale (1), et dont le nom se répète dans des centaines de noms de peuples et de lieux, d'un bout à l'autre de l'Amérique tropicale, avec le même sens que lui donnent, dans l'Asie, les philologues anciens et modernes (2). Ce sont encore

(1) Herrera, *Hist. gen. de las Indias occid.*, decad. VI, lib. III, cap. XIX. — Les belles ruines de l'antique cité de Copan appartenaient aux tribus de race care. Voir plus haut, § 1, note 3.

(4) Le *Diccion. geogr. d'hist.* d'Alcedo et la table générale des matières d'Herrera donnent à eux seuls plus de trois cents noms de peuples ou de localités commençant par *car* ou *cara*, mot qui, dans la plupart des langues américaines, était synonyme, comme en Asie, d'*homme par excellence*, *guerrier*, etc. C'est le *Karl* des langues germaniques.

les *Caucones*, les *Cauniens*, les *Aoniens* ou *Ioniens*, les *Mopses* ou *Moxas*, qui, tous, ont leurs homophones en Amérique et s'y rattachent aux Cares, de la même manière que leurs homonymes se rattachaient, dans l'antiquité, aux Cares de l'Asie. Est-ce là l'effet d'une simple coïncidence? C'est ce que les lecteurs seront à même d'apprécier plus loin.

« Quand Homère, dit le baron d'Eckstein (1), désigne les Cares comme *Barbarophonoi* (qui parlent la langue des *Barbaras*), ce mot est des plus significatifs dans sa bouche. Proféré avec le sentiment de la grande spécialité de l'idiome des Cares, il nous apprend qu'ils parlaient la langue d'une des plus vieilles branches de l'espèce humaine, la langue d'un peuple que ses voisins appelaient du nom de *Barbaroi*, soit en Asie, soit en Afrique. Ce nom ethnique n'est devenu un lien commun que dans la bouche des Grecs et des Romains, qui l'ont reçu des Grecs. Le passage d'Homère y a contribué. Ce mot est entré dans l'usage des poëtes et des prosateurs ; il a donné lieu à une abstraite généralité que le mot de *Barbaras* a revêtu dans l'usage des âges postérieurs. Rien de pareil chez Homère. Thucydide relève avec force, c'est-à-dire contrairement à l'opinion de son temps, que l'antithèse des Barbares et des Hellènes était entièrement étrangère au vocabulaire d'Homère. Homère ignore jusqu'au nom des Hellènes ; nom qui ne date que du temps où les Grecs, consolidés dans leurs colonies de l'Asie Mineure, y tranchaient du maître, s'y signalaient par le mépris de leurs voisins. Les Cares étaient les plus considérables de ces voisins, les plus illustres par leur ancienne domination des mers. Ils dataient d'avant les Grecs ; ils avaient été les maîtres d'une partie des îles de la Grèce, d'une partie des côtes du Péloponnèse, de l'Acarnanie, de l'Illyrie, avant qu'il y eût des Pélasges dans ces contrées. Ils régnaient dans l'Asie Mineure, à côté des Phrygiens et des Méoniens. Ils avaient con-

(1) *Les Cares ou Cariens de l'antiquité*, 2e part. VI, dans la Revue archéologique, xve année.

tracté une alliance des plus intimes avec les Méoniens comme avec les Thraces, voisins des Mysiens, qui ont fait originairement partie de la nation des Cares. Voilà comment il a pu arriver que l'antithèse des Hellènes et des Barbares se soit fait vivement sentir dans une localité restreinte avant de devenir générale....

Ecoutons ce qu'Hérodote (1) affirme au sujet d'un peuple de Barbares, connu des Egyptiens : « Ils appellent *Barbaroi*, dit-il, » tous les peuples voisins qui ne parlent pas la langue d'Egypte.» Or, il n'y a pas la moindre difficulté à reconnaître ces peuples; car le nom de *Barbaras* s'y est encore partiellement conservé comme un nom originel, ajoute M. d'Eckstein (2). Ce sont, d'une part, les peuples de la Nubie; d'autre part, ceux des régions de la Libye. D'après les recherches de ce savant, on retrouvait dans une grande partie de l'Afrique septentrionale, et même jusqu'en Espagne et en Lusitanie, des traces de cette grande famille libyenne, connue sous le nom de *Barbare* ou de *Berbère*. Le témoignage de Barth, si instruit, ajoute-t-il, des mœurs, des institutions, des idiomes de cette grande race libyenne, de la chaîne de l'Atlas et des oasis dans le voisinage de l'Égypte... nous renseigne sur la tribu *varvar*, une des grandes divisions de la race libyenne moderne (3). Il dérive le mot *varvar* d'un *var* radical, nom de l'homme dans la langue des Touaregs. Le redoublement doit avoir le sens d'hommes par excellence, de ceux qui sont deux fois des hommes. Pour nous, répétant ce que nous disions un peu plus haut, au sujet des *Carès* de l'Amérique, et de l'immense extension de ce nom sur la surface de ce continent, soit comme *Caracara* ou *Caraib* dans les Antilles (4), soit

(1) Hérodot. *Hist.*, lib. II, 158.

(2) *Les Cares et Cariens*, part. VII.

(3) *Reisen und Entdeckungen in Nord un Central Africa*, etc., vol. I, pag. 256.

(4) Voir l'*Ecrit du frère Romain Pane*, à la suite de Landa, pag. 438, 440. Les *Caracaracols* sont d'entre les populations les plus antiques de Haïti et des autres Antilles. — *Carib* est un pluriel quiché de *car* et *caraib* de *cara*.

comme *Caras* et *Cariari* au Honduras, comme *Cares, Carabacas, Caracas, Carachines, Caramantas, Carangues, Carcares, Carares, Caravaros*, *Cariacos*, *Carios*, *Caripunos*, *Cariones*, *Cartamas*, ou comme *Guarani*, *Galibi*, etc. dans l'Amérique méridionale, nous ajouterons qu'il a partout le même sens d'homme, de guerrier par excellence, de vaillant, ainsi qu'en Afrique et en Asie (1). Ce sont là des noms sous lesquels sont encore connues des populations nombreuses, et qui, dès les temps les plus anciens de l'histoire américaine, jouèrent, dans les régions les plus diverses, des rôles considérables, ainsi qu'on le verra plus loin.

Dans son travail, sur les rapports des différents peuples de l'Afrique et de l'Asie, qui se rattachent aux noms de *Cares*, de *Barbar* ou *Varvar*, M. d'Eckstein cherche surtout à faire ressortir le trait caractéristique qui les distinguait entre les autres nations : il cherche les origines de la *Gynécocratie*, c'est-à-dire du règne de la femme dans la famille, de son influence dans la société civile, de son autorité dans l'État, trois choses qui paraissent découler clairement des preuves historiques qu'il apporte, pour en constater l'existence, d'un côté, chez les vieilles races berbères et libyennes; de l'autre, chez un grand nombre de populations de l'ancienne Asie. C'est par les institutions de la Gynécocratie qu'il les rattache les unes aux autres, pour les faire descendre, plus ou moins, d'une souche commune qui, dans son opinion, serait la race brune ou chamitique du centre de l'Asie (2). Ce qui nous a particulièrement frappé à cet égard, c'est qu'en comparant les Cares ou les races qui leur sont alliées dans l'ancien monde, à celles du continent américain, nous trouvons pré-

(1) Rochefort, *Hist. nat. et morale des Antilles*, page 401. D'après cet écrivain, *Caraib* signifiait *belliqueux, vaillant, doué d'une dextérité, d'une force extraordinaire.* C'est le même sens que donne au mot *Guarani* le père Antonio Ruiz (*Tesoro de la lengua Guarani*). Alors *Guarani*, *Carini*, *Caribe* auraient la même origine que le mot *war*, guerre, ainsi que dans plusieurs langues germaniques (Al. d'Orbigny, *L'homme américain*, tom. II, page 268).

(2) *Les Cares ou Cariens dans l'antiquité*, IIe part. I.

cisément, ainsi que nous l'avons exposé ailleurs, avant de connaître le travail de M. d'Eckstein, les traces de la Gynécocratie et des désordres qu'elle avait enfantés, non-seulement chez la plupart des nations cares de l'Amérique méridionale, mais encore chez un grand nombre de tribus surtout de la race nahuatl, avec qui les Cares paraissent avoir été intimement alliés (1).

L'Écriture sainte, qu'on ne consulte jamais en vain, dans les questions de races, malgré son extrême concision, comprend sous le nom de Cham, quatre des principales branches de l'espèce humaine : ce sont celles des Chus, de Phut, de Mizraim et de Chanaan. Les Lahabim ou Libyens n'y paraissent qu'en sous-ordre, rattachés au tronc de Mizraïm (2) ; mais Chus, Phut et les Libyens sont presque inséparables dans le souvenir des prophètes (3). Peuple pasteur, agriculteur, métallurge, marin, pirate, Lahabim est tout cela, selon son séjour dans l'intérieur, ou sur les côtes de l'Océan. Répandu dans les oasis du voisinage de l'Égypte, sur toutes les côtes de la Méditerranée et de l'Océan Atlantique, depuis la Cyrénaïque jusqu'aux extrémités du Maroc, maître des vallées et des crêtes du mont Atlas, nous les voyons mêlés à des tribus de Barbaroi, d'Afrigh, à la race de Phut, dont le nom existe encore aujourd'hui dans celui de *Phetz*, *Fez*, ou *Fezzan* (4). Faisaient-ils partie de ces nations qui, « venues au travers de la mer Atlantique, » menacèrent autrefois la Grèce et l'Égypte? C'est ce que la tradition ne nous apprend pas. Mais, navigateurs de vieille date, comme le prouve leur établissement aux Canaries, nous pouvons en conclure qu'ils n'étaient pas étrangers à la race des Guanches, que les débris de leurs traditions, de leur caractère et de leur langage, paraissent identifier, d'un

(1) Popol Vuh ou *Livre sacré des Quichés*. Introduction, pages CLXVIII, CCXXIII et CCXLIII.

(2) *Genèse*, cap. X, v. 6.

(3) Nahum, cap. III, v. 9.

(4) Matute, *Prosop. de Christ.*, edad. II, cap. 2, § 2, fol. 76. — Mortier, *Ætymolog. sacr.* ad verb. *Africa*, fol. 19.

côté, avec les insulaires des Antilles (1), et, de l'autre, avec les Égyptiens et les Berbères (2). Le nom de *Brbr*, donné d'ailleurs aux pyramides d'Égypte, à cause des princes qui les édifièrent (3), les ressemblances frappantes que l'histoire et les découvertes récentes nous signalent entre ces princes et les races libyennes, dont on croit retrouver le type dans les peuples primitifs de l'époque la plus civilisée des Memphis (4), tout aujourd'hui semble se réunir, pour montrer dans les fondateurs de l'antique civilisation égyptienne, une race atlantique, issue, probablement, de ces envahisseurs de l'ouest, dont le cataclysme dut arrêter le développement et dont les *Hycsos* auraient été le dernier flot (5).

Ces notions, rapprochées les unes des autres, finiront, peut-être, par jeter quelques lueurs sur l'histoire primitive de l'Afrique et conséquemment de l'Europe occidentale. Nous avons parlé de la parenté qui paraît exister entre les idiomes des nations libyennes et la langue des Basques; entre celle-ci et la langue des anciens Ibères. Ajoutons, pour compléter ces notions, en vue des relations que le nom et les institutions des *Cares* établissent entre

(1) Pierre Martyr d'Anghiera, *De Insulis*, etc.

(2) Pruner-Bey, *Sur l'origine de l'ancienne race égyptienne*, dans les Mém. de la Société d'Anthrop., tome I, page 401. — Eckstein, *les Cares et les Cariens*, etc., 2e part. IX. — Berthelot, *Mémoire sur les Guanches*, dans les Mém. de la Société ethnologique de Paris, tome I, 1841. — Barnard Davis, *Sur les déformations plastiques du crâne*, dans les Mém. de la Société d'Anthr. 1863, tome I, page 379.

(3) Eckstein, *Les Cares et Cariens*, 2e part. VIII.

(4) Je renvoie encore au Mémoire si intéressant et à la fois si savant de M. Pruner-Bey *Sur l'origine de l'ancienne race égyptienne*, passim.

(5) Si cet empire atlantique, dont le prêtre de Saïs entretenait Platon, a pu étendre son influence jusqu'en Egypte, qui sait si ce n'est pas de là qu'il faut dater le commencement de Menès? Les *Hycsos* seraient les épaves de ces invasions, restées en Afrique après le bouleversement. Les belles statues et les sphinx trouvés par M. Mariette dans les fouilles de Tanis, ont bien plus le caractère berbère et américain que sémite; les poissons dont les premiers font offrande à Soutech, rappelleraient d'ailleurs l'océan d'où ils sont sortis, et les dieux *Makares* ou poissons, autres symboles du dieu. Voir les deux lettres de M. Mariette *Sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue Archéologique*, datées du Caire du 20 décembre 1860 et du 30 décembre 1861.

les nations du monde entier, ce que Strabon nous fait connaître au sujet des femmes ibériennes qui paraissent avec les hommes sur les champs de bataille (1) : il nous les montre, surtout chez les Cantabres, ainsi que chez un grand nombre de peuples de l'Afrique (2), investies de priviléges spéciaux, exerçant la puissance, ainsi qu'on le voit même en Égypte. En Cantabrie, elles accouchaient en plein champ : c'étaient les maris qui se mettaient au lit, comme s'ils avaient été en mal d'enfant et les femmes qui les soignaient (3). C'est exactement ce qui se pratiquait dans plusieurs des régions de l'Amérique et du Yucatan, entre autres chez les Cares des montagnes de Copan et de Chiquimula (4). Remarquons, en passant encore, avant de quitter l'Espagne, un autre souvenir des Cares américains, qui n'est pas moins important, celui des dépressions que les mères faisaient subir aux crânes de leurs enfants, et dont l'usage se retrouve chez la plupart des nations qui se rattachent aux Cares ou aux Nahuas en Amérique (5). On sait d'ailleurs que la population de la province ou capitainerie générale de Guipuzcoa est, très-probablement, en grande partie, formée par les descendants des anciens *Carites* et *Varduli* (ou Bardules, dont les noms ne sont pas moins significatifs), se trouvant entre les Cantabri et les Autrigones à l'ouest et les Vascones à l'est (6). »

« En ces vieux jours du monde, dit encore M. d'Eckstein, où Ibères et Libyens, Lahabim et Phoutim s'enlaçaient plus ou moins à travers l'Europe occidentale et poussaient jusqu'au sein de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, les monuments de Mizraïm semblent révéler des rapports maritimes de ces Libyens et probablement de ces Ibères avec les Cares et avec

(1) Strabon, lib. III, 3.

(2) Eckstein, *les Cares ou Cariens*, etc. 2e part. VII, VIII, etc.

(3) Strabon, lib. III, 4.

(4) *Relacion del licenciado Palacios.*— Herrera, *Hist. gen. de las Ind. Occ.* decad. IV, lib. 10, cap. 14.

(5) Popol Vuh ou *Livre Sacré*, etc. Introd. pages CLXXI et CCII.

(6) Houzé, *Atlas universel historique et géographique*, cartes d'Espagne, I à IV.

les autres races anté-pélasgiques des côtes de la Grèce et de l'Italie, ainsi que des îles de l'Archipel (1). »

C'est, du reste, dans les rapports des Cares et ceux des peuples atlantiques qu'il faut chercher à découvrir les vestiges de l'ancienne histoire des deux mondes. Le mystère de la langue étrusque s'éclaircira, peut-être aussi, par ses rapports avec quelqu'un des idiomes libyens ou de ceux de l'Amérique. Les faibles traces par lesquelles on s'est efforcé de la rattacher aux langues indo-européennes, n'inspirent aucune confiance. « Les Étrusques, a dit depuis longtemps Denys d'Halicarnasse, ne sont semblables à aucune autre nation pour le langage et les mœurs. Le peuple de Raz, comme ils s'appelaient eux-mêmes (2), ne se distinguait pas moins des Italiens latins ou sabelliens et des Grecs, par leur apparence que par leur langue; au lieu des proportions élégantes et symétriques des Italiens, les sculpteurs toscans ne nous présentent que des figures courtes et trapues, avec de grosses têtes et de longs bras. Leur religion, d'un autre côté, présente un assemblage étrange de combinaisons mystiques des nombres, de pratiques sauvages et terribles, » où l'on croit retrouver tous les mystères des religions du Mexique. Mais, ainsi que chez les Chichimèques, chez les Natchez, chez les nations nahuas de Panuco, de Teo-Colhuacan et au royaume de Quito (3), la femme est reine, comme elle l'était également en Égypte (4) : elle a son rôle en face de l'homme, du roi; elle est prêtresse, inspiratrice, législatrice et oracle. Les jeunes filles étaient des hétaires sacrées, esclaves du temple d'une déesse de la pyramide, d'un foyer de la tombe. C'est le pendant exact de ce qui est rapporté des filles des rois et des grands, dans cette

(1) *Les Cares ou les Cariens*, etc. page 197. — Brugsch, *Dic. Géogr. der Nachbarlænder Egyptens*, pag. 83-88.

(2) Momsen, *Hist. Romaine*, trad. édit. de Bruxelles. Tom. I, chap. 9.

(3) Calancha, *Coronica moralizada de la provincia de San Augustin del Peru*, tom. I, pag. 473

(4) Voir mon *Popol Vuh*, etc. page CLXVIII, etc.

race de princes berbères qui envahirent l'Égypte et bâtirent les pyramides. C'est exactement ce qui est raconté des jeunes filles de souche lydo-carienne, qui contribuaient à l'érection des monuments funèbres des rois, en se prostituant aux marchands et aux étrangers, dans le foyer du temple de la déesse.

En voulant rattacher les Étrusques aux Lydiens, les écrivains qui se sont occupé de cette matière, cherchaient tout simplement à les faire sortir d'une souche sémitique. Mais s'il y a le moindre fondement à faire sur le récit de cette irruption de peuples, sortant, à l'ouest, de la mer Atlantique, c'est évidemment à ces races mystérieuses qu'il faut les ramener sous beaucoup de rapports. S'ils sont sortis de l'Asie, ce ne peut être que par suite de leur origine première, après de longues migrations, ou bien, par les Cares, avec lesquels ils avaient des liens de parenté; c'est aussi par ces liens antiques que se trouvent alliés tous les hommes de race brune, tels que les Mongols, les Américains et les Égyptiens, dont la souche commune se retrouvera, peut-être, un jour, dans les régions de l'Asie centrale. Tous ces peuples, ainsi que ceux que nous avons énumérés plus haut, sont issus de race chamite, et sont ainsi parents à des degrés plus ou moins éloignés : ils appartiennent à la même formation primitive chez laquelle, selon M. d'Eckstein, la gynécocratie ou l'empire des femmes fut établie comme le principe fondamental de la société (1).

Quant aux Cares que les savantes recherches de cet écrivain nous montrent, presque comme les maîtres du vieux monde, avant les Aryas et les prédécesseurs des Phéniciens sur toutes les mers, faut-il s'étonner que nous les rencontrions également sur toute l'étendue de l'Amérique? faut-il s'étonner que nous trouvions leur nom mêlé aux cosmogonies antiques, aux plus anciennes légendes, aux invasions les plus considérables, comme

(1) Eckstein. Les *Cares ou Cariens*, 2e part. page 197

à la fondation des empires, aux jours les plus fabuleux de l'histoire de ces contrées? Nous les y trouvons à des époques diverses, avec leurs institutions et leur culte. D'où venaient-ils originairement? étaient-ils de la même race que ces populations qui, sous le nom d'Atlantes, envahirent l'Europe et l'Afrique, dans les temps antérieurs à la grande catastrophe diluvienne, qui sépara les deux mondes, à l'Occident et à l'Orient; ou bien, furent-ils conduits, par suite de cette catastrophe, à se disperser et à émigrer à la fois, d'Asie en Afrique et en Europe, et d'Asie en Amérique? Dans l'opinion de M. d'Eckstein, cette catastrophe aurait certainement réagi sur les destinées de l'Afrique (1) : elle aurait, ainsi que nous le pressentions tout à l'heure, amené dans l'Egypte les rois libyens, fondateurs des pyramides, et causé l'apparition des Cares sur les côtes de la Méditerranée, en Libye et en Palestine. Ces mêmes causes auraient déterminé ultérieurement l'occupation des îles de la Méditerranée, après quoi se seraient formés les premiers établissements qui surgirent sur divers points de la Grèce anté-pélasgique et de l'Italie anté-latine; les Cares auraient fini, de cette manière, par constituer une puissance maritime carienne sur les côtes de la Cilicie et de la Lycie, aussi bien que du côté de la Lydie et de la Phrygie primitives (2).

(1) Eckstein, *loc. cit.*
(2) *Sur les sources de la Cosmogonie de Sanchoniathon*, p. 209.

CHAPITRE XI.

Les Cares en Amérique. Leur extension considérable sur ce continent. Culte des dieux Macares en Asie, dans l'Inde, en Amérique. Macar, Cipactli, Ymox, Macar-Ona. Le Melcarth des Tyriens et les dieux poissons du Guatémala. Quetzalcohuatl.

En Amérique, nous voyons se produire le même fait qu'en Asie. *Dimivan Caracol* et ses trois frères sont présentés comme une des causes de l'inondation qui déchire le continent et produit la mer. C'est de son épaule que sort la tortue qui sera la première terre où ils aborderont et qu'ils cultiveront de leurs mains, et c'est avec leur aide que les hommes auront des femmes à qui ils pourront s'unir (1). Une tradition antique conservée parmi les *Guarani*, rapportait également l'origine de cette grande famille à deux frères *Tupi* et *Guarani* (2), qui, à la suite de la grande inondation, abordèrent aux côtes du Brésil, avec leurs femmes et leurs enfants et bâtirent les premières villes qu'on eût vues dans ce pays (3). En conséquence de graves dissentiments, survenus entre les deux frères ou les deux familles, ils résolurent de se séparer, et ils se dispersèrent insensiblement dans toute l'étendue de ces vastes régions, où on les reconnaît au nom de *Tupi* et de *Guar*,

(1) Pierre Martyr, *Sum. Rel. delle Indie. Occid.* Coll. di Ramuzio, tom. III, f. 34-5. — *Ecrit. du frère Romain Pane.* Voir ci-après pages 440, 442, 437.

(2) Guevara, *Hist. del Paraguay*, etc. en la col. de *Hist. Argentina*, tom. I, pag. 76.

(3) Ce texte est d'autant plus curieux qu'à l'époque de la découverte de l'Amérique, les Guarani ne bâtissaient plus de villes, mais de simples bourgades. « Resolvieron » levantar *ciudades* para su mo- » rada, *las primeras*, segun ellos » decian, de todo el pais. »

gar, ou *car*, que l'on retrouve dans les noms d'un si grand nombre de nations. Les traditions antiques du royaume de Quito nous montrent les *Caras*, débarquant de l'Océan Pacifique au Rio Esmeraldas, d'où ils s'étendent dans l'intérieur où leurs chefs établissent plus tard la dynastie des *Scyris* (1) : on en voit d'autres apparaître en plusieurs endroits des côtes du Pérou et du Chili, où ils fondent des villes qui portent leur nom, et c'est à un chef *cara* sorti de la vallée de Coquimbo que les souvenirs antiques du lac de Titicaca attribuent le massacre des hommes blancs de Chucuyto (2). Les innombrables États d'origine care ou caraïbe, qui existaient encore à l'époque de la conquête, soit à l'intérieur de l'Amérique, soit sur les côtes que baignent les deux mers, attestent l'antique puissance de cette race prodigieuse (3).

« Le culte des dieux *Macares* est celui des Cares, premiers dominateurs de la mer, ajoute M. d'Eckstein (4), comme il fut très-anciennement aussi celui des Lydiens, des Phout, des Ibères, en tant que navigateurs des côtes de la Méditerranée et des rivages de l'Atlantique, tout cela bien longtemps avant qu'il passât aux Pélasges, après avoir été le bien commun des Cares et des Phéniciens. Ce culte naquit sur les rives de l'Océan Indien et domine dans les régions du Guzzurate, du Katch, des bouches de l'Indus, des côtes de la Gédrosie, de la Perside, du golfe Per-

(1) Velasco, *Hist. du royaume de Quito*, trad. Ternaux, lib. I, § 1.

(2) Herrera, *Hist. gen.* dec. v, lib. III, cap. 6. — Dans le même chapitre, l'auteur parle d'une ville de *Changara*, commandée et défendue, dans la suite, par des amazones contre un chef contraire aux Cares, et qui, suivant Zarate, aurait été la tige des Incas du Pérou : ce qui rappelle l'existence de la gynécocratie carienne.

(3) Voir tous les auteurs qui ont traité de l'histoire de la découverte et de la conquête, principalement de l'Amérique méridionale.

(4) Eckstein, *Sur les sources de la cosmogonie de Sanchoniathon*, page 150. — C'est ainsi que dans les vestiges des traditions de Haïti, on voit Guahagiona enlever les femmes et les transporter à Matinino (Martinique), île de la mer des Antilles, puis jouir d'une autre dans l'Océan, etc. Voir plus bas l'*Ecrit du frère Romain Pane*, pages 434-435.

sique et de l'Arabie, jusqu'aux extrémités des régions éthiopiennes. Le nom de *Makara* fleurit partout et cela avec un sens précis, dans les légendes du Guzzurate.

» Partout où nous rencontrons les dieux Macares, nous les découvrons avec le double caractère, 1° de dieux des îles Fortunées, d'hommes d'une race divine, et 2° de dieux infernaux, d'hommes d'une race barbare, offrant des holocaustes humains. L'abolition de ces holocaustes a lieu, lorsque le dieu *Kâma* se dévoue, lui, le grand dieu des côtes de l'Inde occidentale. C'est un vrai Cham par le nom et par l'idée ; c'est l'Erôs de l'Océan Indien. Spécialement adoré dans la péninsule du Guzzurate, il est le premier navigateur de l'Océan. Pour triompher du monstre, du tyran de l'abîme, il s'enfonce dans sa gueule, comme le Melcarth de Tyr, comme le dieu des îles et des côtes de la terre ferme des Cares. Dieu des extrémités du globe où l'Amour trouve son chemin ; dieu des Libyens et des Ibères, il a passé aux Grecs avec des modifications nombreuses. Il renaît sur les côtes du Guzzurate, où il célèbre son premier triomphe comme vainqueur du Macare, du monstre ou de la baleine qu'il porte en sa bannière ; d'où lui vient le nom de *Makara-kétou*, de *Makara-dhvadscha*. Il s'entoure partout d'un harem de femmes qui l'enlacent et le dominent ; il est le bien-aimé de la Gynécocratie, dans tous les lieux où sa lumière abonde et se promène. »

Si des régions et des mers de l'Asie, nous repassons de nouveau en Amérique, nous y retrouvons les mêmes symboles que dans l'ancien monde, souvent avec les mêmes noms, toujours sous des noms analogues. Celui des dieux *Macares*, inexplicable ailleurs, d'une manière rationnelle, s'explique là. *Macar*, dans l'ancien Quiché (1), est le poisson, le monstre marin antique, celui

(1) *Macar*, composé de *ma*, mot dont ils usent dans le sens de vieux, ancien, et aussi comme une parole d'amour, — et de *car*, poisson et femme mondaine, prostituée (Ximenez, *Tesoro de las lenguas quiché, cakchiquel y zutuhil*, etc. part. I). Qui sait même si le mot *maquereau*, ou *makerel*, fils de *macar*, ne viendrait pas de là ? Les étymologies

qui s'élève au-dessus des autres, le *Cipactli* des Mexicains, le premier signe, représenté par un cétacé formidable, appelé aussi *Ymox* (1) en quiché et *Ymix* dans la langue yucatèque. *Macar*, dans le quiché encore, signifie symboliquement l'amour et l'embrassement d'une prostituée (2). Or, peut-on rien qui corresponde plus franchement à l'idée de la divinité des Cares de l'Asie, navigateurs sur toutes les mers, fondateurs des institutions gynécocratiques et des temples, dont des prostituées étaient les prêtresses? Remarquons également que ce sont les lieux où les Cares paraissaient avoir établi le plus solidement leur domination, dans les provinces situées entre le Darien et le golfe de Maracaibo, que le nom de *Macar* a survécu aux révolutions de la nature et du temps, dans celui de *Macar-Ona*, que gardèrent jusqu'à leur entier assujettissement aux Espagnols, les rois des tribus de Bonda, de Malambó et de Tayrona (3). Ce sont ces provinces, où le nom de presque chaque localité importante commence en *car, cara* ou *cari*, dont les montagnes d'*Abibe*, d'*Abraime*, d'*Abraiva*, si riches en métaux et en bois précieux, dont les côtes étaient naguère si célèbres par leurs pêcheries de perles, que se conserva, avec le titre de *Macar-Ona*, le souvenir des

ont quelquefois une origine si étrange.

(1) *Ymox* se traduit encore par espadon, sorte de monstre marin, dans le *Vocabulaire de la langue quichée*.

(2) Voir la note précédente (2). — Du mot *car*, quiché, se dérivent une foule de mots servant à indiquer l'obscénité, la prostitution, etc. plus ou moins, comme le mot poissarde en français. A propos du mot *Makarah*, Eckstein dit qu'il n'a pas de racine dans l'idiome des *Aryas* : « Il aura appartenu à la vieille race des Ethiopiens de l'Orient et de l'Occident, ajoute-t-il, en passant d'eux et de leur culte aux Sémites et aux Aryas. Movers en a largement traité dans le premier volume de son important ouvrage ; mais il a la manie de vouloir tout ramener à un type strictement phénicien. » (*Sur les sources de la cosmogonie de Sanchoniathon*, pages 150-151.) Qu'eût dit Eckstein, s'il avait connu les sources américaines de ce nom?

(3) Castellanos, *Elegias de varones ilustres de Indias*, en la Bibl. de Autores esp. Madrid, 1847. Part. II, canto 3e, page 533. Ce nom est répété à plusieurs reprises, tantôt comme titre, tantôt comme nom propre, et il est donné aussi interverti en *Muracona* et *Marona*, peut-être par licence poétique, aux montagnes où ces chefs commandaient. Le nom du lac ou golfe *Maracaibo* n'est lui-même que le nom de *Macaraibo* interverti.

Limnées fameuses des Tayronas, où se forgeaient les armures d'or dont se couvraient tous les rois de l'Amérique (1).

Macar, disons-nous, était aussi le même que *Melcarth*, l'Hercule phénicien (2) que les médailles antiques, trouvées à Cadix, représentent aussi par deux poissons (3), symboles également des deux jumeaux Hunahpu, de Guatémala, moitié hommes, moitié poissons qu'on voit, sous cette image, dans le MS, dit Mexicain, n° 2, de la bibliothèque impériale. D'une extrémité à l'autre du globe, on le retrouve donc avec les mêmes caractères, dans la Méditerranée, aussi bien qu'en Amérique et que dans l'Inde. Ici le Macar se montre sous le nom de *Shambarah*, dit M. d'Eckstein (4), le Macar ou *Macaryah*, monstre marin qui avait englouti *Kâma* (Eros), dont il est aussi le symbole, comme Oannès à Babylone. Macar est le premier navigateur ou plutôt l'image du ciste qui transporte les premiers colons avec la civilisation, d'un monde à l'autre. C'est ainsi qu'au début des histoires religieuses et astronomiques des Mexicains, *Cipactli*, appelé aussi *Cipactonal*, le premier-né, au retour de la lumière, celui qui le premier fut sauvé du déluge (5), est figuré tantôt comme le monstre marin, vomissant un homme de sa gueule entr'ouverte, tantôt avec le nom de *Quetzalcohuatl*, sous la forme d'un dragon, d'un serpent épouvantable, engloutissant une forme humaine, ou bien, blessé à mort et se débattant dans l'agonie, baigné de flots de sang (6).

(1) Piedrahita, *Hist. gén. de las conquistas del nuevo Reyno de Granada*, lib. III, cap. 1. — Julian, *La Perla de la América, prov. de Santa-Marta, reconocida*, etc. Dis. VIII, § 4. — Laet. (*De novo orbe*) dit : « Ab oppido Santae Marthae ad Ra- » madam auri reperiuntur metalla : » in Tayrona quoque plurima Lem- » ma, quantumvis pretii. »

(2) *Melcarth*, en supprimant le *th* final, a encore un sens analogue dans le quiché : *mel*, parole d'amour, signifie ma chérie, etc. et *car*, poisson, ou femme mondaine, etc. (Ximenez, *Tesoro de las lenguas*, etc.) Dans le canon d'Eusèbe, édité par Scaliger, ce nom est traduit par θεοδας, qui signifie, dit-il, Dieu des amants. (Scaliger ad Euseb. 1, 498.)

(3) Anton. August. *Dialog.* VIII. *Monet.* 9, fol. 323.

(4) Eckstein. *Sur les sources de la cosmog.*, etc. pag. 153.

(5) *Cod. Mex. Tell. Rem.*

(6) *Ibid.* — Fabregat, *Exposizione del Cod. Borgia*, MS. de ma Coll.

Chose remarquable, d'ailleurs, c'est du moment de son apparition que date la mesure du temps ; c'est pourquoi on l'appelle encore *Ce Acatl*, Une Canne, nom du jour où se montra pour la première fois *Tlahuizcalpan-teuctli* ou l'Etoile du matin, après les convulsions de la terre abîmée par le déluge (1). C'est ce serpent qui ondule en replis monstrueux autour de l'édifice qu'on admire à Uxmal, sous le nom de Palais des Vestales, et entre les mâchoires duquel se montre une tête couronnée du diadème royal (2). Ce serpent est orné de plumes : c'est pourquoi on l'appelle *Quetzalcohuatl*, *Gucumatz* ou *Kukulcan*. Au moment où le monde s'apprête à sortir du chaos de la grande catastrophe, on le voit apparaître, « comme le Créateur et le Formâteur, lorsqu'il » n'y avait encore que l'eau paisible, que la mer calme et seule » dans ses bornes ;.... enveloppé de vert et d'azur, il est sur l'eau » comme une lumière mouvante (3). »

(1) *Cod. Mex. Tell. Rem.* fol. 17. verso.— « L'homme, le Tchâkchuschah, issu du fleuve de l'Oxus, et d'origine fluviale, y invente une science, une industrie. Le jour ou la canne sert d'hiéroglyphe, et pour la mesure du temps. L'heure de vingt-quatre minutes reçoit le nom d'une nâdi, nâdikâ ; elle est indiquée sur la tige du jour aquatique, elle y est gravée ou incrustée comme une mesure du temps. Le nâdi mandalam est l'expression de l'équateur céleste ; le nâdi-nakchatram est l'étoile de la naissance de l'homme, etc. Le nâdi-taranga est l'astronome, l'astrologue qui calcule les ondes dans le mouvement des temps. » (Eckstein, *Sur les sources de la Cosmogonie de Sanchoniathon*, page 249.)

(2) Stephens, *Incidents of travel in Yucatan*, vol. I, page 302.— Voir aussi les photographies de M. Charnay et son ouvrage *Cités et ruines américaines*.

(3) Popol-Vuh, *Livre Sacré*, etc. page 7. Les mots *qo pa ha zakletoh*, être sur l'eau comme une lumière mouvante ; dans le Popol-Vuh nous traduisons comme une lumière grandissante, ce qu'exprime le mot *zakletoh* qui signifie le reflet d'une lumière brillante, mais tremblotante sur l'eau, légèrement ridée ; c'est bien là l'idée d'une étoile réfléchie sur la mer par un beau temps.

CHAPITRE XII.

La création suivant le Livre Sacré des Quichés. Origine des Cosmogonies antiques. Identification de Hurakan, l'Ouragan américain, avec Horus. L'Uræus égyptien et le Quetzalcohuatl au Mexique. Épervier et Vipère, Quetzal et Serpent.

« Voici le récit comme quoi tout était en suspens, dit le *Livre* » *Sacré;* tout était calme et silencieux; tout était immobile, tout » était paisible, et vide était l'immensité des cieux. — C'est au » milieu des ténèbres de la nuit, lit-on ailleurs, que le monde a » été formé; car la nature de la vie et de l'humanité sont l'œuvre » de celui qui est le cœur du ciel, dont le nom est Hurakan (1). » Ainsi que dans la plupart des cosmogonies antiques, c'est du sein des ténèbres primitives que sort, suivant la cosmogonie quichée, le principe créateur; c'est du sein de la nuit qui précède les jours et les nuits, qu'il apparaît sur l'eau comme une lumière mouvante. Mais si l'on entend bien le sens du *Popol-Vuh*, il y a dans les pages de la création quichée deux idées bien distinctes : il y a la création première, au moment où l'univers sortit du néant, et la seconde qui fait allusion aux divers bouleversements physiques du globe terrestre, après la naissance de l'homme. « Ad- » mirable, dit l'écrivain quiché, admirable est le récit du temps » auquel acheva de se former tout ce qui est au ciel et sur la » terre, la quadrature et la quadrangulation de leurs signes, la » mesure de leurs angles, leur alignement et l'établissement des

(1) Popol-Vuh, *Livre Sacré*, etc. page 7.

» parallèles au ciel et sur la terre, aux quatre extrémités, aux » quatre points cardinaux, comme il fut dit par le Créateur et le » Formateur, la Mère, le Père de la vie, de l'existence, celui par » qui tout agit et respire, père et vivificateur de la paix des peu- » ples, de ses vassaux civilisés, Celui dont la sagesse a médité » l'excellence de tout ce qui existe au ciel, sur la terre, dans les » lacs et les mers. »

La Bible n'offre rien de plus sublime, et aucune nation antique, pas même l'Égypte, avec toute sa sagesse, n'a conservé de la création un souvenir qui réunisse à tant de simplicité et de grandeur, un tableau si frappant de la science cosmogonique. C'est là un reflet des connaissances que possédait l'antiquité américaine, aux temps où l'Égypte édifiait ses plus beaux monuments. Mais quand nous arrivons aux images du monde, sortant du chaos des catastrophes diluviennes, les idées américaines se rapprochent de celles du continent opposé. Le créateur n'est plus le même. C'est maintenant le serpent orné de plumes qui agit ; il apparaît sur les eaux, comme une lumière mouvante. Le monde ne sort pas de la nuit ; non, il est créé dans les ténèbres, dans la nuit ; le texte est clair, *chi gekumal*, *chi agabal*. C'est le commencement de tous les systèmes idolâtriques, bâtis sur les idées cosmogoniques relatives à la terre, sortant du cataclysme, sur les terreurs des hommes échappés au naufrage et oubliant, dans leur effroi, les lumières de la religion primitive, source de cette civilisation prodigieuse, vers laquelle le christianisme les fait tendre de nouveau.

En effet, dit le texte quiché, « la nature et la vie de l'humanité » se sont opérées dans les ténèbres, dans la nuit, par celui qui » est au centre du ciel, dont le nom est Hurakan, » c'est-à-dire l'ouragan, la tempête, qui a renouvelé le monde par les eaux du déluge et par le vent, en éteignant les feux des volcans qui venaient de le bouleverser. Dès ce moment, toutes les forces de la nature vont être divinisées : avec Hurakan apparaissent les trois

signes qui sont ses manifestations : « L'éclair, est-il dit, est le » premier signe de Hurakan, le second est le sillonnement de » l'éclair ; le troisième est la foudre qui frappe, et ces trois sont » du cœur du ciel. » Ce sont eux qui vont créer le monde, de concert avec Gucumatz, le serpent orné de plumes. « Que » cette eau se retire, disent-ils, et cesse d'embarrasser, afin que » la terre ici existe ; qu'elle se raffermisse et présente sa surface, » qu'elle s'ensemence et que le jour luise... — Ainsi fut la créa- » tion de la terre lorsqu'elle fut formée par ceux qui sont le » centre du ciel (l'ouragan) et le cœur de la terre (le feu des vol- » cans, Typhon) ; car ainsi se nomment ceux qui les premiers la » fécondèrent, le ciel et la terre, encore inertes, étant suspendus » au milieu de l'eau (1). »

Ne trouve-t-on pas là tout l'ensemble des théogonies et des cosmogonies orphiques de l'Asie Mineure et des traditions que reproduit Hésiode? C'est le vieil hiéroglyphe de l'œuf du monde, traité par Lobeck, qui a réuni les fragments de ces cosmogonies dans les *Orphica*. « S'engendrant de soi-même, mais au sein des ténèbres primitives, le dieu créateur sort de soi-même dans l'œuf du monde. Il féconde la déesse Nuit, la Nuit qui précède la naissance des jours et des nuits. Le sein de la déesse prend la figure de l'œuf. C'est de cet œuf qu'il sort comme l'amour ailé, comme le dieu fort (*Tepeu Gucumatz*, le dominateur, serpent orné de plumes), comme le principe ailé du temps, ou comme le dieu qui ouvre la série des cycles ou des évolutions qui composent et achèvent le système des mondes. Cette œuvre s'accomplit quand le dieu, sorti de l'œuf, le partage en deux moitiés, l'une qui comprend les cieux, l'autre qui comprend la terre et l'abîme. Le troisième monde se compose de la mer atmosphérique qui constitue le lien intermédiaire entre les deux mondes. Le génie des trois mondes est le dragon aux trois têtes, ou aux trois corps.

(1) *Ibid.* pages 11, 12 et 13.

C'est l'hiéroglyphe d'un triple feu, d'un feu créateur, conservateur et destructeur, par lequel s'achève le mouvement des temps, dans un cercle éternel de créations et de destructions (1). »

Ainsi qu'en Asie, remarquons-le bien, nous trouvons chez les Égyptiens un fond d'idées cosmogoniques en tout semblables à celles du *Livre Sacré*. « Créés par Horus, dit Brugsch (2), ils for- » maient, d'après leur opinion, la première des quatre races du » monde connu. » Qui était Horus? Appelé ailleurs le Soleil et Amon-Ra, le seigneur des cieux, ainsi que le Hurakan des Quichés, Horus était la tempête, exactement comme dans le *Popol-Vuh*. « Ἔστι δὲ Ὥρος ἡ πάντα σώζουσα καὶ τρέφουσα, τοῦ περιέχοντος, ὥρα, καὶ κρᾶσις ἀέρος, dit Plutarque (3); autrement, « est autem *Orus* TEMPESTAS, ac *temperies aeris* ambientis, omnia servans ac alens. » C'est-à-dire qu'*Horus* est l'ouragan, *huracan* ou *urogan*, dans les dialectes des Antilles, mots où l'on trouve, comme dans le nom d'*Horus* ou *Orus*, non-seulement la même idée et la même signification, mais aussi le même son, une racine absolument identique. Allons plus loin. Nous découvrons un autre symbole de la même divinité dans l'Uraeus, ce reptile singulier qui orne, comme chacun le sait, la coiffure des dieux égyptiens et des pharaons, qui a la faculté de s'enfler la portion supérieure du corps, lorsqu'il s'irrite (4). Or, dans ce nom d'*Uraeus*, ne voit-on pas que la première syllabe est encore la racine du mot, *hurakan*, *urogan*? Ainsi que le serpent qui représente l'ouragan en Amérique, en Égypte, c'est l'aspic οὐραῖος, l'OURO antique des dieux de Memphis ⲉⲣⲣⲟ, ⲟ'ⲣⲟ; c'est le *Quetzalcohuatl*, emblème également de la puissance royale au Mexique, ainsi qu'en Égypte, le Quetzal-cohuatl qui se dresse en fureur,

(1) *Aglaophamus*, vol. I, cap. v, pages 465-593, et Eckstein, *Sur les sources de la Cosmogonie de Sanchoniathon*, page 11.

(2) *Histoire d'Egypte*, part. I, page 3.

(3) *De Iside et Osiride*, page 444, 365.

(4) Champollion, *Grammaire égyptienne ou principes généraux de l'Ecriture sacrée égyptienne*, Paris, 1836. Ch. II, n. 62, page 39.

tel qu'on le voit dans un si grand nombre de monuments, serpent orné de plumes, ainsi que l'*Uraeus*, décoré également d'un diadème de plumes dans les monuments égyptiens; c'est le même symbole, dont Salvolini trouvait la valeur phonétique K, sans pouvoir se l'expliquer (1), et qui se montre parfaitement d'accord avec tous les noms de l'*Uraeus* américain, *Quetzal-cohuatl* (Ketzal-cohuatl) en mexicain, *Gukumatz* en quiché, et *Kukulcan*, dans la langue maya (2).

Continuons. L'*Épervier*, selon tous les égyptologues, est le symbole spécial d'Horus, il est Horus lui-même. Champollion donne, en effet, l'image de cet oiseau pour la légende du nom d'Horus (3) et Salvolini ajoute (4) que « les monuments et les anciens auteurs attestent que l'image d'un *Épervier* servait habituellement à représenter dans les textes le nom du dieu Horus. » Encore une fois, n'est-ce pas là la lecture du nom de Quetzal-cohuatl, *Quetzal*, l'oiseau royal au Mexique et dans l'Amérique centrale, *cohuatl*, le serpent, aussi bien que *Kukul-can* et *Gukumatz*, ou bien encore l'*Ara* ou grand perroquet représentant le soleil au Yucatan, dont le symbole apparaît dans les monuments yucatèques presque partout où, dans les monuments égyptiens, se montre l'*Épervier*?

(1) Salvolini, *Analyse raisonnée*, pag. 68, 69.

(2) *Quetzal-cohuall*, l'oiseau quetzal et le serpent, ou le serpent aux plumes de quetzal; *gucumatz* ou *guk-cumatz*, serpent aux plumes (de quetzal) *kukul-can*, la même chose, en tzendal *cuchul-chan*.

(3) *Grammaire égptienne*, p. 110 et 118.

(4) *Analyse raisonnée*, page 196.

CHAPITRE XIII.

Pan et ses diverses personnifications. Amon-Ra. Pan et Maïa en Grèce et au Mexique. Pantecatl et Maïaoel à Panuco. Les quatre cents mamelles de la déesse. Khem et Itzamna. Les quatre Canopes en Egypte et au Mexique. Le Sarigue et Soutech.

Un symbole non moins ordinaire dans les monuments égyptiens, c'est le signe], que les égyptologues traduisent par *neter*, dieu, et qui accompagne, dans les hiéroglyphes, toutes les divinités égyptiennes : dans son acception la plus commune, en dehors du cercle divin, ce signe s'exprime par *ter*, qui a le sens d'une *hache* ou d'un marteau, ou bien par le mot TOUT, *omnis* (1), et de là l'identification de ce signe par quelques écrivains avec le *Pan* des Grecs, symbole de la génération universelle (2). Ce qui semblerait confirmer cette opinion, c'est l'interprétation que M. de Rougé donne aux diverses variantes du groupe] ou], qui, en opposition du sens qui leur est donné par M. Birch, d'après Champollion, désigne un ensemble de dieux, groupe que le savant égyptologue français lit PAU, signifiant au pluriel un cycle de dieux (2). Cette explication vient parfaitement à l'appui de la précédente : car il est reconnu de tout le monde que *Pan*, *Mendès*, *Priape*, *Amon*, *Amon-Cnouphis*, *Knèph* et *Horus*, sont

(1) Peyron, *Dictionnaire de la langue copte*, au mot *Pan*.— Goulianof, *Archéologie égyptienne*, tom. III, page 284 et suiv.

(2) E. de Rougé, *Etude sur une stèle égyptienne, appartenant à la Bibliothèque impériale*. Paris, 1858, p. 24-25.

également des personnifications symboliques du SOLEIL, le grand Démiurge des Égyptiens; et que toutes ces divinités ne sont rigoureusement qu'un seul et même personnage mythologique.

« Le *Démiurge*, dit Champollion (1, la lumière éternelle, l'être » premier qui mit en lumière *la force des causes cachées*, se » nomma *Amon-Ra* ou *Amon-Ré* (Amon Soleil); et ce créateur » premier, l'esprit démiurgique, procédant à la génération des » êtres, s'appela *Amon* et plus particulièrement *Mendès*... » Étienne de Byzance (*de Urbibus*, au mot Πανὸς πόλις) parle en » ces termes de la statue du dieu qu'on adorait à *Panopolis* : « Là » existe, dit-il, un grand simulacre du dieu *habens veretrum* » *erectum*. Il tient de la main droite un fouet pour stimuler la » lune; on dit que cette image est celle de Pan. » C'est là une » description exacte et très-détaillée de l'*Amon-Générateur*, » figuré sur notre planche. »

En Grèce, à côté du culte de *Pan* et d'Hermès, se montre celui de *Maïa*, donnée commé la mère d'Hermès qu'elle aurait eu de *Zeus*, qui n'est autre que Pan lui-même (2), et Maïa est regardée comme une sorte de Cybèle et une personnification de la terre. Ouvrons de nouveau le livre des traditions américaines et nous y retrouvons, ainsi qu'en Grèce et en Égypte, Pan et Maïa, sous les mêmes noms, avec les mêmes attributs, avec la même variété de personnifications et de symboles. *Pan-tecatl*, dans le rituel mexicain, l'homme par excellence, *Pan* est le même que *Cipactonal* qui est considéré comme le premier-né de la lumière après la catastrophe du déluge (3) : il est le dieu des

(1) *Panthéon égyptien*, texte h. pl. 1 et 5.

(2) A. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique, depuis leur origine jusqu'à leur plus parfaite constitution*. Paris, 1857, tome I, pages 106-106.

(3) *Cod. Mex. Tell. Rem.* fol. 15. v. « *Pantecatl*, marido de *Mayaguel*, » que por otro nombre se dixo *Cipactonal*, que salio del diluvio.— » Este Pantecatl es señor destos » trece dias y de unas rayces » quellos echavan en el vino, porque » sin estas rayces no se podian em- » borrachar, aunque mas beviessen. » Y este Pantecatl dio el arte de » hacer el vino, porque como este » hizo, o dio orden como se hiciesse » el vino, y los hombres que han

amours lubriques et de l'ivrognerie; car c'est lui qui ensuite, sous le nom de Cuextecatl (1), parcourt les campagnes, dans les folies de l'ivresse, en exposant partout sa nudité, et sa compagne est *Maïa* ou *Maïaoel*, qui a inventé l'art de faire le vin, *octli*, qu'elle a tiré du maguey ou aloès (2). Ce dieu était adoré dans tout le Mexique et dans l'Amérique centrale, et il avait à *Panuco* ou *Panco*, exactement *Panopolis* (3), des temples superbes où les Espagnols trouvèrent, à leur entrée au Mexique, des simulacres de Pan aussi prodigieux qu'ils étaient obscènes (4). On en découvre encore chaque jour dans ces contrées, et nous avons vu fréquemment nous-mêmes des statues de ce genre, *habentes vere-*

» bevido estan valientes, bien assi » los que aqui naciessen, serian » esforçados. »

(1) Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva España*. édit. Bustamante, Mexico, 1830, tom. III, lib. X, cap. XXIX, § 12. « Era muger » la que començo y supo primero, » ahugerar los magueyes para sacar » la miel de que se hace el vino, y » llamabase *Maiaoel*, y el que hallo » primero las raices que echan en » la miel se llamaba *Pantecatl*.. .. » y hubo un *Cuexteco*, que era cau- » dillo y señor de los *Guaxtecas*, » que bebio cinco tasas de el, » con las cuales perdio su juicio, » y estando sin él, echo por ahi sus » maxtles, descubriendo sus ver- » güenzas.... »

(2) *Maya* ou *Maïa*, nom antique d'une partie du Yucatan, paraît signifier aussi la terre, et le complément de son nom *huel*, *oel* ou *el*, est ce qui sort ou surgit, comme le jet ou la pousse du maguey ou aloès dont il va être question. Quant au vin dont on parle ici, c'est l'*octli* nahuatl, aujourd'hui *pulqué* au Mexique, c'est-à-dire la séve de l'aloès qui se réunit dans le centre de la plante, lorsqu'on en a tranché le cœur ou le jet.

(3) *Panuco* a dans Sahagun une tout autre étymologie; il fait venir ce nom de *panoaia*, débarquer, et dit que le lieu s'appelait anciennement *Pantlan* ou *Panutla*, qui présentent néanmoins la même étymologie, *pan* ou *pantli* étant le drapeau, l'étendard, etc. *Tlan* et *co*, désignant également une localité, etc. C'est ainsi que de *mexitl* on a fait *Mexico*, de *chalti*, *Chalco*, etc.

(4) « In altre provincie, dit le » Conquérant anonyme, e parti- » cularemente in quella di Panuco » adorano il membro, que portano » gli huomini fra le gambe, e lo » tengono nella meschita, e posto » similmente sopra la piazza insieme » con le imagini di rilievo di tutti » modi di piaceri che possono essere » fra l'uomo e la donna, e gli hanno » di ritratto con le gambe alzate in » diversi modi. In questa provincia » di Panuco sono gran sodomiti gli » huomini, e gran poltroni, e im- » briachi, in tanto che stanchi di » non poter bere piu vino per bocca » si colcano, e alzando le gambe se » lo fanno metter con una cannella » per le parti di sotto, fin tanto che » il corpo ne puo tenere. » (*Relacione d'alcune cose della Nuova Spagna e della gran città di Temistitan Messico, fatta per un gentilhuomo del signor Fernando Cortese*. Coll. de Ramusio, tom. III, page 257.

trum erectum entre les mains et d'une dimension énorme (1).

Le nom de *Pan* a d'ailleurs son étymologie parfaitement claire, phonétiquement parlant, dans les langues maya, mexicaine ou quichée. Dans la langue du Yucatan, c'est le drapeau, l'étendard, la chose principale, la raison d'être supérieure, ce qui joint au nom de *Maïa* ou *Maya*, qui était le nom principal de cette péninsule, faisait *Mayapan*, l'étendard de Maya, qui était celui de son ancienne capitale (2). De là vient qu'on trouve le mot *pan*, représenté dans les hiéroglyphes mexicains, exactement comme les dieux de l'Égypte par une hachette ou un petit drapeau (3). *Pa*, dans le vieux quiché, signifie au-dessus ; *pan* a le sens de protecteur, *maya* celui de la douceur qu'on aspire d'une plante (4). En langue nahuatl *pan* ou *pani* signifie également ce qui est au-dessus, ce qui pousse en dehors, qui se découvre tout d'abord ; de là encore une foule de mots, tels que *pantli*, l'étendard, la muraille, la ligne droite, la citadelle, qui découlent de celui-là, et *Pantecatl*, le dieu de la lubricité, de la fécondation et de l'ivresse, dont la signification première paraît être l'homme par excellence, le producteur au-dessus de tous les autres (5).

Si la Maïa des Grecs était considérée comme l'épouse du soleil, en tant que Zeus était assimilé à cet astre, il en était de même de la Maïa mexicaine, adorée encore sous le nom de *Centeotl* ou *Cinteotl*, la déesse du maïs et des fruits de la terre (6), de

(1) Voir aussi à ce sujet Stephens, *Incidents of travel in Yucatan*. vol. I. Note en latin, dans l'appendice, page 434.

(2) Voir plus bas, Landa, pages 36 et 37.

(3) Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique*, etc, page 43.

(4) Basseta, *Vocabulario en lengua quiche*, etc. MS de ma coll.

(5) Molina, *Vocab. en lengua mexicana*. — Ajoutons ici pour ce qui concerne l'explication du mot *pan*, en tant que *hache*, qu'une tradition antique de la province d'Oaxaca disait que les dieux du monde, établis au sommet du mont d'*Apoala*, y avaient bâti un palais somptueux, et que sur la cime la plus élevée de cet édifice existait une *hache* de cuivre, dont le tranchant tourné par en haut soutenait le ciel. (Ex quodam MS Vicarii Cuylapensis. Ord. Præd. ap. Garcia, *Origen de los Indios*, lib. V, cap. IV, page 37.)

(6) *Centeotl* ou *Cinteotl*, de *centli*, ou *cintli*, la gerbe de maïs. Voir Torquemada, *Mon. Ind.* lib. VI, cap. XXV.

Meahuatl, signifiant le jet ou la pousse de l'aloès, qu'on est obligé de trancher dès sa naissance, au sein même de la plante, pour pouvoir y recueillir la séve, l'*octli* ou pulqué ; c'est à cause de sa fécondité ou plutôt de la fécondation dont elle était la source, qu'on se l'imaginait couverte de quatre cents mamelles, comme l'Arthémis d'Éphèse (1) qui n'était peut-être qu'une copie de *Centeotl*, portée dans cette ville par les Cares qui, ainsi que les Lydiens, passaient pour être les propagateurs de son culte. Ainsi que les prêtres de la déesse d'Éphèse, ceux de la déesse mexicaine devaient garder une chasteté perpétuelle, de même que les vierges qu'on lui consacrait (2). Dans la mythologie américaine *Centeotl*, indistinctement mâle ou femelle, porte un caractère d'hermaphroditisme qui lui venait peut-être de la plante où le sexe de la femme pouvait se représenter par la forme évasée de l'aloès, après le retranchement de son jet, lequel, à son tour, exprimait si visiblement le caractère du mâle. Mère et nourricière du genre humain, on donnait encore à cette divinité le titre de *Tonacayohua*, celle de notre chair, et, dans cette qualité, elle était l'épouse de *Tonacateuctli*, le chef de notre chair, autre personnification du soleil (3), considéré, de son côté, comme le père du genre humain.

Pan, dans les monuments égyptiens, est appelé *Khem*, le dieu des Chemmis, où il apparaît sous les emblèmes d'un dieu phallique, enveloppé de langes ; c'est pour cela que son nom est *Khem* KHU, KHU, KHCU, le Renfermé (4). Ainsi en est-il des *Che-*

(1) *Cod. Mex. Vatic.* ap. Rios, et Fabregat, *Esposizione delle figure del Cod. Borgia*, n. 19. — « Mam- » mis multis et uberibus exstructa, » dit Minutius. » (Octav. 22.) ap. A. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce antique*, tome III, page 156. Ce symbole des mamelles pourrait fort bien avoir pris son origine de l'épi même du maïs, recouvert de ses graines, en forme de mamelles, et dont le nombre quatre cents *centzontli*, en mexicain, donne l'idée de l'année la plus fertile, lorsque d'un grain la terre en rend 400.

(2) A. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, tome III, page 157. — Torquemada, *loc. cit.* lib. IX, cap. XXVI.

(3) Torquemada, *loc. cit.* lib. VIII, cap. V.

(4) Bunsen, *Egypt's place in universal history*, vol. I, page 373.

mes, *Chemins*, *Zemes* ou *Cemis*, dieux ou génies protecteurs et provéditeurs à Haïti, où sous la forme d'un os, d'un bâton, ils sont enveloppés dans des langes de coton (1), exactement comme le *Tlaquimilolli*, le paquet sacré des Mexicains, ou le dieu Priape des Mandans, qui célébraient encore, il y a si peu d'années, la fête de ce dieu avec des cérémonies d'une obscénité dont rien n'approchait (2). En nous reportant à l'idée première de cette divinité, nous la retrouvons tout naturellement dans la gerbe de maïs, bien nommée *Centeotl*, dieu ou déesse unique (3), enveloppée d'abord des feuilles qui recouvrent l'épi, exactement comme des langes qui en étaient l'image. Pan, considéré quelquefois comme Hermès ou le père d'Hermès (4), reparaît encore au Yucatan sous les symboles de ce dieu, comme l'inventeur de l'écriture et des arts, comme le maître de la sagesse humaine, dans le personnage de *Zamnà* ou *Itzamna*, qui est regardé comme le premier qui civilisa la péninsule, et le fils du dieu tout-puissant *Hunab-ku* seul saint (5). Mais le vrai nom de Zamnà, celui qu'il se donnait lui-même dans l'opinion des peuples (6), était *Itzen-Muyal*, *Itzen-Caàn*, la substance des nuages, la rosée du ciel, noms dont la première syllabe est encore celle du dieu des Chemmis (7). Ainsi que ce dernier, il s'appelait aussi *Ahcoc-ah-Mut* (8), et de lui venait le nom d'*Ytzmat-Ul* ou *Tzemat-Ul* à

(1) Voir à la suite de Landa, etc. l'*Ecrit du frère Romain Pane*, dans ce volume, pages 431-432.

(2) Catlin, *Lettres and notes on the manners, customs and conditions of the North American Indians*, vol. I, page 215. — Nous tenons de M. Catlin lui-même des détails particuliers, extrêmement curieux sur cette matière.

(3) *Centeotl*, composé de *ce* ou *cen*, un, et *teotl*, dieu, ou de *centli*, la gerbe de maïs et de *teotl*.

(4) A. Maury. *Hist. des relig. de la Grèce antique*, tom. I, pag. 108 et suiv.

(5) Voir Cogolludo, *Hist. de Yucatan*, lib. IV, cap. VI. — *Hunab-ku*, un ou unique dieu, a exactement le même sens que *centeotl*.

(6) A la suite de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, page 357 dans ce volume.

(7) *Itzen* pour *tzen ou tzem*, ou *tzam*, d'où Itzamna ou Zamna, comme on appelle indifféremment cette divinité.

(8) Bunsen, *loc. cit.* page 374. — Voir Landa dans ce volume, page 221. Dans le manuscrit original, ce nom est écrit tout d'une pièce. Nous avons fait *ahcoc, ahmul*; le premier signifie *celui de la tortue;* nous n'avons pu trouver le sens du se-

la plus antique des pyramides d'Izamal, élevée, assurait-on, sur le tombeau de Zamnà.

Sous ces divers symboles que nous venons d'examiner, comme sous le nom de Zeus, *Pan*, ainsi que nous l'avons vu, s'identifie parfaitement avec l'*Amon* des Égyptiens. Si Pan est la force cachée, la puissance génératrice, nous savons également, au rapport de Plutarque, appuyé sur l'autorité de Manethon (1), que le mot *amen*, chez les Égyptiens, signifiait « ce qui est caché, » et « l'action de cacher » de la racine ⲁⲙⲛ, voiler, cacher. Champollion, qui cherchait comment d'*Amon*, le dieu caché, on avait pu faire *Amon-Ra*, le soleil, en trouve l'explication dans un manuscrit où ce nom est écrit « *Amoun*, ⲁⲙⲟⲩⲛ, qui paraît dérivé, » dit-il (2), de la même racine que l'ancien nom du soleil ΩN, » et qui, tous deux, ont la plus grande analogie avec ουων, » ⲟⲩⲱⲛϩ et TOYΩNX, *illuminare*, *ostendere*, *apparere*. » *Amon-Ra* est donc le soleil caché, dans son acception la plus vulgaire. Mais qu'est-ce que le soleil caché, sinon le soleil qui se plonge dans la mer, le soleil passé à l'Occident? de là les titres divers, de Seigneur de l'Amenti, de Seigneur du monde d'en bas, attribués à Osiris, de Seigneur des deux hémisphères, que lui donnent tous les monuments égyptiens, et que les égyptologues lui refusent systématiquement, en y substituant celui de Seigneur de la haute et de la basse Égypte. C'est dans le même sens que *Tetzcatlipoca*, appelé aussi, comme le *Pan* mexicain, *Tonacateuctli*, devient la personnification du soleil *Tonatiuh* ou Τουωνχ, *Touônch*, l'illuminateur, au Mexique, puis, en descendant au fond des eaux, le Seigneur des ombres et de la mort, *Mictlanteuctli*, le

cond, à cause de l'insuffisance de notre vocabulaire : dans le tzendal, langue assez rapprochée du maya, *mul*, est un oiseau. Conjointement avec Zamna on adorait au Yucatan une déesse qui passait pour la mère des dieux ; on l'appelait *Xchel* ou *Ixchel*. Le mot *chel* s'appliquait à un oiseau sacré, c'était aussi le nom d'une famille sacerdotale ; *x* ou *ix*, prononcer *ish*, désignait le féminin *ixix* ou *ishish*, le sexe de la femme.

(1) *De Iside et Osiride*, page 396.

(2) Champollion, *l'Egypte sous les Pharaons*, tom. I, page 217 et suiv.

prince de l'Enfer (1), lequel est encore ailleurs le père de *Tlaloc*, dieu des eaux, des orages et des tempêtes, l'ouragan, dont il a été question plus haut.

La coïncidence n'est pas moins remarquable, si nous observons que, dans toutes les fêtes qui se célébraient à l'occasion de cette divinité, quatre prêtres portant, au Mexique, le nom de *Tlaloque* et *Chac*, au Yucatan, ainsi que le dieu dont ils étaient les ministres spéciaux, plaçaient aux quatre angles de la cour du temple, quatre grandes amphores, toujours remplies d'eau, dont ils avaient la garde. Dans une de ces fêtes consacrées à Zamnà, ces prêtres ayant fait un grand feu au milieu de la cour, y jetaient les cœurs de tous les animaux qu'ils pouvaient rassembler, et quand ils étaient consumés, éteignaient le feu avec l'eau contenue dans les quatre amphores (2). C'est ainsi qu'en Égypte, les vases dits *canopes*, où l'on enfermait les entrailles des défunts, se trouvaient « toujours réunis quatre par quatre, ainsi que le » sont les génies de l'Amenti ou enfer égyptien : *Amtet*, » *Hapi*, *Satmauf* et *Namès*, dont ils portent ordinairement les » têtes respectives qui les caractérisaient, c'est-à-dire *humaine*, » de *cynocéphale*, de *chacal* et d'*épervier* (3). »

Ces *canopes* sont, sous le même nom, les dieux pénates du Pérou (4). *Can*, ou *con-op*, ou *con-ub*, la puissance qui souffle,

(1) *Cod. Mex. Tell. Rem*, fol. 3. v.

(2) Motolinia, *Hist. de los Indios de la Nueva-España*, partie inédite, Manuscrit de don José Maria Andrade de Mexico. — Voir Landa, plus bas, page 255. *Chac*, l'orage, la pluie, le Dieu des eaux ainsi que *Tlaloc* au Mexique, et par conséquent des productions de la terre. Cette fête de l'éteignement du feu s'appelait *Tuppkak*, qui en est la signification et qui symboliquement, peut-être, rappelait l'éteignement par le déluge des feux allumés par les volcans, au temps du cataclysme

(3) Passalaqua, *Catalogue raisonné des antiquités découvertes en Egypte*, etc. page 168 (ad. XXVI). Des vases d'un genre analogue servaient au Mexique, au Yucatan, ainsi qu'en Egypte, à renfermer là les cendres, ici les entrailles des défunts. Il existe au musée de Mexico deux ou trois vases de ce genre d'une grande beauté : nous possédons les copies de deux des plus curieux, dessinés par M. Ed. Pingret.

(4) Calancha, *Coronica moralisada*, etc. lib. II, cap. x. Ces pénates sont appelés indifféremment *canapa* ou *conopa*, nom où l'on reconnaît celui de *con* ou *chon*, dont il a été parlé précédemment.

ou le vase supérieur ; on les retrouve comme les quatre soutiens du monde, dans les quatre *Bacab*, qu'ils représentent dans les fêtes au Yucatan (1); dans les quatre grands dieux du Mexique et de l'Amérique centrale, et le *Livre Sacré* nous les montre presque avec les mêmes symboles qu'en Égypte. C'est, en premier lieu, *Hun-Ahpu-Vuch*, un Tireur de sarbacane au *Sarigue*, dont le nom se retrouve dans celui de *Sat* ou *Soutech* (2), figuré, sans qu'on puisse s'y méprendre, dans le *Sarigue*, sur un grand nombre de monuments égyptiens, mais qu'aucun égyptologue n'a su expliquer jusqu'aujourd'hui, et qu'on n'expliquera pas facilement, si on ne le cherche en Amérique, le seul continent où se trouve cet animal (3). Puis vient *Hun-Ahpu-Utiu*, un Tireur de sarbacane au *chacal* (4), puis *Zaki-Nima-Tziiz*, la grande Épine blanche ou le grand Porc-Épic-Blanc (5); enfin, *Tepeu-*

(1) Voir Landa, page 207 et suiv.

(2) Bunsen, *Egypt's place in universal history*, vol. I, page 514. Au n° 254 de la liste des signes hiéroglyphiques idéographiques, se trouve l'animal précité, sous le nom de *jerboa* ou *jerboise*, ce qui n'est pas exact, suivi de ces mots *sense unknown*. On le retrouve dans un grand nombre de documents, quelquefois très-exact, d'autres fois plus ou moins défiguré; ceci s'explique par l'interruption des communications de l'Egypte avec l'Amérique, seul pays où existe le Sarigue, qu'on finit par oublier avec le temps et qu'on regarda peut-être comme un animal symbolique. Tel l'énonce M. de Rougé, en le donnant comme l'animal symbolique de *Set*, à la suite d'une explicatien touchant le groupe de la page 16 de son ouvrage *Etude sur une stèle égyptienne*, page 17. Dans la *Gramm. Egypt.* de Champollion, on le retrouve avec la même tête de Sarigue, page 114, ayant la légende : « Avec la tête d'un animal fantastique et sous le nom de *Bôr* ou *Boré*, » page 119, ayant la légende : « une espèce de grifon. » Page 120, cette tête de sarigue est devenue, par l'oubli du temps sans doute, une tête d'âne et ensuite d'antilope.

(3) Dans le *Livre Sacré*, le Sarigue apparaît d'abord comme un des quatre grands dieux, page 2. Il revient ensuite, page 167, dans une fiction fort difficile à interpréter. Toute la scène, cependant, paraît faire allusion à un tremblement de terre, quatre fois répété, exprimé par l'idée que le *Sarigue ouvre ses jambes*, et où le volcan Hunahpu joue encore son rôle : ce qui se serait répété quatre jours de suite.

(4) *Utiu* est l'animal appelé *coyoll* en nahuatl; c'est le *chacal* américain. *Hun-ahpu-utiu*, un Tireur de sarbacane au chacal, est le même que l'*anupu* ou *anubis* des monuments d'Egypte, également représenté par un chacal.

(5) *Tziz* ou *zitz* signifie l'épine, l'aiguille ou l'animal, que Ximenez traduit par *pizote*, le *pitzoll* mexicain, que Molina traduit à son tour par *puerco* et qui paraît être une sorte de porc-épic.

Gucumatz, l'Élevé, le Dominateur, le Maître de la Montagne, le *Serpent* aux plumes de quetzal, que le lecteur connaît déjà. Observons encore, à propos de ce nombre quatre, ceux des quatre animaux, dont les noms caractérisaient les initiés aux mystères de Mithras ou d'Osiris, du Lion ou Chacal, de la Hyène, de l'Aigle et du Corbeau, qui se représentent constamment, sous les mêmes noms et avec les mêmes symboles, dans les mystères antiques de la chevalerie au Mexique (1).

(1) *Rouleau de papyrus de M. Fontana, expliqué par M. de Hammer*, page 11. — *Codex Chimalpopoca*, dans l'hist. des Soleils, MS de ma Coll. — *Cadastre et rôle des habitants de Huexotzinco et autres lieux*, etc. MS de la bibl. impér.

CHAPITRE XIV.

Les dieux de l'Orcus mexicain. Ixcuina, déesse des amours, personnification de Mictecacihuatl, déesse de l'enfer. Ehecatl au Mexique, Yk au Yucatan, Eikton en Grèce, Hik en Egypte, l'air, l'esprit, le souffle. Phtha et Hun-Batz. Chouen et Chou-n-aten, etc.

Du fond des eaux qui couvraient le monde, ajoute un autre document mexicain (1), le dieu des régions d'en bas, *Mictlan-Teuctli* fait surgir un monstre marin nommé *Cipactli* ou *Capactli* (2) : de ce monstre, qui a la forme d'un caïman, il crée la terre (3). Ne serait-ce pas là le crocodile, image du temps, chez les Égyptiens, et, ainsi que l'indique Champollion (4), symbole également de la *Région du Couchant*, de l'*Amenti?* Dans l'Orcus mexicain, le prince des Morts, *Mictlan-Teuctli*, a pour compagne *Mictecacihuatl*, celle qui étend les morts. On l'appelle *Ixcuina*, ou la déesse au visage peint ou au double visage, parce qu'elle avait le visage de deux couleurs, rouge avec le contour de la bouche et du nez peint en noir (5). On lui donnait aussi le nom de *Tlaçolteotl*, la déesse de l'ordure, ou *Tlaçolquani*, la mangeuse d'ordure, parce qu'elle présidait aux amours et aux plaisirs lubriques avec ses trois sœurs (6). On la trouve personnifiée encore avec

(1) *Cod. Mex. Tell.-Rem.*, fol. 4, v.

(2) Motolinia, *Hist. antig. de los Indios*, part. MS. Dans ce document, au lieu de *cipactli* il y a *capactli*, qui n'est peut-être qu'une erreur du copiste, mais qui, peut-être aussi est le souvenir d'une langue perdue et qui se rattacherait au *capac* ou *Manco-Capac* du Pérou.

(3) Motolinia, *ibid.*

(4) Dans *Herapollon*, 1, 69 et 70, le crocodile est le symbole du couchant et des ténèbres.

(5) *Cod. Mex. Tell.-Rem.*, fol. 18, v.

(6) *Ixcuina*, au pluriel *ixcuiname*, dans la langue nahuatl ; ainsi le donne le *Cod. Mex. Letel-*

Chantico, quelquefois représentée comme un chien, soit à cause de sa lubricité, soit à cause du nom de *Chiucnauh-Itzcuintli* ou les Neuf-Chiens, qu'on lui donnait également (1). C'est ainsi que dans l'Italie anté-pélasgique, dans la Sicile et dans l'île de Samothrace, antérieurement aux Thraces et aux Pélasges, on adorait une Zérinthia, une Hécate, déesse Chienne qui nourrissait ses trois fils, ses trois chiens, sur le même autel, dans la demeure souterraine ; l'une et l'autre rappelaient ainsi le souvenir de ces hétaires qui veillaient au pied des pyramides, où elles se prostituaient aux marins, aux marchands et aux voyageurs, pour ramasser l'argent nécessaire à l'érection des tombeaux des rois. « Tout un calcul des temps, dit Eckstein (2), se rattache à l'adoration solaire de cette déesse et de ses fils. Le Chien, le Sirius, règne dans l'astre de ce nom, au zénith de l'année, durant les jours de la canicule. On connaît le cycle ou la période que préside l'astre du chien : on sait qu'il ne se rattache pas seulement aux institutions de la vieille Egypte, mais encore à celles de la haute Asie. » En Amérique le nom de la déesse *Ixcuina* se rattache également à la constellation du sud, où on la personnifie encore avec *Ixtlacoliuhqui*, autre divinité des ivrognes et des amours obscènes : les astrologues lui attribuaient un grand pouvoir sur les événements de la guerre, et, dans les derniers temps, on en faisait dépendre le châtiment des adultères et des incestueux (3).

Ainsi, de quelque côté qu'on jette les yeux sur les cosmogonies antiques, en Afrique, en Asie ou en Amérique, de chaque côté, on leur trouve, non-seulement des analogies, mais des ressemblances si grandes, qu'il serait inconséquent de n'y voir que de simples coïncidences, entièrement dues au hasard : il ne reste

lier, et Sahagun (*Hist. de las cosas de N. España*, lib. I, cap. XII).

(1) *Cod. Mex. Tell.-Rem.*, fol. 21, v.

(2) *Sur les sources de la Cosmogonie de Sanchoniathon*, page 101, 197.

(3) *Cod. Mex. Tell.-Rem.*, p. 16, v.

donc plus qu'à leur attribuer une origine commune. Dans les cieux, sur la terre ou au fond des mers, en Égypte et au Mexique, ce sont des mythes identiques : *Amon-Ra*, le soleil, devient *Atumu*, l'Osiris infernal, le roi des demeures souterraines, comme *Tetzcatlipoca* se personnifie en *Cipactonal*, celui-ci en *Mictlanteuctli*, en descendant des cieux au fond de l'Océan. *Osiris* et *Horus* apparaissent sous le nom de *Sat* ou Typhon; puis c'est *Chnouphis*, *Knèph*, l'Esprit, le souffle divin. C'est ainsi que *Quetzalcohuatl*, l'Oiseau-serpent devient *Ehecatl* au Mexique, et *Yk* dans les langues de l'Amérique centrale. « *Chnouphis*, remarque » Champollion (1), porte dans plusieurs inscriptions hiérogly- » phiques une légende de laquelle il résulte que cette divinité » présidait à l'inondation. Puis il ajoute : *Cnèf*, *Cnouphis* ou » *Chnoubis*, se rapportent évidemment aux racines égyptiennes » *nèf*, *nèb*, *nife* et *nibe*, afflare, πνεῖν, » mots qu'on retrouve presque identiques dans *ub*, *pub*, la sarbacane, l'instrument par où la terre souffle le feu des volcans, dans la légende de *Hun-Ahpu* ou *Ahpub*, dont le nom se retrouve encore dans celui de l'*Anupu* égyptien.

« Or, par *Knèf*, continue Champollion, on voulait indiquer » l'être inconnu et caché, l'*Esprit*, πνεῦμα, qui anime et gou- » verne le monde (2), » dont la forme, dans Jamblique (3) Ημῆφ, se retrouve dans l'*Ymox* ou *Ymix* du maya et du quiché (4) : mais allons plus loin; car Jamblique, parlant au nom d'Hermès, c'est-à-dire des Gnostiques, ajoute (5) au sujet de cette divinité ὃν καὶ Εἴκτων ἐπονομάζει. Le dieu *Knèf* portait donc également le nom d'*Eikton*. Là-dessus, Champollion déclare (6) qu' « il ne sau- » rait être douteux que le premier Hermès n'ait été bien certai- » nement le même que le dieu nommé par Jamblique, d'après

(1) *Panthéon égyptien*, liv. IV, ch. I, texte 3, page 2.
(2) *Ibid.*, texte 3 *a*, page 1.
(3) Goulianof, *Archéol. égyp.*, tom. III, p. 330.
(4) *Ymox* ou *Ymix* est le premier signe du calendrier, *Yk* est le second, et se traduit par souffle, vent, esprit.
(5) Goulianof, *loc. cit.*
(6) *Panthéon égyp.*, 15 *b*.

» les livres sacrés de l'Égypte, *Eikton*, le premier des dieux cé-
» lestes (Οὐράνιοι θεοὶ) intelligence supérieure, émanée de l'intel-
» ligence première *Knèph*, le grand Démiurge. »

Ainsi, rien de plus clair : Eikton, comme Ehec ou Ehecatl (1) chez les Mexicains, comme Yk ou Hyk, au Yucatan et dans toutes les régions voisines, ainsi que dans l'Amérique centrale, est identique avec *Knèph;* il est l'Esprit qui parcourt le monde et le pénètre dans toutes ses parties, l'ouragan encore, *hurakan* ou *ur-ik-an*, qu'on peut traduire en quiché, l'esprit qui vient rapidement; il est le ϩⲓⲕⲧⲟ, ϩⲓⲕ ou ⲓϭ des Égyptiens, le modérateur universel (2), le même euphoniquement et symboliquement en Grèce, en Égypte, au Yucatan, au Mexique et dans l'Amérique centrale. Veut-on continuer la comparaison, qu'on ouvre la *Symbolique de Creuzer*, traduite et si bien complétée par M. Guigniaut (3), et l'on y trouvera la figure d'un personnage à longue queue, un instrument de musique entre les mains : « Vieillard assis, dit le savant secrétaire perpétuel de » l'*Académie des Inscriptions*, et jouant d'un instrument à cordes : » le caractère de sa physionomie et sa coiffure le rapprochent » naturellement d'une des principales figures du numéro sui- » vant. Nous voyons ici *Phtha*, le démiurge, inventeur des arts » et de la musique en particulier, organisant toutes choses par » sa divine harmonie. » Creuzer le représente lui comme le créateur *Knèph* ou Agathodémon, le bon esprit, tandis que M. Guigniaut insiste en disant « que ce vieillard barbu, nain à » gros ventre et à face bizarre, portant une coiffure de plumes, » est plutôt *Phtha*, le démiurge et l'artisan céleste. »

(1) *Ehecatl* ou *eecatl*, se traduit *viento, aire*, dans Molina, *Vocab. de la leng. Mex.*, etc.

(2) Goulianof, *Archéol. égypt*, tom. III, page 408.

(3) *Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, pl. XXXVIII, n. 156. On voit au Musée égyptien du Louvre un grand nombre de ces simulacres de grandeurs diverses, correspondant, on ne peut mieux, à l'idée que nous en donnons ici.

Knèph et *Phtha*, Bunsen le remarque judicieusement (1), sont clairement identifiés dans les monuments égyptiens, ce avec quoi nous sommes parfaitement d'accord. Bunsen observe ensuite que *Phtha* avait une grande ressemblance avec les *Pataïkoi*, ces statues de nains monstrueux que les Phéniciens attachaient à la poupe de leurs navires, ce qui ramène à l'idée de M. Guigniaut que le vieillard en question serait le dieu *Phtha*. Mais ce que d'autres n'ont pu remarquer comme nous, c'est la ressemblance frappante de ce personnage, c'est celle de la plupart des images de *Phtha*, avec celle que nous a laissée le *Livre sacré* des Quichés dans la description des deux frères *Hun-Batz* et *Hun-Chouen*, métamorphosés en singes par Hunahpu, et qui retournent ensuite danser et grimacer devant leur aïeule (2). « Or *Hun-*
» *Batz* et *Hun-Chouen* étaient de très-grands musiciens et
» chanteurs, est-il dit : ils étaient également joueurs de flûte,
» chanteurs, peintres et sculpteurs; tout sortait parfait de leurs
» mains. » Ce que nous ajouterons au sujet de cette fiction, c'est que les deux paires de jumeaux, *Hun-Batz* et *Hun-Chouen*, d'un côté, qui se montrent si fréquemment dans les bas-reliefs et sculptures de l'Amérique centrale, de l'autre, ceux de *Hun-Ahpu* et *Xbalanqué*, paraissent avoir été les symboles antiques de deux sectes religieuses, toujours ennemies, dans ces contrées, dès les temps les plus reculés. N'y aurait-il pas lieu de croire que ces symboles auraient été également, en Égypte, ceux de deux formes de culte, distinctes et opposées l'une à l'autre, quand on observe, précisément sous Amenhotep IV, les changements introduits à Thèbes, dans la religion, celui qui s'opère dans la physionomie même des princes de la famille royale, et qu'on voit le pharaon adopter le nom de *Chou-n-aten*, qui rappelle si bien celui de *Hun-Chouen?* Remarquons, en outre, ce que Brugsch

(1) *Egypt's place in Univ. hist.*, vol. I, pag. 382.

(2) *Popol-Vuh*, page 113.

ajoute à ce sujet (1) : « Le roi, les membres de sa famille, les » grands fonctionnaires, les guerriers, enfin, toute la population » de la nouvelle résidence, ont presque l'aspect d'une race étran- » gère... » Cela ne pourrait-il pas indiquer quelque autre invasion libyenne, des Éthiopiens de l'ouest ou des populations atlantiques?

On signale le culte des dieux-singes, des pontifes-singes dans les diverses théogonies de l'Inde, de l'Égypte et de l'Amérique : dans les peintures égyptiennes et mexicaines, ces animaux sont représentés dans une même posture d'adoration devant la divinité. On a trouvé dans des tombeaux en pierre de l'Amérique centrale des ossements parfaitement conservés de ces cynocéphales, dont la tête de mort est figurée dans les sculptures du grand palais de Copan : dans les provinces d'Oaxaca et de Yucatan, ils recevaient les honneurs divins sous les noms de *Hun-Chouen* et de *Hun-Ahau*, et ils y étaient regardés comme les fils d'*Ixchel* et d'Itzamna, dont les sexes sont changés dans le texte que nous citons ici (2). C'est d'ailleurs dans l'ensemble des régions, comprises entre ces deux provinces, que se présentent les souvenirs les plus complets de l'Orcus antique dans les noms de *Xibalba* et de *Mictlan*, où l'on trouvait, non trois juges, mais treize, dont les noms, conservés de siècle en siècle, font encore frémir les populations (3). Là aussi, il fallait qu'une pièce de monnaie, représentée par une pierre fine, fût placée dans la bouche du défunt, afin qu'il pût se faire admettre au séjour infernal, et chacun se

(1) *Histoire d'Egypte*, etc., page 118.

(2) Les deux premiers dieux furent, d'après cette tradition, un homme appelé *Xchel* et une femme appelée *Xiçamna*, lesquels engendrèrent trois fils. L'aîné s'étant enorgueilli, voulut créer des êtres humains ; mais il n'y réussit point : il ne sortit de ses mains que des œuvres de terre glaise sans consistance ; c'est pourquoi il fut lancé aux enfers avec ceux qui l'y avaient aidé. Les deux autres fils, appelés *Hun-Cheuen* et *Hun-Ahau*, ayant obtenu la permission de travailler à de nouvelles créatures, créèrent les cieux, la terre et les planètes, après quoi ils firent un homme et une femme, de qui descendit le genre humain. (Roman, *Republica de las Ind. Occid.*, lib. II, cap. xv, en las Repub. del Mundo.)

(3) *Livre Sacré*, deux. part., ch. I et XIV.

faisait précéder d'un ou de deux petits chiens roux, destinés à le porter à travers les eaux du fleuve qui tournait neuf fois autour de l'enfer (1). C'est dans cette demeure funèbre que le *Codex Chimalpopoca* nous montre Quetzalcohuatl, descendant un jour par ordre des dieux, afin de demander au Seigneur des morts les os de jade dont il fera des hommes (2) : le prince infernal présente à Quetzalcohuatl sa conque que celui-ci saisit, et, ainsi que le Yadus, dans l'enfer sous-marin de *Narakah* (3), il s'en sert comme d'une trompe; l'enfer tremble, les vers et les autres insectes mystérieux qui étaient endormis s'éveillent et lui prêtent leur aide; les portes de Mictlan s'ouvrent et il s'empare des jades sacrés qu'il porte au monde.

(1) Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de N. España*, apend. del lib. III, cap. II.

(2) Dans l'*Hist. des Soleils*. — Torquemada rapporte une tradition analogue; mais celui qui va chercher les os de jade, s'appelle Xolotl (*Mon. Ind.*, lib. VI, cap. LXI). Cette histoire ne ferait-elle pas allusion aux grottes mystérieuses où se travaillait le jade et dont on a été jusqu'ici dans l'impossibilité de découvrir les mines? Etaient-elles situées au *Tlapallan* fameux, tour à tour placé dans le nord et dans l'Amérique centrale, et qu'il faudrait peut-être encore reculer jusque dans l'Amérique méridionale?

(3) Eckstein, *Sur les sources de la cosmogonie*, etc., page 157.

CHAPITRE XV.

Le Thoth mythique. Viracocha, Bochica, Quetzalcohuatl. Civilisation qu'ils établissent. Opinion des philologues modernes sur les races couschites. Où était leur berceau? Mythes de l'Occident. Gaïa et Iaïa. Peuples divers. Origine des métaux, etc.

Quetzalcohuatl, Kukulcan ou Zamna, c'est lui, nous l'avons dit, qui est l'inventeur des arts graphiques, le démiurge américain, le propagateur des sciences, qui civilise le Mexique et le Yucatan; c'est lui qui reparaît sous le nom de *Bochica*, à la Nouvelle-Grenade, et de *Viracocha* au Pérou. Il représente partout « le personnage hiéroglyphique de *Thoth*, qui sert d'expression, dit Eckstein (1), aux rudiments d'un corps littéraire et scientifique de la plus vieille Égypte, » et j'ajouterai de l'Amérique plus primitive, peut-être, que l'Égypte elle-même. « Le mythique Thoth, continue cet écrivain, agissait comme le mythique Oannès, comme le mythique Pârâsharya, comme le mythique dragon de la primitive Chine. Il posait, comme eux, les fondements d'un ordre de civilisation au milieu de races sauvages, aborigènes de la vallée du Nil, du delta de l'Euphrate et du Tigre, du delta de l'Indus, du delta des confluents de la Gangâ et de la Yamunâ, et des contrées voisines des rives de la mer de Kokonor. Des étrangers sortaient, disaient-ils, d'un Hadès, d'un foyer souterrain, porteurs d'une science d'organisation qui reposait sur un principe de géométrie et d'astronomie, qui ordonnait un

(1) *Loc cit.*, page 234.

calendrier mythico-astronomique, qui canalisait le pays et faisait le cadastre de son territoire, fixait l'enceinte des villages et des cités, ordonnait celle des temples, des résidences pontificales et des résidences royales, qui ébauchait un code de lois, un corps d'ouvrages sur l'anatomie et la médecine, relevant d'un principe sacré. Elle apportait un système d'écriture hiéroglyphique pour exprimer toutes ces choses (1). Elle se révélait dans un ensemble qui ne permet pas d'y voir le développement d'une culture autochtone aux lieux où elle s'y applique.

» Tout cela se développe, il est vrai, dans le cours des âges, comme on peut le voir partout où se rencontre un principe d'organisation : en Chine, dans la Mésopotamie de l'Inde centrale ; dans les régions de l'Indus et du Guzzerate, en Babylonie, dans l'Arabie méridionale, dans l'Ethiopie, y compris Méroë, dans l'Égypte et finalement dans la Phénicie. Mais l'identité du principe se rapporte *à un ordre de civilisation complétement importé d'ailleurs*. C'est ce qui force l'esprit de critique à attribuer ces rayons de lumière au centre d'une vieille culture que tout concourt à placer dans les régions du Gihon et du Pishon. La Genèse biblique les place immédiatement dans le voisinage du berceau de l'espèce humaine. Ce n'est que dans ces régions de Kusch et de Chavila que la culture a pu parcourir la longue période de ses commencements ; ce n'est que là qu'elle a pu avoir son histoire et sa genèse. Son développement ultérieur émane partout ailleurs dans l'ensemble primitif d'un tout complétement formé. Il va de soi qu'un tel ensemble s'élabore, se subdivise, se fractionne de nouveau et se développe comme un arbre de culture nouvelle, conformément aux accidents du sol, des contrées, des climats et des populations autochtones. Il est d'origine thibétaine dans l'Inde, ou encore d'origine malaisienne,

(1) N'est-ce pas là exactement ce qui se dit de Kukulcan et de Zamnà au Yucatan (Voir plus bas, Landa, pages 35 et 356 et note 2), de Quetzalcohuatl, qui enseigna au Mexique toutes les sciences énumérées ici ?

nègre, quel que soit le mélange d'éléments auxquels tout cela ait primitivement appartenu. »

Ces deux paragraphes jettent certainement un grand jour sur l'histoire primitive du monde : ils placent à leur véritable point de vue les origines de la civilisation qu'ils ramènent précisément dans le cadre de nos recherches sur l'Amérique. Au premier coup d'œil, ils sembleraient tout à fait d'accord avec les observations de M. Fresnel et de M. Oppert, qui attribuent au pays de Mahrah l'ancienne langue de Cousch, à laquelle se rattacheraient toutes celles dont M. Renan est tenté de créer un groupe distinct sous le nom de *sémitique-couschites*, « renfermant l'himyarite, le ghez, le mahri, la langue des inscriptions babyloniennes. Mais, dans l'état actuel de la science, ajoute le savant académicien (1), il serait prématuré d'adopter à cet égard aucune formule définitive. » D'autant plus prématuré qu'il faudrait ainsi faire de l'Arabie le point de départ des Couschites de Nemrod, que M. d'Eckstein met, lui, dans le voisinage immédiat du berceau de l'espèce humaine. Mais dans l'une ou l'autre hypothèse, comment accorder ces idées avec le fait de l'origine attribuée par Diodore de Sicile à Bélus, que la plupart des auteurs identifient, d'ailleurs, avec l'Hercule assyrien, avec Nemrod (2) ? S'il est vrai, comme l'affirme cet auteur (3), que Bélus était fils de Libye et de Neptune, c'est-à-dire d'un mélange de libyen et d'atlantique, il est clair qu'il ne venait pas de l'Arabie.

En admettant, toutefois, les conclusions de M. d'Eckstein sur les sources de la civilisation primitive, il sera toujours difficile de trouver une solution aux questions qu'il soulève, aussi longtemps qu'on n'aura pas fixé d'une manière satisfaisante la situation du pays de Cousch et de Chavila, le berceau de la race brune, des Égyptiens, des Cares, des populations libyennes et

(1) *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques.* Paris, 1864, liv. I, ch. II, page 60.

(2) Movers, *Die Phönizier*, tom. 1, pag. 471, etc.

(3) *Biblioth. hist.*, lib. I, 28.

des Américains. S'il était dans l'Asie centrale, comme bien des indices inclinent à le supposer, en voyant de quel côté l'Égypte et la Phénicie paraissent avoir reçu leurs dieux et leurs institutions, il faudrait admettre que cette civilisation, marchant au rebours de celle des Aryâs, se serait répandue d'abord sur les régions les plus orientales de l'Asie, puis en Amérique, d'où elle aurait fait retour sur notre continent, par l'ouest. Ceci n'est qu'une simple supposition ; mais elle s'énonce comme la conséquence des faits dont nous avons entretenu nos lecteurs et des cosmogonies qui font sortir de l'Océan atlantique les dieux d'Homère et d'Hésiode, ainsi que les populations de race rouge et cuivrée qui envahirent l'Europe et l'Afrique aux périodes primitives de la terre. Si M. d'Eckstein, de ce regard qui a si bien pénétré au fond des mystères de l'histoire du vieux monde, avait pu, comme nous, voir et juger d'ensemble les deux hémisphères, peut-être eût-il tiré des faits que nous avons exposés des conséquences plus larges que nous-mêmes.

Ce ne pouvait être que par un souvenir de leur antique filiation, que les Égyptiens montraient l'Occident comme la patrie de leurs ancêtres, comme l'*Amenti*, où les âmes des morts allaient rejoindre leurs pères. En dehors de toute hyperbole, la Genèse, dans sa concision, indique les deux extrémités d'une mappemonde chamitique où nous avons le droit de chercher le continent qui nous intéresse. Elle connaît les Ethiopiens de l'orient et ceux de l'occident, dont Homère et Hésiode nous ont également conservé le souvenir (1). L'Odyssée les partage en deux ἄκροι, les appelant les hommes des deux bouts ou des deux extrémités du monde, ce qui ne peut convenir qu'aux Ethiopiens des bords de la mer Rouge, à l'orient, et aux populations atlantiques, Américains et Libyens de l'occident qui s'enchaînaient autrefois par des liens rompus depuis par le cataclysme.

(1) *Odyssée*, I, 22-26, dans Eckstein, *Sur les sources de la cosm. de Sanchoniathon*, page 132.

« Les grands dieux s'y réunissent à certaines époques de l'année, une fois chez les Ethiopiens de l'orient, une autre fois chez les Ethiopiens de l'occident; c'est chez ces derniers que Zeus passe les douze fameuses nuits de la fin de l'année (1) que nous rencontrons dans les mythologies anciennes et qui appartiennent à la constitution d'un vieux calendrier.

« Il est inutile, ajoute plus loin M. d'Eckstein (2), d'insister sur les richesses d'une mythologie dont les détails se perdent à l'infini. Où ne retrouve-t-on pas cet Atlas du Mont au nombril de la terre? cet Atlas de l'Océan au nombril de l'Océan ? ce père de la nymphe des séductions, de la Kalypsô? ce père d'une nombreuse postérité de filles qui se partagent les constellations célestes et qui figurent dans la couche mythique des rois de la terre? ces dangers de la navigation de l'Océan? ce thème des dieux Macares, des îles Macares, des femmes Macares, des tyrans et des monstres Macares?... C'est là que l'Erôs des Céphènes sortait de la gueule du poisson qui l'avait avalé, c'est-à-dire du ciste où il avait été exposé sur les flots de l'Océan, et que, triomphant de la mer en courroux, il allait fonder un empire dans ces îles Macares ou sur les continents qui étaient au bout de la traversée. »

C'est dans ces îles de l'occident, où les *Cares* apparaissent à l'origine de l'histoire, que nous retrouvons le mythe de *Gaia* qui donne naissance à *Ouranos* dans la nuit; nous l'avons vu dans *Giaia* ou *Iaia*, l'être puissant de la tradition haïtienne, le père de *Giaia-el*, qu'il enferme dans le sein de la terre, figurée par une calebasse, d'où ses os, changés en poissons, sortent bientôt après avec l'Océan qui submerge une partie du monde. Les dieux qui habitent la sphère de cet Ouranos sont les dieux *Macares*, issus comme Ouranos lui-même de la terre et de

(1) *Iliade*, I, 423-425; XIII, 204-206.

(2) *Loc. cit.*, page 135.

l'Océan (1) : c'est ainsi qu'à Haïti les Caras apparaissent avant l'existence même de la mer dont ils causent bientôt après l'épanchement. Dans les traditions haïtiennes, comme dans celles de l'Inde et de la haute Asie, « il s'agit ici d'une foule d'événements extraordinaires, de comètes dans les cieux, de baleines et autres monstres marins, des flammes d'un volcan sous-marin qui exigent une victime pour le salut de la navigation. Kâmâ, l'Erôs qui sort de l'Océan et qui est la victime engloutie par *Keto* ou par le *Makurah*, le monstre marin, est en même temps la victime et celui qui rachète la victime par le sacrifice de la personne divine. » Dans la légende haïtienne, il y a également une victime : c'est *Dimivan Caracol* qui détache la calebasse où étaient renfermés la mer et les poissons; c'est de son épaule que sort la tortue sur laquelle les Caras bâtissent leur demeure et commencent la culture de la terre (2).

Ici nous retrouvons avec les *Caras* la plupart des populations auxquelles les *Cares* se rattachaient dans les temps antiques en Orient. Ce sont les *Cauuna* et les *Hi-Auna* qui rappellent les *Caucones* et les *Cauniens* de l'Asie; puis les *Hadruvava*, les *Kâdru* ou hommes bruns de la Gédrosie (3). Nous n'aurions point songé à signaler ces noms ni à les comparer avec aucun de ceux de l'ancien monde, s'ils s'étaient présentés isolément; mais ils se rattachent à tant de symboles dont les analogues se retrouvent en Asie, à tant d'autres indices d'antiques communications, que nous aurions cru manquer à notre devoir d'historien fidèle, si nous les avions passés sous silence. Ces noms s'enchaînent cons-

(1) Hesiod., *Theogon.* 126-128. Eckstein, *loc. cit.* page 142. — Voir plus haut, page 24.

(2) Voir plus bas *Ecrit du frère Romain*, page 440 et suiv. — Eckstein, *loc. cit.* page 214. « Il s'agit, dans le dernier cas, d'une science du genre de la science hermésienne, qui est attribuée à la katchapé, à la tortue femelle de la vieille Inde. Le Cercops pontifical, le Kapivaktrah en forma une lyre. » Dimivan Caracol en tira l'art de cultiver et de bâtir, et tous les peuples de l'Amérique centrale en ont fait un instrument de musique sacré.

(3) Voir plus bas *Ecrit du frère Romain*, page 433, etc.

tamment à des traditions et à des vestiges d'institutions disparues qui se retrouvent à la fois sur l'un et l'autre continent. Voleur de femmes, comme les Cares, et après ceux-ci les Phéniciens, *Gua-Ha-Hiona* (celui ou le chef des fils de Hiona) enlève les femmes de la grotte du soleil à *Caunau* et les transporte à *Matinino*, où il fonde un royaume de femmes, dont le souvenir durait encore à l'époque de Colomb (1) : au fond de l'Océan, il rencontre le beau *Cobo*, le dieu de la conque marine, puis une femme, une enchanteresse qui le retient dans ses bras et lui fait payer le tribut de l'amour (2).

Tout cela est le pendant des traditions de l'ancien monde ; on en voit comme un reflet dans la région des *Barbaras* (varvaras, gargara, caracara) où les hommes sont les esclaves voluptueux de la déesse des plaisirs, où, suivant Arrien (3), les femmes règnent sur les hommes. C'est encore comme cette île des côtes de la Gédrosie, où une nymphe de l'Océan exigeait, ainsi que Circé, le tribut des amours des marins, qui passaient de ses bras dans ceux de l'abîme. Ce peuple d'amants transformés en phoques par la déesse rappelle les enfants de Haïti, abandonnés de leurs mères et métamorphosés en grenouilles (4). Mais ce qu'on voit ici de bien particulier à l'Amérique, c'est que *Gua-Ha-Hiona*, au lieu d'être sacrifié comme les amants de l'île de la Gédrosie, reçoit de son amante un mal qu'on ne reconnaît que trop aisément pour la syphilis (5), et dont il doit aller se guérir dans la *Nara*, la retraite sacrée, où il est avec son amante et les baigneurs qui prennent soin de lui. C'est dans ce lieu qu'en le quittant *Gua-Bonito*, cette femme par excellence (6), en échange

(1) Cette île était la même que la *Martinique*. Voir dans la Coll. de Ramusio, *Della historia dell'Indie*, lib. II, cap. VIII, pag. 70, v.

(2) Voir plus bas, *loc. cit.* p. 435.

(3) *Indic.*, cap. XXII, ap. Eckstein, *loc. cit.* page 139.

(4) Voir plus bas, page 434.

(5) Voir plus bas, pages 435-436. — On sait déjà que la syphilis joue un rôle assez important dans les antiques traditions américaines. Voir le *Livre Sacré*, etc. introd., page CXLII et suiv.

(6) C'est probablement là l'étymologie du nom de *Gua-Bonito*. Voir au *Vocab. haïtien*, à la fin du volume.

de son amour, donne au chef des *Ha-Hiona* la connaissance des métaux précieux, des pierres fines, l'art de les travailler et de les mettre en usage; elle ne le quitte qu'après l'avoir mis en possession de cet art, lui et les autres chefs qui l'accompagnaient, *Albeborael* et son père *Albebora* (1). Combien d'autres souvenirs s'éveillent encore dans toutes ces traditions! *Nara*, la retraite sacrée, se retrouve dans le *Nâr*, *Nara*, *Nairrit* des légendes antiques de l'Inde et, en Amérique, dans le *Nare*, l'un des plus grands affluents du Magdalena; dans ce royaume de l'autre crépuscule (2), antipode de l'Inde, celui peut-être où la Matsyâ, la nymphe de la traversée, conduit le marchand, le marin, le passager, dont elle était l'amante.

Ainsi, dit encore M. d'Eckstein, dans un passage analogue (3), « la nymphe reste au service du roi des pêcheurs; elle appartient au Tîrtha, au lieu saint de la traversée d'une rive de la Jamunâ. Les Tîrthas sont des institutions fondées par les Céphènes et les Chamites, à travers toute l'Asie et l'Afrique. C'est par elles qu'on initie les marchands et les marins aux mystères de leur route. La route terrestre et la route maritime servent de figure à celle de la vie. Le soleil voyageur va de l'orient au couchant, du couchant à l'orient, du royaume oriental d'un Kuverah des richesses métalliques et des gommes précieuses, trésors de la montagne, pleines de vertus magiques et curatives, au royaume occidental d'un Nairrit possesseur des perles, des coraux, des conques précieuses, trésors de l'Océan. Les deux abîmes se correspondent ainsi, le gouffre du mont et le gouffre

(1) Ces noms ne sont pas moins intéressants que les précédents, à comparer avec ceux de l'ancien monde.

(2) Il y avait également une province de *Naïrit* ou *Nayarit* au Mexique, ainsi appelé du dieu principal qu'adoraient ses habitants. Elle était située dans les montagnes entre les provinces de Zacatecas, de Culiacan et de Durango. (Alcedo, *Dicc. geogr. hist.*, etc., art. *Nayarith*. — Frejes, *Hist. breve de la conquista de los estados indep. del imp. mex.*, pag. 150.)

(3) *Sur les sources de la cosmog. de Sanchon.*, etc., page 226.

de la mer. Le marchand va aussi d'un bout du monde à l'autre sous la tutelle du dieu. »

On voit aussi que, malgré leur incohérence, les traditions haïtiennes renferment encore de précieux renseignements pour l'histoire primitive. On y retrouve les origines de la métallurgie dans ces îles, où elles se rapportent à des événements antérieurs, ou postérieurs au cataclysme qui acheva la séparation des continents, aujourd'hui réunis de nouveau, grâce au génie de Colomb. Avec l'art de fondre et de ciseler l'or, nous avons celui de travailler le marbre et les pierres précieuses, ce qui est indiqué par le *guanin* et le *ciba* dans la légende haïtienne (1). Les grandes grottes de Haïti où Bartolomé Colomb découvrit, jusqu'à seize milles de profondeur, des mines et des travaux métallurgiques, abandonnés depuis des siècles (2), témoignent de l'antique exploitation de l'or aux Antilles. Pierre Martyr mentionne les travaux d'art retrouvés de son temps, et Saint-Méry affirme (3) qu'on découvrit en 1787, dans les montagnes de Guanaminto, un sépulcre avec une pierre, gravée de lettres inconnues. Dans ces montagnes, comme dans toutes les îles voisines, il existe des grottes considérables, travaillées de main d'homme, ornées de sculptures analogues à celle du soleil et de la lune de Caunau, et précédées d'ordinaire des deux stèles des *chemis* qu'on découvre toujours deux par deux, ainsi qu'en Asie.

L'état de civilisation « où les Caraïbes, aussi bien que les autres

(1) Voir l'*Ecrit du frère Romain*, plus bas, page 436.

(2) « Repertæ etiam in Aiti mirabiles fodinæ, ex quibus aurum à Salomonis classe petitum Columbus judicavit. De illis in navigation. Columbi ita scribitur : *Barthol. Columbus in Hispaniola invenit specus altissimos et vetustissimos, unde aiunt Salomonem aurum suum eruisse. Hæc auri fodina protendebatur ultra milliaria* XVI. Hæc ille. Ingens omnino argumentum, gentes olim eam insulam accessisse metallicas, quales ab omni ævo Phœnices et Hispani fuerunt. Nam illæ fodinæ, non ab Aitanis, quales reperti, quos metallicæ rei penitus ignaros fuisse, et venas in terræ visceribus ignorasse, constat. Aurum ex rivis sublegebant. (Hornii, *De originibus americanis*, lib. II, cap. VIII, pag. 99.)

(3) *Description de la partie française de Saint-Domingue.*

naturels des îles et des Guyanes, furent trouvés, dit un auteur haïtien (1), ne permet pas de supposer qu'ils étaient capables de construire des monuments de l'importance de ceux qu'on a découverts ensevelis dans leurs forêts. Ce sont de vastes cryptes creusées dans le roc, et des murailles d'une longue étendue, en pierre sèche ou seulement en terre. Une autre race, d'autres hommes plus policés, auraient donc occupé ces pays, dans des temps reculés, et les Indiens de la dernière époque auraient succédé à la civilisation et à ces peuples éteints par on ne peut savoir quelles révolutions! Ces premiers occupants, d'où venaient-ils? étaient-ils autochtones? Les savants sont partagés sur ces questions; elles sont obscures et inextricables. »

(1) E. Nau, *Histoire des Caciques d'Haïti*, Port-au-Prince, pages 49-50.

CHAPITRE XVI.

La Limné de l'Occident. Si elle était située en Amérique? Nations Cares de l'Amérique méridionale et leurs alliés. Les Tayronas ou peuples forgerons des montagnes de Santa-Marta. Leur habileté dans la mise en œuvre des métaux et des pierres précieuses. Cultes divers qui s'y rattachaient. Mythe de Bochica et de Chia.

Les questions d'origine présentent partout de grandes difficultés, et ce n'est qu'en recherchant dans les traditions des peuples les lambeaux de leur histoire, et en les comparant entre eux qu'on parvient quelquefois à faire sortir une lueur de ce chaos. Celles qui se rapportent aux origines de la métallurgie américaine, dont nous parlions tout à l'heure, ne sont pas des moins importantes. C'est sur ce point qui paraît se rattacher encore d'une manière si curieuse au nom des Cares, que nous désirons porter maintenant l'attention du lecteur. On sait la quantité de métaux précieux qui ont été tirés du continent américain depuis Colomb; mais on a vu également la preuve que dans les temps anciens ce continent n'avait pas moins de célébrité sous ce rapport. M. d'Eckstein, que nous aimons à citer à l'occasion, va lui-même nous donner une description poétique et savante à la fois, des lieux où la tradition des Cares plaçait anciennement les mines les plus renommées : « L'Hélios d'Homère, dit-il (1), sort d'une Limné empourprée par les feux du couchant et remonte ensuite à l'Orient pour trôner dans un ciel d'airain. Voss et Welker, ainsi que Völker, ont rapproché ce passage de

(1) *Sur les sources de la cosmog. de Sanchoniathon*, page 130.

celui d'un fragment du Prométhée délivré d'Eschyle, où le chœur des Titans vient retrouver Prométhée attaché au mont Caucase; il arrive de la Limné qui est d'un rouge ardent ou d'un golfe du couchant sur les rives de l'Okeanos, fleuve qui enveloppe le globe. C'est là que descend Hélios avec ses coursiers fatigués de la course du jour, dans le pays des Ethiopiens de l'occident. »

Maintenant, si l'on jetait les yeux sur une carte de la mer des Antilles et des côtes voisines du Darien et de Sainte-Marthe, on pourrait s'imaginer, en réunissant, avec cela, les données géographiques et les traditions de ces contrées, que c'est là précisément que l'auteur aurait voulu placer cette Limné, ainsi que le séjour des véritables Éthiopiens de l'occident. C'est, en effet, dans les montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre autour du golfe de Darien, entre la baie de *Maracaibo* et l'isthme de Panama, que se trouvent encore aujourd'hui des mines d'or et d'argent, des plus riches et des moins exploitées du globe : c'est entre les sommets les plus inaccessibles de ces montagnes qu'existent les ruines gigantesques des cités cares, ainsi que les débris des forges célèbres où les cyclopes de l'Amérique forgeaient les armures d'or des rois et des princes de ces régions. C'est là, nous l'avons dit, aussi bien que dans les portions du continent qui s'étendent au sud et à l'est, arrosées par les plus grands fleuves du monde, que se retrouve plus qu'en aucun lieu de l'Asie et de l'Amérique elle-même, ce nom de *car* ou de *caro*, dans les noms des populations et des villes, sans compter une multitude d'autres noms, dont le son et l'étymologie sont familiers à tous ceux qui ont présents les souvenirs de la Phénicie et de l'Asie Mineure.

A la suite de Panama, vient *Pananome*, puis les provinces et les rivières de *Tabor*, d'*Abinamechi*, d'*Abibeiba*, etc. (1); les

(1) Sans compter les suivants : *Abacuchi* ou *Abacari*, dans le territoire des Amazones; *Abanos*, tribu de la Nouvelle-Grenade; *Abigira*, *Abipi*, *Abitani*, noms de tribus et de villes; *Abibeya*, *Abraya*, *Abraiba*, *Abrayme*, etc., comme noms de chefs dans ces contrées.

montagnes d'*Oromina*, d'*Abibi*, baignées au sud par le grand fleuve *Cauca*, dont le nom rappelle encore le *Caucase* et les *Caucaunes*; puis *Cartama*, *Caramanta*, et plus au nord les Cofanes, tribu puissante habitant les bords d'un fleuve du même nom (1), autre souvenir des *Cophanes* ou *Céphènes* de l'orient, issus d'une souche chamitique comme les Cariens. Aux bords de la mer vers le nord, dans ces régions de Terre-Ferme, où presque chaque nom de tribu ou de bourgade commence encore aujourd'hui par *car*, se présente *Malambó*, dont le son phénicien n'échappera à personne; c'est celui d'une tribu célèbre anciennement avec les *Bondas*, les *Chimilas* et les *Tayronas* ou les forgerons, les gens de l'enclume, populations essentiellement métallurges et des plus distinguées entre toutes les nations cares dont ils faisaient partie, et qui fournissaient d'or et de bijoux la plus grande partie de l'Amérique méridionale et des Antilles (2). Toute la chaîne des montagnes, avec ses ramifications, aux cimes couvertes de neige, entre le golfe de Darien et la ligne de l'Équateur, où l'on devrait chercher peut-être le véritable Atlas, ce nombril du monde, était renommée pour l'abondance et la richesse de ses veines métalliques, pour la splendeur de ses cristaux, pour la beauté de ses pierres précieuses, et surtout l'existence de ses mines de jade vert, la pierre sacrée de l'Amérique qu'on ne trouvait, qu'on ne taillait que là (3).

(1) Montesinos, *Memorias antiguas historiales del Peru*, lib. I, cap. IX. MS de ma Coll., tiré des Arch. de l'Acad. royale d'hist. de Madrid. — Alcedo, *Dicc. geogr. hist.*, art. *Cofanes*.

(2) Voici ce que dit à ce sujet l'évêque de Panama, Piedrahita : « Oyo la voz (Ursua) que celebrada » la riquezas del Tayrona, del cerro y » valle en que estaban los minera- » les de oro, y plateria, en que se » fundian las primorosas joyas de » feligrana en varias figuras, de » aguilas, de sapos y culebras, ore- » jeras, chagualas, medias lunas, y » canutillos, de que tan vistosa y » ricamente se arreaban todas las » naciones que corren desde el cabo » de la Vela, hasta las extremida- » des de Uraba, y la suma quan- » tiosa de oro en puntas y pol- » vos, etc. » (*Hist. gen. del reyno de Nueva Granada*, etc., lib. II, cap. 9.)

(3) Julian, *la Perla de la America*, etc., part. I, disc. III, IV, VIII, et part. II, disc. II.

Les immenses ruines que les premiers conquérants espagnols découvrirent dans ces contrées, surtout en s'avançant dans la direction de *Cartama* et de *Caramanta*, au bassin du haut Magdalena, les routes taillées dans le roc vif, ou construites de pierres énormes, dans des proportions plus vastes encore qu'au Pérou (1), tout cela avec des traces remarquables d'antique canalisation, et en face des vestiges de la civilisation qu'avaient conservés les nations riveraines de ce fleuve, prouve de quel haut degré de culture celles-ci étaient alors descendues. Dans les montagnes, l'or et l'argent, travaillés avec tant d'art (2), le cuivre si admirablement trempé (3), les pierres fines et dures, le jaspe, le

(1) *Relacion de lo que sucedio al Magnifico señor capitan Jorge Robledo en el descubrimiento que hizo de las provincias de Antiochia*, etc. MS. des Archives de l'Acad. roy. de Madrid. Copie de ma Coll.

(2) Piedrahita, *Hist. de N. Granada*, etc., lib. cap. XIV. — Julian, *la Perla de la America*, passim. — « Il est certain que les mathématiciens français, dit Carli, n'ont jamais pu comprendre comment ces peuples sont parvenus à faire des statues d'or et d'argent toutes d'un jet, vides au dedans, *minces et déliées*, etc. » (*Lettres américaines*, tome I, lettre 21.) « J'en ai tenu une, dit l'annotateur de ces lettres, qui était une espèce de momie. On n'y voit aucune soudure. On a pareillement admiré des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or et d'argent, sans aucune soudure; des poissons jetés en fonte, dont les écailles étaient mêlées d'or et d'argent; des perroquets qui remuaient la tête, la langue et les ailes; des singes qui faisaient divers exercices, tels que filer au fuseau, de manger des pommes, etc. Ces Indiens entendaient fort bien l'art d'émailler, qu'a tant cherché Palissy, et de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses. » Je possède un vase à dessins émaillés dans ma collection, provenant des ruines de Palenqué; il me fut donné par le dernier gouverneur de l'État de Chiapas, don Angel Corso, et je crois que c'est l'unique en Europe. B de B.

(3) « Parmi les arts que nous avons appris des Américains, ou que nous aurions pu en apprendre, nous rangerons celui de donner au cuivre une trempe aussi dure que celle de l'acier et d'en faire des haches excellentes et d'autres instruments tranchants. C'est un secret qui nous est totalement inconnu. Le comte de Caylus examina une de ces haches en France et la jugea de la plus haute antiquité, parce qu'elle était semblable aux anciens ouvrages analogues de la Grèce. Ils savaient aussi donner au cuivre un poli qui réfléchissait parfaitement les images des objets et servait de miroir. C'était l'espèce des miroirs communs; car ceux des femmes de la cour étaient d'argent.... Ils mêlaient aussi l'or au cuivre et donnaient à ce métal mixte une trempe assez dure pour en faire des haches de bon usage. Oviedo nous apprend, dans son *Histoire générale*, que parmi les présents que les Indiens apportèrent au port Saint-Antoine, il y avait trente-six haches de métal

porphyre et le marbre qu'on ciselait encore avec tant d'habileté (1) ; aux bords de la mer, la pêche des perles les plus brillantes, rappelaient sans nul doute cette civilisation des Cares, qui avaient couvert le monde de leurs colonies. Au souvenir de ces traditions extraordinaires, en face de ces montagnes qui portent le nom de la Limné, par excellence, nous sommes bien souvent tenté de voir là la source de ces légendes mexicaines où Quetzalcohuatl joue un si grand rôle; nous sommes tenté d'y placer cet Orcus de l'Océan et de la terre; ce Mictlan où ce personnage mythique allait chercher ces os de jade (2), ces pierres si précieuses au point de vue religieux, dont il voulait faire des hommes, de

mêlé d'or et de cuivre. L'ancien Ulloa dit avoir observé, dans le *Journal de Colomb*, que lorsqu'il arriva à la terre ferme d'Amérique (*ou continent*), que certainement il découvrit avant Vespuce, il y avait parmi ces peuples des rasoirs et autres instruments faits de bon cuivre, c'est-à-dire bien trempés. » (Carli, *loc. cit.*) « L'art de tremper le cuivre, ajoute l'annotateur, connu des Grecs et des Romains, se conserva en Occident jusqu'à la prise de Constantinople. » Voyez *Art des siéges*, par M. Joly de Maizeroy, 1778, page 4. — Je possède plusieurs haches de cuivre mêlé d'or et de bronze, trouvées dans des tombeaux américains, et un masque en bronze admirablement fondu, le seul objet de ce genre qui existe en Europe. Un membre de l'Institut fort distingué, M. Rossignol, a publié *Sur les métaux dans l'antiquité*, etc., un ouvrage remarquable de recherches et d'érudition. Mais il en eût doublé l'intérêt, s'il y avait ajouté quelque chose de l'art métallurgique des Américains, si analogue à celui de l'antiquité classique. Les détails à ce sujet dans les auteurs espagnols sont aussi curieux que nombreux et intéressants. B. de B.

(1) « Les académiciens français et espagnols en virent (des miroirs) chez les Guanches, et l'on ne sait pas s'ils sont de pierre naturelle ou de composition. Ceux de Gallinace (obsidienne) étaient ovales, et quelques-uns avaient même un pied et demi de diamètre. La surface en était concave ou convexe. La Condamine assure qu'ils étaient aussi bien travaillés que si ces gens avaient eu les instruments les plus parfaits et avaient connu les règles les plus précises de l'optique. La Condamine avait mis un de ces miroirs d'Inca dans la caisse qu'il envoyait à Paris et qui périt dans le voyage » (Carli, *loc. cit.*) — « Je suis étonné, ajoute ici l'annotateur, que l'auteur ne nous dise rien de ces miroirs d'un très-beau métal blanc particulier, aussi brillant que l'argent, qui faisaient partie des riches présents que Montézuma envoya la première fois à Cortès. Ils étaient enchâssés en or. Etait-ce du *platine?* Cela me paraît fort probable. On savait donc le fondre et le traiter. » (Ibid. *loc. cit.*)

(2) Alcedo dit quelque part que l'on trouvait le jade vert dans les mines d'argent (*Dicc. geogr. hist.*).

reculer jusque dans cette terre puissante des Cares, le *Tlapallan*, si longtemps mystérieux et où Quetzalcohuatl avait puisé tous les éléments de la civilisation primitive du Mexique.

Établis au centre des montagnes les plus élevées de l'Amérique, entourés des fleuves gigantesques qui s'en échappent entre les scènes de la nature la plus riche du monde, et qui semblent l'image la plus vraie du paradis terrestre, est-il étonnant que les Cares, quel que soit d'ailleurs leur berceau primitif, aient pu rayonner de là vers toutes les régions, dans les deux hémisphères? est-il étonnant qu'ainsi que dans les contrées phlégéennes de l'Asie centrale, il aient eu, les premiers, le monopole des métaux précieux, et qu'on ait retrouvé encore au XVIe siècle, parmi les peuples descendus d'eux, en Amérique, ou parmi lesquels ils se mêlèrent, l'art métallurgique porté à un si haut degré de perfection? peut-on s'étonner, enfin, que ce qui restait d'eux et de leurs institutions, malgré la barbarie relative où ils étaient tombés, depuis leur mélange avec des tribus anthropophages, eût un caractère d'analogie si frappant avec les institutions primitives de l'Asie? Car il est une chose dont on devrait toujours se souvenir, en lisant les histoires de la conquête de l'Amérique; c'est que bien des populations qu'on se représente si souvent comme des nations sauvages, l'étaient bien moins alors qu'on ne saurait se l'imaginer aujourd'hui (1) : que ce n'est qu'en lisant les relations originales des conquérants qu'on entrevoit la vérité à l'égard de ces nations, dont plusieurs ne sont devenues sauvages et anthropophages même qu'à la suite de la conquête.

Au-dessous des volcans qui continuent à remuer la terre dans ces régions phlégéennes, les populations, de leur côté, continuent encore aujourd'hui à porter leurs hommages au lac d'Iguague, à quatre lieues de Tunja, dans la Nouvelle-Grenade, où la tradition place une des scènes de leur antique cosmogonie. Dans ce lac, qui

(1) Voir le *Popol-Vuh*, introd., page XXII et suiv.

paraît avoir succédé à un volcan éteint (1), ils adoraient naguère la déesse Bachué qui, fécondée par son fils, né sans père, était devenue la mère des hommes, et après avoir peuplé le monde, s'était précipitée avec lui dans les eaux du lac, où ils avaient été l'un et l'autre transformés en de gigantesques serpents. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa construction géologique, la forme des rochers de Suba et de Facativa, qui se dressent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière du Funzhà, communément appelée Rio de Bogota, après avoir réuni les eaux de la vallée, s'est frayé un chemin à travers les montagnes situées au sud-ouest de la ville de Santa-Fé. C'est là que la mythologie des *Muyscas* ou *Chibchas* place encore une des scènes de ses origines cosmogoniques. Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la tradition, les habitants du plateau de Bogota vivaient comme des sauvages, nus, sans agriculture, sans lois et sans religion. Alors apparut *Bochica*, appelé quelquefois le fils du soleil, d'autres fois identifié lui-même avec cet astre : il était accompagné d'une femme appelée *Chia*, non moins remarquable par sa beauté que par son extrême méchanceté. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent bientôt toute la vallée. Ce déluge fit périr la plupart des habitants; quelques-uns seulement s'échappèrent, en se réfugiant au sommet des montagnes voisines. Bochica, irrité, chassa Chia de la terre, et elle devint la lune qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète. Ayant ensuite pitié des hommes, il brisa par sa puissance la barrière de rochers qui fermaient le plateau, et fit écouler ainsi les eaux en créant la rivière de Funzha (2).

(1) Simon, *Noticias de Tierra-firme*, etc., part. II, not. IV, cap. IV. — Ternaux Compans, *Essai sur l'ancien Cundinamarca*, page 8.

(2) Simon, *loc. cit.* — Ternaux, *ibid.* — Piedrahita, *Hist. de N. Granada*, lib. I, part. I, cap. 3.

Le temps reculé où la lune n'existait pas encore rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine (1). L'astre de la nuit est peint comme un être malfaisant, qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que Bochica, fils du soleil, sèche le sol, protége l'agriculture et devient le bienfaiteur des Muyscas. Ces Muyscas ou *Moscas* de la Nouvelle-Grenade, nation métallurge également comme les *Tibareni* et les *Moschici*, ces autres alliés des Cariens, dans l'Asie occidentale, adoraient encore *Nemodocon*, ou *Nemiatocoa*, regardé en particulier comme le dieu des orfèvres et des tisserands. C'était lui qui présidait aux orgies, où il apparaissait sous la forme d'un ours, affublé d'un manteau, qui dansait et s'enivrait avec les danseurs. On ne lui offrait jamais de sacrifices, parce qu'il se contentait de la *chicha* ou hydromel qu'il buvait dans ces occasions. On le désignait aussi sous le nom de *Fo*, le renard (2).

Ce culte et celui de *Chia*, la lune, se rattachaient encore aux conceptions lascives des Cares, à qui toutes ces contrées devaient leur civilisation primitive. Car Chia était la déesse des sortiléges et des amours, souveraine des lieux souterrains, où elle avait ses sanctuaires; c'est pourquoi les dieux ne lui permettaient de paraître que dans les ténèbres ou de nuit. Véritable Hécate, elle était représentée sous la forme d'une chouette, et son culte se célébrait par des danses, mêlées d'orgies licencieuses, ce qu'on retrouve chez les Caras et ensuite chez les nations de la race nahuatl (3). Au culte de Chia paraissait se rapporter celui de *Dobayba*, la mère des dieux (4), dont le temple, caché au fond d'une caverne, dans les montagnes les plus âpres du Darien, recé-

(1) Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., tome I, page 89.

(2) Simon, *Noticias*, etc., part. II, lib. IV, not. 4.

(3) La race nahuatl paraît s'être apparentée de bonne heure avec les *Caras*, avec lesquels elle s'identifie en bien des lieux.

(4) Herrera, *Hist. gen. de las Ind occid.*, decad. II, lib. I, cap. I, et lib. II, cap. XIV.

lait, disait-on, des richesses prodigieuses; mais soit que ces richesses n'existassent que dans l'imagination avide des Espagnols, soit que les indigènes eussent réussi à leur en dérober le chemin, il est certain que les conquérants ne parvinrent jamais à le découvrir.

CHAPITRE XVII.

Antiques sanctuaires. Les Cabires et Curètes. Souvenirs des dieux Macares, existant encore en Amérique. Dieux et cosmogonie du Pérou Signes distinctifs de la civilisation antique, couschite, assyrienne, égyptienne, américaine, etc.

Un autre sanctuaire du soleil et de la lune existait au confluent de la rivière de *Carare* et du fleuve Magdalena, sous la forme de deux colonnes naturelles, sculptées et cannelées de main d'homme, d'une hauteur prodigieuse : elles portaient aussi l'une et l'autre le nom de *Furatena*, et elles étaient regardées comme les génies tutélaires des montagnes, des fleuves et de la mer (1). Les nations voisines y accouraient en foule pour y présenter leurs offrandes. De petits simulacres de ces colonnes étaient placés à côté des morts dans les tombeaux, et l'on en emportait, ainsi que ceux des Dioscures et des Cabires (2), sur la terre, sur les fleuves et sur l'Océan, comme des dieux protecteurs des voyageurs, des marins et des marchands. De même qu'en Asie et en Grèce, on les retrouvait sous cette forme, ou sous celle de phallus ou de ser-

(1) « Su adoratorio (de los *Musos*) mas principal eran dos elevados peñascos en forma de hermosisimas columnas, llamadas *Furatenas*, ambas de piedra histriadas, etc. » (Zamora, *Hist. de la prov. del N. Reyno de Granada*, lib. III, cap. XXVIII.)

(2) « Tuve en Santa-Marta el gusto de ver algunas alhagas de estos sepulcros... Eran dos columnitas de marmol blanco, pero con algunas manchas de jaspe... todo labrado con tanto primor y finura, que no podia salir con mayor perfeccion, de las manos de un artifice europeo... las columnas eran chiquitas, a manera de las que suelen verse en los Sagrarios, con su basa y chapitel pulidas y hermosas a maravilla. » (Julian, *la Perla de Santa-Marta*, etc., part. I, disc. X, § I.)

pents, presque toujours unis deux par deux : car sous ces divers symboles, les Américains représentaient aussi parfois les jumeaux, *Hun-Batz* et *Hun-Chouen*, changés en singes, ou leurs adversaires *Hun-Ahpu* et *Xbalanqué*, les deux serpents, couverts de plumes, *Quequetzalcohua*, tels qu'ils se trouvent sur le titre de nos ouvrages (1), ou bien formant le caducée de Mercure, symbole non moins américain que grec, les deux colonnes ou les deux bras, les vrais *Cabirim* ou *Gabirim*, dont le sens, dans le quiché et ses dialectes (2), les Deux, les Bras ou Ceux qui ouvrent la bouche en bâillant, comme les *Pataikoi*, ne se trouve nulle part aussi complet qu'en Amérique.

C'étaient donc eux, les vrais Pataikoi, *Hun-Batz* et *Hun-Chouen*, les artisans célestes, les démiurges, qu'on adorait sous ces diverses formes, les dieux singes, les génies protecteurs des travaux de la civilisation dans l'Amérique centrale, dans les montagnes de Bonda et de Tayrona, comme au Cundinamarca, au pied des deux colonnes de *Furatena*, modèles, peut-être, de celles que les Phéniciens placèrent depuis à l'entrée de la Méditerranée. Du pied d'une de ces colonnes sortait une source sacrée où les pèlerins s'abreuvaient : leur situation, au centre des plus hautes montagnes du noyau américain, dans une contrée où tout annonçait le nom des *Cares* ou des races qui leur furent apparentées, le culte dont elles étaient l'objet, ne rappellent que trop les colonnes d'Hercule, si fréquentes dans l'ancien monde, entre l'Océan et la Palestine ; mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'avec tous ces souvenirs, elles existaient pré-

(1) Voir la *Relation des choses de Yucatan*. La gravure des deux serpents enlacés a été dessinée d'un anneau en pierre du Jeu de paume antique de Chichen Itza, au Yucatan.

(2) *Cab*, dans le quiché, et *kab*, dans le maya, signifie main, bras, dans son acception la plus ordinaire ; de là *cabir*, verbe quiché, et *kabul*, maya, qui signifie se faire bras et se faire deux, se doubler, de *cab*, qui veut dire deux dans ces deux langues. *Cab*, dans les mêmes langues signifie aussi le miel, la douceur ; prononcé gutturalement comme *gab* en quiché, il signifie ouvrir la bouche, saisir avec les dents et bâiller, comme le mot *gape* en anglais.

cisément dans ces lieux, comme les signes des richesses minérales, des pierres précieuses et des forges d'or, apanage des dieux Macares et des Hercules, dont le nom même s'y conserva jusqu'au temps de la conquête, comme le titre des rois de Bonda et de Malambó. En effet, la plus grande partie de l'Amérique était déjà soumise aux armes espagnoles, et plus de soixante ans s'étaient écoulés depuis la découverte du continent par Colomb, que le *Macar-Ona* des forges de Sainte-Marthe continuait à résister avec les Tayronas aux envahisseurs étrangers et à tenir cette ville en éveil (1). Aujourd'hui même, que ces populations sont en grande partie disparues, sans laisser d'autre souvenir que celui de leurs antiques richesses, le nom de l'Hercule *Macar* s'est maintenu comme un dernier signe de la puissance et de l'extension maritime des Cares, aux embouchures de plusieurs des plus grands fleuves du Nouveau-Monde. Une montagne et un cap de la côte du Rio de la Hacha (2) en a pris le nom de *Macaira*. La plus grande des îles situées à l'embouchure de l'Orénoque porte celui de *Macare*, et l'un de ses bras celui de *Macareo*. Entre Caracas et Victoria, une localité de la côte porte le nom de *Macarao*. Une autre s'appelle *Macarapana*, dans la province de Cumana; *Macara* en est une autre de la province de Jaen, dans l'Equateur; *Macarabita*, dans celle de Tunja de la Nouvelle-Grenade, sans en compter bien d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer.

Cabires ou Curètes, nous les retrouvons dans le même pays, offrant partout, dans leurs étymologies, un sens raisonnable. Stèles, colonnes ou phallus, deux à deux, comme les *chemis* du soleil et de la lune, à l'entrée des grottes de Cauuna, à Haïti;

(1) Castellanos, *Varones ilustres de Indias*, etc., part. II, canto 3, pag. 533.

(2) Sur la côte de terre-ferme de la Nouvelle-Grenade. Il n'est pas jusqu'au Mississippi qui ne présentât autrefois un souvenir du même genre, dans la rivière *Macaret*, un de ses affluents dans la Louisiane (Alcedo, *Dicc. geogr. hist.*, au mot *Macara*, etc.).

Pataikoi jumeaux et protecteurs des arts, dans les forêts ou au fond des forges souterraines, comme *Hun-Batz* et *Hun-Chouen;* volcans sublimes au Guatémala et fils d'une prostituée de l'Enfer, comme les deux Hun-Ahpu, qui reparaissent sous la forme de deux êtres, moitié hommes, moitié poissons, après avoir été livrés au bûcher de Xibalba, ils sont identiques avec les Dioscures qui se montrent sous la forme d'Ichtyes, issus de Derketo (1), dans les régions chamitiques de la Syrie. Cabires, ce sont encore les Hun-Ahpu qui allument les fourneaux et soufflent le feu intérieur de la terre, de manière à faire trembler le monde; stèles, colonnes ou phallus, ils se présentent à l'entrée des montagnes de Carare et de Caracua, protégeant les orfèvres et les forgerons dans la montagne, comme les pêcheurs de perles au fond de la mer (2).

Continuons à monter vers l'équateur, et du Mexique jusqu'au pied du Chimborazo, du Cotopaxi jusqu'au Cuzco, nous retrouverons, comme un symbole des mêmes idées, les indigènes, amassant de distance en distance des tas de pierres, ainsi qu'on l'a vu dans plus d'un canton de la Grèce et de l'Asie Mineure : nul ne passera sans y jeter sa pierre ; souvent il y ajoutera un brin d'herbe ou une branche d'arbre, en hommage au génie du

(1) Eckstein, *Sur les sources de la cosm. de Sanchoniathon*, page 118.

(2) A l'exception du nom de *Macar*, dont le nom subsiste en tant de lieux, il n'est resté dans la tradition rien de bien clair sur les divinités spéciales des Cares dans ces contrées. Ce qu'il y a de curieux, toutefois, c'est que la langue quichée, dont un dialecte était parlé par les Cares de Copan, donne une fort bonne étymologie d'*Osógo*, nom du dieu national des Cariens d'Asie, soit qu'on le fasse dériver d'*olz* ou *olzoy*, le homard, et de *ogo*, resplendir sur l'eau ; ce qui ferait le *homard resplendissant*, nom qui conviendrait à merveille à une divinité de l'élément humide, comme l'était celle des Cariens ; soit qu'on le fasse venir d'*ox*, trois ou trois fois, et d'*ogo*, celui qui brille trois fois sur l'eau, étymologie également admissible dans ce cas. Ajoutons que le nom même de *Labrandeus*, dieu guerrier des Cares, identique probablement avec *Osógo*, a une racine tout à fait américaine : *lab* est l'augure qu'on cherchait avant de commencer le combat, en quiché, et de là *labal*, guerre. Dans la langue maya, *lob* est le mal. Voir pour ces dieux cariens, A. Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique*, etc., tom. III, page 139 et suiv.

lieu; d'autres fois, il réunira trois autres petites pierres, dont il formera un foyer éphémère, où il brûlera quelques grains de copal. Là aussi nous rencontrerons les mêmes symboles mythologiques qu'au Cundinamarca, souvent encore avec les mêmes noms que dans le monde ancien. Au Pérou, on adorait sous le nom de *Curi*, les dieux jumeaux, et semblables aux Dioscures et aux Curètes, les *Caracas* ou chefs des races primitives étaient sortis d'un œuf (1).

Dans les idées cosmogoniques des prêtres de Guamachuco, *Atagayu* était le principe de toutes choses : de son sein étaient sortis deux éléments opposés, *Sagad-Çaura* et *Vanu-Gaurad* (2), lesquels à leur tour créèrent une trinité qui gouvernait le monde, *Gua-Mansuri*, *Uvigaicho* et *Vustigui* : ceux-ci étaient les dieux de la génération, producteurs des moissons, et ils s'étaient adjoint *Llaygen*, le fécondateur, le dieu des eaux et des pluies. Gua-Mansuri, d'après la tradition recueillie à Guamachuco était né dans la province de ce nom, qu'il avait trouvée, à sa naissance, habitée par des êtres semi-divins comme lui, et qu'on appelait *Gua-Chemin* (3). Ceux-ci avaient une sœur du nom de *Cauptaguan*, et Gua-Mansuri l'ayant vue, l'aima et la féconda. Ses frères irrités la tuèrent et réduisirent son corps en poussière, après l'avoir brûlé, et Gua-Mansuri retourna au ciel annoncer à *Atagayu* que la création des hommes n'avait pas pu avoir lieu. Mais Cauptaguan, en mourant, avait mis au monde deux œufs que ses frères jetèrent à la voirie. Il en sortit deux jeunes gens, *Apo-Catequil* et *Piguerao* : ils naquirent à *Porcon* (4). Le premier

(1) Calancha, *Hist. mor. del Peru*, etc., lib. II, cap. XIX.

(2) *Ritos de los naturales del Peru*, Memoria escrita por los Augustinos de la misma provincia. MS. des Archives de l'Acad. roy. d'hist. de Madrid, copie de ma Collection.

(3) Ces mots *gua-chemin* semblent tout à fait d'origine haïtienne : *gua*, ce, il, le, et *chemin* la divinité, etc.

(4) *Porcon* était une ville considérable, suivant le même document, avec un temple immense dédié à Apocatequil, et de vastes logements pour les pèlerins qui y venaient de toutes parts. Alcedo (*Dicc. geogr.*) écrit *Porco* et en fait une petite ville de la province du même nom.

était l'auteur de tous les maux, et, à l'époque de la conquête, ajoute le document d'où nous tirons ces détails, Apo-Catequil était, de tous les dieux ou génies du Pérou, le plus craint et le plus respecté, de Quito au Cuzco. A peine venu au monde, celui-ci ressuscita sa mère qui lui remit la *guaraca* ou fronde, laissée par son père Gua-Mansuri. A l'aide de cette arme, il tua ou chassa tous les Gua-Chemin et monta ensuite au ciel annoncer à Ataguyu que la terre était libre. Ataguyu l'envoya alors à la puna de *Guacat* (2), au-dessus de *Santa* (1), avec son frère : là, par son ordre, ils creusèrent la terre d'où sortirent les hommes, puis tirant avec sa fronde, Apo-Catequil produisit la foudre et les éclairs.

Dans ces fictions, ainsi que dans bien d'autres, on retrouve toute cette suite de créations que signalent les mythologies de l'Asie Mineure et de la Babylonie; elles se combinent ici avec la pensée des mystères de la vie et de la mort, de la résurrection et des jugements, ainsi que dans l'épopée des Hun-Ahpu, au Guatémala. Pour le moment, nous nous contentons de signaler ce nouveau point de contact avec quelques cosmogonies du vieux monde ; mais en terminant, ajoutons que pour se rendre à l'enfer péruvien, *Upamarca*, dans la langue qquichua (3), il fallait que l'âme, dépouillée de son enveloppe mortelle, passât une rivière sur un pont étroit, formé de quelques cheveux, en se faisant précéder par de petits chiens noirs (4).

De tant de ressemblances et d'analogies entre les origines et les cultes de l'*ancien* et du *nouveau* monde, il est impossible de douter que ces deux continents n'aient eu autrefois des communications fort fréquentes et que l'un ne soit venu de l'autre.

(1) *Guacat* paraît un nom d'origine nahuatl, aussi bien que la fable de la fronde, qui rappelle, avec ses divers autres détails, l'histoire de Hunahpu et de Xbalanqué.

(2) *Santa*, orthographié quelquefois *Sancta* et que nous trouvons écrit *Santapor*, dans Calancha, *loc. cit.* lib. II, cap. VIII. C'était une ville et une province confinant au Pacifique entre Guailas et Truxillo.

(3) Calancha, *Hist. moral. del Peru*, lib. II, cap. XII.

(4) Au Mexique, c'étaient des chiens roux qu'il fallait.

Auquel donnerons-nous la priorité? C'est là, comme nous l'avons déjà dit, une question que nous laissons au temps et à des investigations plus complètes à décider. La science arrivera-t-elle jamais, d'ailleurs, à préciser l'âge du monde? Ce à quoi nous nous intéressons davantage en ce moment, c'est aux origines de la civilisation dont on retrouve des vestiges si considérables dans les antiques traditions de l'Amérique. Nous parlons surtout de cette civilisation matérielle, aux constructions gigantesques, dont Babylone en Asie, Thèbes et Memphis en Égypte, étaient l'expression; de cette civilisation, « de cette puissante organisation de la force, de ce despotisme où le roi usurpait la place de Dieu (1), » telle que nous la voyons dans les débris des sociétés antiques, d'un bout à l'autre du continent américain.

Dans cette communauté d'idées, de culte et de cosmogonies que nous avons montrée entre l'Amérique, l'Égypte et la Phénicie, il y a surtout une chose qui nous a frappé et que nous n'avons point hésité un instant à faire remarquer tout d'abord, c'est l'embarras où se montrent la plupart des philologues et des historiens pour assigner un berceau aux peuples qui étaient en possession de cette civilisation étonnante et que rien, ni leurs langues, ni leurs institutions, ne rattachent aux autres populations de l'Asie. Si, comme l'avance M. d'Eckstein (2), les Cares sont d'origine couschite, si aux Cares se rattachent en Asie, les Lydiens, les Léléges, les Cauniens, les Chaldéens, les Céphènes, etc., et de l'autre, en Afrique, les Égyptiens et les populations libyennes, il faudra bien admettre que si le premier berceau de Cousch, en tant qu'origine première, est en Asie, son berceau comme père de tant de nations, de langues et d'institutions analogues, aurait bien des chances de se retrouver un jour en Amérique. C'est de ce continent que « les Cariens, dont l'origine est un des problèmes les

(1) Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, liv. I, ch. III, page 33.

(2) *Des Cares ou Cariens de l'antiquité*, IIe part. *passim*.

» plus importants et les plus obscurs de l'ethnographie an-
» cienne (1), » ont rayonné sur tous les points du globe, et bien que M. Renan assure que « la question d'une intrusion de races de » l'Occident parmi les Sémites ne peut être agitée qu'à propos » des Philistins (2), » nous croyons avoir présenté déjà suffisamment de preuves tendant à établir le contraire.

« Le caractère de l'ancienne civilisation assyrienne (3), qui se » rapproche parfois de celle de l'Égypte, » nous rappelle les paroles de Diodore de Sicile, qui dit positivement que Bélus était « fils de Neptune et de Libya; il conduisit des colons à Babylone, » et, établi sur les rives de l'Euphrate, il institua des prêtres qui » étaient, comme ceux de l'Égypte, exempts d'impôt et de toute » charge publique. » Diodore ajoute encore (4), ce qui est très-significatif : « les Babyloniens les appellent Chaldéens. » Or on sait que Bélus et Nemrod sont des personnages identiques, et « le Livre de Daniel distingue expressément la langue des Chal- » déens de la langue vulgaire de Babylone, (la sémitique sans » doute), et nous présente l'étude de la littérature des Chaldéens » comme un privilége de la classe noble, une sorte d'enseigne- » ment réservé, qui se donnait dans une école du palais (5). »

Ainsi les Chaldéens, les maîtres de Babylone, cette race de prêtres étrangers, devenue la noblesse du pays, était bien d'origine libyenne et occidentale, et, ce qui est plus significatif, sortie de l'Atlantique, ainsi que l'indique le nom de Neptune. M. Renan va achever de les identifier : « A une époque également anté- » historique, dit-il, nous rencontrons sur le Tigre et le bas Eu- » phrate une race qui paraît étrangère aux Sémites, les Cous- » chites, représentés dans les souvenirs des Hébreux par le » personnage de Nemrod (6), et dont le nom se retrouve peut-être

(1) Renan, *loc. cit.*, page 49.
(2) Id. *ibid.*, page 53.
(3) Renan, *ibid. ut sup.*, page 34.
(4) *Biblioth. hist.*, lib. I, 28.
(5) Renan, *loc. cit.*, page 65.

(6) *Nemrod* est un nom dont l'étymologie se trouve également fort satisfaisante dans le quiché : *Nim*, grand, fort, et *rut*, bruit, effort violent, ou bien lancer, remuer avec

» dans celui des כותים ou *Cuthéens*, des Κίσσιοι d'Hérodote,
» des Κοσσαῖοι et du *Konzistan* actuel. Tout porte à croire qu'iden-
» tiques aux Céphènes, auxquels la tradition grecque attribuait
» la fondation du premier empire chaldéen, ils procédèrent du
» sud au nord et se portèrent de la Susiane et de la Babylonie
» vers l'Assyrie. Babylone, Ninive, plusieurs des grands centres
» de population groupés autour de Ninive et que les explorations
» récentes viennent de rendre à la lumière, durent à ces peuples
» leur première fondation. Le caractère grandiose des construc-
» tions babyloniennes et ninivites, le développement scientifique
» de la Chaldée, les rapports incontestables de la civilisation assy-
» rienne avec celle de l'Égypte, auraient leur cause dans cette
» première assise de peuples matérialistes, constructeurs, aux-
» quels *le monde entier* doit, avec le système métrique, les plus
» anciennes connaissances qui tiennent à l'astronomie, aux ma-
» thématiques et à l'industrie.

» Ces conjectures sont, du reste, en accord avec les travaux de
» M. Oppert sur les inscriptions babyloniennes et avec les re-
» cherches de M. Fresnel sur les langues de l'Arabie méridio-
» nale. Tous deux sont persuadés que la langue des inscriptions
» babyloniennes est un dialecte sémitique analogue au dialecte
» du pays de Mahrah, situé au nord-est d'Hadramant. Or le dia-
» lecte du pays de Mahrah semble représenter un reste de l'an-
» cienne langue de Cousch. M. Fresnel conclut de là que c'est en
» Arabie qu'il faut aller chercher le point de départ des Cous-
» chites de Nemrod (1). »

Mais nous avons déjà vu, avec Diodore, que c'est de la côte libyenne, et comme colonie de l'Égypte et non de l'Arabie, que Nemrod et les Chaldéens sont allés à Babylone. Pourquoi s'étonner après cela qu'on trouve entre les langues sémitiques et l'égyp-

fracas, et aussi le verbe qui signifie *voler* en français, dont la racine est tout à fait quichée.

(1) Renan, *Hist. gén. et système comparé des langues sémitiques*, prem. part., pages 60-61.

tien, ainsi que les autres langues d'origine couschite, des analogies quelquefois si marquées? le contraire serait presque un prodige, après le long séjour des Hébreux en Égypte, où les Béni-Israël eurent tout le temps d'oublier leur propre langue ; après la certitude que nous avons acquise de la parenté des populations couschites avec les Égyptiens, avec Cham ; après les nombreuses alliances de celui-ci avec les fils de Sem, en Égypte ou ailleurs. Ajoutons encore ici, pour en finir avec nos emprunts à M. Renan, que « cette redou- » table organisation militaire, cette vaste féodalité qui faisait tout » aboutir à un même centre, cette science du gouvernement, » représentant si bien l'esprit de la race couschite, se trouvaient encore dans toute leur force dans les empires du Mexique, du Cundinamarca et du Pérou, au moment même de la conquête espagnole. Tout ce que cet écrivain dit de Ninive, où « nous » trouvons, dit-il (1), un grand développement de civilisation » proprement dite, une royauté absolue, des arts plastiques et » mécaniques très-avancés, une architecture colossale, un culte » mythologique qui semble empreint d'idées iraniennes, la ten- » dance à envisager la personne du roi comme une divinité, un » grand esprit de conquête et de centralisation, » tout cela existait dans l'empire des Incas, comme au Michoacan et à Mexico, lorsque les conquérants espagnols apparurent sur les côtes de l'Amérique.

(1) *Ibid.*, page 62.

CHAPITRE XVIII.

Résultats de ces recherches. Décadence d'une civilisation et d'une navigation antiques. Les Phéniciens en héritent, puis les Carthaginois. Souvenirs affaiblis des anciennes connaissances maritimes. L'Amérique dans Diodore de Sicile, etc.

Maintenant une dernière question reste à faire au sujet de tous ces peuples, soit de ceux qui existaient sur le continent américain, soit de ceux qu'on trouve si intimement liés avec eux, en Europe, en Afrique et en Asie. A quelle époque se séparèrent-ils, quand cessèrent les relations qui paraissent avoir relié autrefois, presque comme aujourd'hui, toutes les nations du monde? Ainsi que nous l'avons vu, au commencement de ce récit, on ne saurait en attribuer l'interruption qu'à ces catastrophes immenses antérieures à tous les souvenirs précis de l'histoire, et qui nous reportent évidemment aux époques diluviennes, dont parlent les différentes traditions de la terre. C'est à quoi semble faire allusion également le nom de *Phaleg* ou *Peleg*, un des descendants de Sem, suivant la Bible, et qui signifie, ajoute l'Écriture, que ce fut de son temps que la terre fut divisée (1). Mais c'est là une

(1) C'est au sens d'un déchirement matériel des diverses contrées de la terre, à la suite d'une catastrophe physique, cause ainsi d'une séparation forcée des nations, que ferait allusion le nom de *Phaleg*, suivant quelques commentateurs de l'Ecriture. Ce serait à peine deux ou trois siècles avant Abraham. Car on ne peut guère fixer la chronologie de la Bible antérieurement à ce patriarche d'une manière positive. Moïse n'en donne point, et l'Eglise, en adoptant celle des Septante dans le *Martyrologe romain*, a toutefois adopté la plus longue. Elle a agi avec sa prudence accoutumée et pris celle-là, faute d'une autre qui fût meilleure.

question trop ardue et sur laquelle nous ne nous appesantirons pas : notre tâche était de chercher à relier les deux mondes en comparant les traditions qui de part et d'autre ont conservé le souvenir d'antiques communications. Nous l'avons tenté ; le lecteur dira si nous avons réussi (1), et si nous avons apporté suffisamment de preuves pour justifier le titre de cet essai.

A la suite de toutes les recherches que nous avons faites, dans ce dessein, nous ajouterons que ce qui semblerait résulter des documents variés que nous avons eus sous les yeux, ce serait l'idée vague d'une doctrine analogue au dogme chrétien de la déchéance, qu'on trouve répandue surtout dans les traditions mexicaines (2) et qui s'expliquerait ici par la décadence d'une

(1) A propos de ces recherches, quelques amis nous ayant témoigné la crainte qu'elles ne vinssent à se trouver en opposition avec la Bible, au sujet de la tradition du déluge universel, nous avons répondu ce que d'autres avaient dit avant nous: que la Bible, comme la vérité, ne pouvait que gagner aux recherches scientifiques, de quelque nature qu'elles pussent être. En ce qui concerne le déluge, nous dirons que l'Eglise n'a pas plus décidé cette question que celle de la chronologie. Rappelons à ceux dont la conscience pourrait s'alarmer, que la Congrégation de l'*Index* ayant été réunie à Rome en 1686, à propos du livre de Vossius, intitulé *Dissertatio de vera ætate mundi*, le docte Mabillon, invité à donner son avis, soutint que l'opinion émise par le savant hollandais, sur ce que le déluge n'avait pas été universel, peut être acceptée ou au moins tolérée, comme ne contenant aucune erreur capitale contre la foi, ni contre les bonnes mœurs : « *Principio hæc opinio nullatenus* » *continet errorem capitalem, ne-* » *que contra fides, neque contra* » *bonos mores. Itaque tolerari po-* » *test et criticorum disputationi* » *permitti.* » Tel fut l'avis de Mabillon. La congrégation, composée de neuf cardinaux, d'un grand nombre de prélats et de religieux éminents, et du maître du Sacré Palais, l'écouta avec une grande admiration et s'en tint à la décision du savant bénédictin français. Voir pour plus de détails les *Ouvrages posthumes* de Don Mabillon, Paris, 1724, pag. 59, 61, etc. Aussi la *Vie de Don Mabillon*, par Don Ruinart, Paris, 1709, page 127; la *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon*, par Valery, tome I, p. 213. Je dois les détails de cette note à l'obligeance de M. Schœbel, savant allemand, résidant à Paris.

(2) C'est ce qu'exprime encore le *Codex Letellier*, à propos d'*Itzpapalott*, le Papillon aux couteaux d'obsidienne, donnée comme la même qu'*Ixcuina*, la déesse des amours impudiques, la même, ajoute le document, qui apporta la mort au monde. *Itzpapalott* est présentée aussi comme une des six constellations qui tombèrent du ciel au temps du déluge, lesquelles étaient enfants de *Citlallicué* et de *Citlallatonac*, images de la voûte céleste. Elle est identifiée avec *Xochiquetzal*, déesse des fleurs et de l'amour, l'habitante du paradis terrestre. « Esta fingen,

immense civilisation primitive dont on ne connaît jusqu'à présent, quant à l'Amérique, que des souvenirs et des traditions, mais dont l'Égypte ainsi que l'Assyrie auraient été peut-être les reflets dans l'ancien monde. Ce qui paraît hors de doute, c'est qu'à dater du cataclysme, cause de la grande séparation des peuples, les connaissances humaines se seraient trouvées partout abaissées sur la terre, dans l'ordre matériel, aussi bien que dans l'ordre moral. De là paraissent dater, ainsi que nous l'avons observé précédemment, la plupart des systèmes idolâtriques, fondés sur les terreurs de l'homme au sortir du cataclysme, et organisés par un petit nombre de prêtres, instruits de la science antique, dans le but d'établir leur puissance sur les sociétés renaissantes. Avec la décadence de la civilisation s'arrêtèrent également ces étonnantes navigations où les Cares avaient pris une si large part : le souvenir même tendit à s'en effacer de siècle en siècle parmi les nations, et l'on oublia presque qu'il y avait un autre continent, opposé à l'Europe et à l'Afrique. A l'exception des indices mystérieux que nous trouvons des voyages des Phéniciens et des Carthaginois entre l'Afrique et l'Amérique tropicale, en

» dit le *Codex Letellier*, que estando » en aquel huerto, que comia de » aquellas rosas, que esto duro » poco, que luego se quebro el ar- » bol. » Après cela vient l'image d'un tronc d'arbre couvert de fleurs rompu par le milieu et dont les racines sont des ruisseaux de sang. En tête, il y a ces mots : « *Tamo-* » *anchan* o *Xuchitlycacan;* quiere » dezir en romance (langue vul- » gaire) : Alli es su casa, donde » abaxaron y donde estan sus rosas » levantadas. » Au bas, il continue d'une autre main : « Para dar a en- » tender que esta fiesta no era buena » y lo que hazian era de temor, pin- » tan este arbol ensangrentado y » quebrado por medio, como quien » dize fiesta de travajos por aquel » pecado. » — « Este lugar que se » dize Tamoanchan, » continue la première main, « y Xuchitlycacan » es el lugar donde fueron criados » estos dioses que ellos tenian, que » asi estando como dezir en el pa- » rayso terrenal, y asi dizen que » estando estos dioses en aquel lu- » gar, se desmandaron en cortar » rosas y ramas de los arboles, y » que por esto se enojo mucho el » *Tonacateuctli* y la muger *Tona-* » *cacituatl*, y que los hecho dalla de » aquel lugar, y asi vinieron unos a » la tierra y otros al infierno y estos » son los que a ellos ponen los te- » mores. » L'arbre couvert de fleurs paraît être l'image d'un pays magnifique, détruit par quelque catastrophe; les dieux qui descendent aux enfers, sont ceux qui périssent, et ceux qui vont sur la terre, ceux qui échappent à la mort.

dehors des invasions partielles entreprises par le nord de la Scandinavie à l'Islande et de là aux côtes septentrionales de l'Amérique, antérieurement, peut-être, et postérieurement à l'ère chrétienne, on ignore s'il a existé, par l'Atlantique, quelque communication avec le continent occidental, jusqu'au jour où le génie de Colomb est venu renouer les deux mondes.

Cette décadence de la navigation, cette interruption qui se produit insensiblement dans les relations entre les deux continents, cet oubli de l'occident ou plutôt l'obscurcissement des idées à cet égard, seraient encore l'objet de plus d'une question intéressante. On ne saurait encore s'expliquer ces choses que par des cataclysmes partiels et consécutifs, brisant l'un après l'autre des nœuds antiques, en faisant descendre de nouvelles portions de terre au fond des mers; par des bouleversements terribles dans les continents ou des émigrations de peuples, fuyant dans l'épouvante leur patrie déchirée par les convulsions de la nature, comme celles qui obligèrent les tribus du nord de l'Asie à descendre vers l'Inde, qui de céphène alors devint arya (1). Sans doute les nations échappées au cataclysme atlantique, du côté de l'Orient, durent penser d'abord que c'en était fait à jamais de toutes les terres occidentales, et ce fut apparemment un hasard heureux, comme celui dont parle Diodore, à propos de la grande île découverte par les Phéniciens, qui leur fit reconnaître que tout n'avait pas été englouti par les flots, au delà de l'Océan (2).

Quelles que soient, d'ailleurs, les causes de la décadence de la navigation antique, il n'en demeure pas moins établi que les peuples qui nous apparaissent aujourd'hui comme les principaux navigateurs, dans les siècles passés, étaient les peuples de la race de Cham et en particulier les Cares. Des Cares, cette science passa aux Phéniciens et aux Étrusques : mais déjà elle avait

(1) Eckstein, *Sur les sources de la cosmogonie de Sanchoniathon*, pages 216-217 et 227.

(2) *Biblioth. hist.*, lib. V, 19-20.

perdu de son caractère d'universalité. En prenant tour à tour les rares fragments conservés dans les écrits des anciens, on la voit décliner avec les notions des terres transatlantiques, qui deviennent de siècle en siècle plus vagues et plus obscures. Les Phéniciens, craignant sans doute qu'on ne leur enlevât le monopole du commerce de l'Occident, en dérobaient, autant que possible, la connaissance aux autres nations, et l'Egypte, qui devait être mieux qu'aucune d'elles instruite de l'existence de l'Amérique, se taisait par orgueil national ou par esprit de secte, ne disant que ce que ses prêtres voulaient qu'on sût, afin d'empêcher les Grecs, trop curieux et trop bavards, d'approfondir ses origines.

« Dès les temps homériques, dit Humboldt (1), les Hellènes » avaient la croyance que des pays riches et fertiles étaient situés » vers le couchant ; mais leur connaissance précise du bassin mé- » diterranéen ne s'étendait pas alors au delà du méridien de la » Grande-Syrte et de la Sicile. Toute la partie occidentale de ce » bassin, depuis longtemps parcourue par les Phéniciens, ne fut » connue aux Hellènes que depuis le voyage de Colœus de Samos, » dont Hérodote a reconnu l'importance (2). » Leur horizon géographique s'agrandit peu à peu, de la mer Égée au méridien des Syrtes, de là aux colonnes d'Hercule et hors du détroit, avec Hannon vers le sud, avec Pytheas vers le nord (3). A l'ouest, les Carthaginois suivaient en Amérique les traces des Cares, auxquels ils avaient succédé. Diodore nous l'apprend dans les termes les plus clairs. Déjà le récit de Platon nous a fait connaître ce qu'on sa-

(1) *Essai sur l'hist. de la géogr. du N. Continent*, tome I, page 34.

(2) *Hist.*, lib. IV, cap. CLII, ed. Steph., 1618, pag. 273. Voss, en se fondant sur l'époque de la colonisation de Cyrène, place l'expédition de Colœus, avant la dix-huitième olympiade, plus de 708 ans avant notre ère (*Krit. Blätter*, tom. II, p. 335 et 344). D'après les recherches de Letronne, l'expédition des Samiens tombe dans la première année de la trente-cinquième olympiade.

(3) Un travail moderne d'un grand intérêt archéologique et géographique a prouvé que le Thulé, où aborda Pythéas, et qu'il décrit, ne peut être que l'Islande (Nilsson, *Die ureinwohner des Scandinavischen Nordens*, Hamburg, 1863, pag. 102 et 109).

vait de l'Atlantide; ceux de Plutarque et de Théopompe sur le grand continent Cronien ou transatlantique ne laissent presque rien à désirer, si on les compare à la description du Groenland et de l'Amérique du nord (1). Voici maintenant en quels termes Diodore décrit l'Amérique méridionale :

« Après avoir parlé des îles situées en deçà des colonnes d'Her-
» cule, nous allons décrire celles qui sont dans l'Océan. Du côté
» de la Libye, on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue
» considérable, et située dans l'Océan. Elle est éloignée de la
» Libye de plusieurs journées de navigation, et située à l'occi-
» dent. Son sol est fertile, montagneux, peu plat et d'une grande
» beauté. Cette île est arrosée par des fleuves navigables. On y
» voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres, et
» des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve
» des maisons de campagne somptueusement construites et dont
» les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est
» là que les habitants passent la saison d'été, jouissant volup-
» tueusement des biens que la campagne leur fournit en abon-
» dance. La région montagneuse est couverte de bois épais et
» d'arbres fruitiers de toutes espèces; le séjour dans les mon-
» tagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources.
» En un mot, toute l'île est bien arrosée d'eaux douces qui con-
» tribuent, non-seulement aux plaisirs des habitants, mais en-
» core à leur santé et à leur force. La chasse leur fournit nombre
» d'animaux divers et leur procure des repas succulents et somp-
» tueux. La mer, qui baigne cette île, renferme une multitude
» de poissons, car l'Océan est naturellement très-poissonneux.
» Enfin l'air y est si tempéré, que les fruits des arbres et d'autres
» produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie
» de l'année. En un mot, cette île est si belle qu'elle paraît plutôt
» le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes (2).

(1) Voir le *Popol-Vuh*, introd., page XCIX et suiv.

(2) « Quelle est cette île, dit le savant annotateur de notre traduc-

» Jadis cette île était inconnue à cause de son grand éloigne-
» ment du continent, et voici comment elle fut découverte : les
» Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce mari-
» time fort étendu; ils établirent un grand nombre de colonies
» dans la Libye et dans les pays occidentaux de l'Europe. Leurs
» entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de
» grandes richesses, ils tentèrent de naviguer au delà des co-
» lonnes d'Hercule, sur la mer qu'on appelle l'Océan. Ils fon-
» dèrent d'abord sur le continent, près des colonnes d'Hercule,
» dans une presqu'île de l'Europe, une ville qu'ils nommèrent
» *Gadira*. Ils y firent toutes les constructions convenables à cet
» emplacement. Ils y élevèrent un temple magnifique consacré
» à Hercule et instituèrent de pompeux sacrifices d'après les rites
» phéniciens. Ce temple est encore de nos jours en grande véné-
» ration. Beaucoup de Romains célèbres par leurs exploits y ont
» accompli les vœux qu'ils avaient faits à Hercule pour le succès
» de leurs entreprises. Les Phéniciens avaient donc mis à la voile
» pour explorer, comme nous l'avons dit, le littoral situé en
» dehors des colonnes d'Hercule, et, pendant qu'ils longeaient la
» côte de la Libye, ils furent jetés par des vents violents fort loin
» dans l'Océan. Battus par la tempête pendant beaucoup de jours,
» ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé. Ayant
» pris connaissance de la richesse du sol, ils communiquèrent
» leur découverte à tout le monde (1). C'est pourquoi les Tyrrhé-
» niens, puissants en mer, voulaient aussi y envoyer une colo-

tion de Diodore; quelle est cette île dont parle ici Diodore? Est-ce l'Atlantide de Platon, ou même l'Amérique? Quoi qu'il en soit, je ne saurais partager l'opinion de Miot, d'après laquelle le récit de Diodore ne serait qu'une tradition fabuleuse, embellie par l'imagination des historiens et des poëtes. Il me semble que la description que Diodore fait du climat et du sol de cette île inconnue peut, sous plusieurs rapports, s'appliquer aux îles Canaries ou aux îles Açores (mais ni les Canaries, ni les Açores n'ont de grandes rivières navigables). » Diod. *Biblioth. hist.*, trad. de M. Ferd. Hoefer, lib. V, 19-20.

(1) Ceci peut être légèrement exagéré : les Phéniciens n'étaient pas si bavards.

» nie; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces » derniers craignaient d'un côté qu'un trop grand nombre de leurs » concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent » leur patrie. D'un autre côté, ils la regardaient comme un asile » où ils pourraient se retirer dans le cas où il arriverait quelque » malheur à Carthage (1). Car ils espéraient qu'étant maîtres de » la mer, ils pourraient se transporter, avec toutes leurs familles, » dans cette île qui serait ignorée de leurs vainqueurs. »

Un passage, presque en tout semblable, mais beaucoup moins détaillé, existe dans le pseudo-Aristote, qui attribue la découverte de l'île aux Carthaginois, que Diodore ne nomme qu'après avoir parlé des Phéniciens et de la volonté des Tyrrhéniens d'y fonder une colonie. Le faux Aristote ajoute que ce fut la crainte de voir les colons secouer la dépendance et nuire ainsi au commerce de la mère-patrie, qui engagea le Sénat à sévir, en portant peine de mort contre quiconque serait tenté de naviguer de nouveau dans cette île (2). Le savant auteur de la géographie d'Aristote, Konigsmann, conjecture que le philosophe de Stagire, en parlant des anciens traités de commerce conclus entre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, a voulu désigner le traité romain dont Polybe nous a conservé la traduction (3); mais Diodore, dans le passage en discussion, fait sans doute allusion à une époque beaucoup plus ancienne. Beckmann, commentateur des *Mirabiles Auscultationes*, a discuté, de son côté, l'opinion des philologues qui ont cru reconnaître le Brésil ou d'autres parties de l'Amérique dans ces deux passages. Wesseling, après avoir traité ces interprétations de très-douteuses, finit pourtant par ajouter qu'on pourrait y trouver des *indices* de l'Amérique, comme ayant été plus ou moins connue des Carthaginois.

(1) Dans le discours que Quetzalcohuatl adresse à ses compagnons, en les laissant, il semble faire allusion à l'idée émise ici par Diodore. Cf. *Popol-Vuh*, Intr. p. LXXXV et suiv.

(2) Aristot., *De Mirab. Auscult.*, cap. LXXXIV. pag. 836. Bœkk.

(3) Letronne, dans le *Journal des Savants*, février-mai 1825, p. 236.

Après avoir discuté avec sa sagacité accoutumée les opinions diverses qui se sont produites de son temps pour identifier la situation de l'île, décrite par Diodore, l'auteur de l'*Histoire de la géographie du Nouveau Continent* ajoute : « Il est impossible, je pense, de s'arrêter à une localité déterminée au milieu de tant de descriptions incertaines. La tradition est ancienne, car le trait « de l'asile offert dans le cas d'un renversement de fortune, ou de la chute de Carthage, » n'appartient qu'à Diodore, et pourrait bien être un ornement oratoire, ajouté après la destruction de la cité de Didon. Ce même asile s'offrit, du moins en espérance, à Sertorius (1), lorsqu'à l'embouchure du Bœtis, il vit entrer un navire revenant « de deux îles atlantiques qu'on croyait éloignées de dix mille stades. » Les *Récits Merveilleux*, qui sont la seule source à laquelle nous pouvons remonter, ont été compilés, pour le moins (2) avant la fin de la première guerre punique, car ils nous dépeignent la Sardaigne tyrannisée par les Carthaginois. Le mystère dont ceux-ci avaient intérêt d'envelopper leurs navigations lointaines, ne permet que de vagues conjectures. »

C'est dans cet ouvrage et dans d'autres du même genre, aujourd'hui perdus, mais dont les traces se trouvent dans la plupart des classiques anciens, que les Grecs et les Romains curieux puisaient les renseignements qu'ils désiraient sur cette matière intéressante (3). Mais ces renseignements, bien que

(1) Plutar., *In vita Sertor.*, cap. VIII. — Sallust., *Fragm.*, 489.

(2) Mannert, *Geogr. der Alten*, part. I, pag. 44, 77.

(3) Voici, entre autres passages curieux, celui où Silène raconte à Midas (Ælian. III, *Histor.*) : « Europam, Asiam, Lybiam, insulas » Oceano circumfusas esse ; extra » eas continentem quamdam infinitæ » magnitudinis quæ nutriat grandia » animalia et homines duplo majores et longæviores quam nostri » sint. Ibidem esse magnas civitates, » diversa vitæ instituta et leges » nostris contrarias. » Et plus loin : « Hanc terram possidere grandem » vim auri et argenti, ita ut inter » illos populos minoris pretii sit » quam apud nos ferrum. » — De son côté, Marcellin disait : « In Atlantico mari Europæo orbe potior » insula, » et Avienus : « Fertiles » in Oceano jacere terras, ultraque » eum rursus alia littora alium jacere orbem. »

vagues souvent, présentent encore assez d'indices pour nous faire douter quelquefois si les Romains eux-mêmes, à la suite des Étrusques et des Carthaginois, ne connurent pas, par leur expérience personnelle, ce continent enveloppé de tant de fables et d'obscurités. On peut néanmoins s'imaginer qu'en général les philosophes et les curieux se contentaient de discuter scientifiquement sur ces questions, sans en aborder le côté pratique, ni se soucier des intérêts immenses qu'une connaissance plus approfondie de ces contrées aurait pu faire surgir et favoriser. Privées des ressources de l'imprimerie qui a tant aidé à la diffusion des lumières, surtout depuis la découverte de Colomb, les populations s'inquiétaient sans doute fort peu de ces régions lointaines abandonnées au monopole de quelques marchands; et il devait en être alors du commerce extérieur de l'Atlantique à peu près comme il en fut pour les nations européennes au moyen âge, relativement au commerce des Vénitiens dans l'Inde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos. I

Des sources de l'histoire primitive du Mexique. 11

Chapitre I. — Préambule. 11

Chap. II. — Influence de la découverte de l'Amérique sur la civilisation moderne. Etat de la science à cette époque. Gloire de Colomb. 14

Chap. III. — Monuments du Yucatan. Leur utilité pour l'épigraphie américaine. Traditions et documents historiques. L'esprit de système un obstacle aux progrès de la vérité. . . . 18

Chap. IV. — Rituels religieux sources de l'histoire primitive. Antiques traditions du cataclysme et du renouvellement de la terre, conservées dans les fêtes. Souvenirs divers d'un déluge. 23

Chap. V. — Comment se fit la mer, d'après la tradition haïtienne. Souvenirs du cataclysme aux Antilles, à Venezuela, au Yucatan. Géologie de cette péninsule. Personnification des puissances de la nature et leur localisation dans l'Amérique centrale. 31

Chap. VI. — Personnification des puissances de la nature au Pérou. Légende de Coniraya-Viracocha. Le pasteur d'Ancasmarca sauvé de l'inondation. Les Aras de Cañari-Bamba. Soulèvement des montagnes. Con et Suha-Chum-Sua. . . 37

Chap. VII. — Désolation du monde américain. Déluge de feu des Mocobis. Tradition des Yuracares. Effet des catastrophes volcaniques. Tradition d'un changement survenu dans les astres. 44

Chap. VIII. — Tradition de l'Atlantide dans Platon. Son authenticité confirmée par les souvenirs historiques de la Grèce et géologiques de l'Afrique septentrionale. Les Petites Panathénées, établies en mémoire d'une invasion antique, sortie des mers de l'ouest. Disparition du lac Triton. 49

Chap. IX. — Identité des traditions sur le cataclysme en Amérique, en Europe et en Afrique. Qu'était l'Amenti des Egyptiens. Origine incertaine de ce peuple. Sa parenté avec les nations libyennes. Sa ressemblance avec les Américains et les races qui échappèrent au cataclysme de l'ouest. 59

Chap. X. — Les Cares ou Cariens. Leur nom identique avec celui des Barbar, Berber ou Varvar. Leurs institutions gynécocratiques Etendue de leurs relations en Asie, en Afrique et en Europe. 67

Chap. XI. — Les Cares en Amérique. Leur extension considérable sur ce continent. Culte des dieux Macares en Asie, dans l'Inde, en Amérique. Macar, Cipactli, Ymox, Macar-Ona. Le Melcarth des Tyriens et les dieux poissons du Guatémala. 77

Chap. XII. — La création suivant le Livre Sacré des Quichés. Origine des cosmogonies antiques. Identification de Hurakan, l'Ouragan américain, avec Horus. L'Urœus égyptien et le Quetzalcohuatl au Mexique. Epervier et Vipère, Quetzal et Serpent. 83

Chap. XIII. — Pan et ses diverses personnifications. Amon-Ra. Pan et Maïa en Grèce et au Mexique. Pantecatl et Maïaoel à Panuco. Les quatre cents mamelles de la déesse. Khem et Itzamna. Les quatre Canopes en Égypte et au Mexique. Le Sarigue et Soutech. 88

Chap. XIV. — Les dieux de l'Orcus mexicain. Ixcuina, déesse des amours, personnification de Mictecacihuatl, déesse de l'enfer. Ehecatl au Mexique, Yk au Yucatan, Eikton en Grèce, Hik en Égypte, l'air, l'esprit, le souffle. Phtha et Hun-Batz. Chouen et Chou-n-aten, etc. 98

Chap. XV. — Le Thoth mythique. Viracocha, Bochica, Quetzalcohuatl. Civilisation qu'ils établissent. Opinion des philologues modernes sur les races couschites. Où était leur berceau ? Mythes de l'Occident. Gaïa et Iaïa. Peuples divers. Origine des métaux, etc. 105

Chap. XVI. — La Limné de l'Occident. Si elle était située en Amérique ? Nations Cares de l'Amérique méridionale et leurs alliés. Les Tayronas ou peuples forgerons des montagnes de Santa-Marta. Leur habileté dans la mise en œuvre des métaux et des pierres précieuses. Cultes divers qui s'y rattachaient. Mythe de Bochica et de Chia. 115

Chap. XVII. — Antiques sanctuaires. Les Cabires et les Curètes. Souvenirs des dieux Macares, existant encore en Amérique. Dieux et cosmogonie du Pérou. Signes distinctifs de la civilisation antique, couschite, assyrienne, égyptienne, américaine, etc. 124

Chap. XVIII. — Résultats de ces recherches. Décadence d'une civilisation et d'une navigation antiques. Les Phéniciens en héritent, puis les Carthaginois. Souvenirs affaiblis des anciennes connaissances maritimes. L'Amérique dans Diodore de Sicile, etc. 134

FIN DE LA TABLE.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR.

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes. 4 vol. grand in-8° raisin de 700 à 800 pages chacun. 45 fr.

TOME 1er. — Comprenant les temps héroïques et l'histoire de l'empire des Toltèques.

Pour appuyer l'authenticité de ses documents, l'auteur donne, dans l'introduction de ce volume, un exposé du système figuratif et phonétique de l'écriture mexicaine, accompagné des caractères propres, et celui du système chronologique à l'aide duquel les dates historiques, dont plusieurs remontent au delà et au commencement de notre ère, ont pu être conservées; ensuite il fait connaître brièvement chacun des documents originaux d'où son livre a été puisé et qui sont en sa possession.

TOME II. — Comprenant l'histoire de l'Yucatan et du Guatémala, avec celle de l'Anahuac, durant le moyen âge aztèque, jusqu'à la fondation de la royauté à Mexico.

TOME III. — Comprenant l'histoire des États du Michoacan et d'Oaxaca et de l'empire de l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Astronomie, religion, sciences et arts des Aztèques, etc. Avec une carte du Mexique ancien, par M. V. A. MALTE-BRUN.

TOME IV — Conquête du Mexique, du Michoacan et du Guatémala, etc. Etablissement des Espagnols et fondation de l'Église catholique. Ruine de l'idolâtrie, déclin et abaissement de la race indigène, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

VOYAGE SUR L'ISTHME DE TEHUANTEPEC, dans l'État de Chiapas et la république de Guatémala, exécuté dans les années 1859 et 1860, sous les auspices de S. E. le Ministre de l'Instruction publique. Première partie. 1 vol. in-8°.

Collection de documents dans les langues indigènes,

POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA PHILOLOGIE DE L'AMÉRIQUE ANCIENNE.

Volume premier.

POPOL-VUH. Le Livre Sacré et les Mythes de l'Antiquité Américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagné de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits. 1 vol. in-8° raisin de 700 pages, cartes et figures. 25 fr.

Volume deuxième.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUICHÉE, espagnole-française, mise en parallèle avec ses deux dialectes cakchiquel et tzutuhil, tirée des manuscrits des meilleurs auteurs guatémaliens. Ouvrage accompagné de notes philologiques, avec un vocabulaire comprenant les sources principales du Quiché comparées aux langues germaniques, suivi d'un essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête; servant d'introduction au RABINAL-ACHI, drame indigène avec sa musique originale, texte quiché et traduction française en regard. 1 vol. in-8° raisin de 600 pages. 25 fr.

Volume troisième.

RELATION DES CHOSES DE YUCATAN de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue maya, accompagné de documents divers historiques et chronologiques, avec une grammaire et un vocabulaire abrégés français-maya, précédés d'un Essai sur les sources de l'histoire primitive du Mexique et de l'Amérique centrale, etc., d'après les monuments égyptiens, et de l'histoire primitive de l'Égypte d'après les monuments américains. 1 vol. in-8° de 700 pages. 25 fr.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE MME Ve BELIN.